



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 08997731 2

ZIL

Grav

9069

MAXIMES SPIRITUELLES

AVEC DES EXPLICATIONS.

A la même Librairie

OEUVRES DU P. GROU DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

- Morale tirée des Confessions de saint Augustin.** Nouvelle édition, revue par le P. Cadrès. — 1 gros vol. in-12. 4 fr.
- L'Intérieur de Jésus et de Marie.** Nouvelle édition, revue par le P. Cadrès. — 2 vol. in-12..... 5 fr.
- La Science pratique du Crucifix,** revue par le R. P. Cadrès. — 1 vol. in-18. Nouvelle édition..... 1 fr. 20
- Caractères de la vraie dévotion.** Nouvelle édition, revue par le R. P. Cadrès. — 1 vol. in-18..... 60 c.
- Manuel des Ames intérieures.** Nouvelle édition, revue par le R. P. Cadrès, de la Compagnie de Jésus. — 1 b. vol. in-12. 12 fr.
- Le Chrétien sanctifié** par l'Oraison dominicale. Nouvelle édition, revue par le R. P. Cadrès. — 1 vol. in-18..... 60 c.
- Maximes spirituelles.** Nouvelle édition. — 1 vol. in-18..... 1 fr.
- Méditations** en forme de retraite sur l'amour de Dieu. Nouvelle édit.— 1 vol. in-18. 70 c.

MAXIMES

SPIRITUELLES

AVEC DES EXPLICATIONS,

PAR

Y 3177 m.
LE Rév. P. JEAN NICOLAS GROU
de la Compagnie de Jésus.

NOUVELLE ÉDITION.



9069

NOUVELLE MAISON PÉRISSE FRÈRES DE PARIS

LIBRAIRIE CATHOLIQUE ET CLASSIQUE

RÉGIS RUFFET & Cie, SUCCESEURS

PARIS

38, rue Saint-Sulpice

TOURNAI

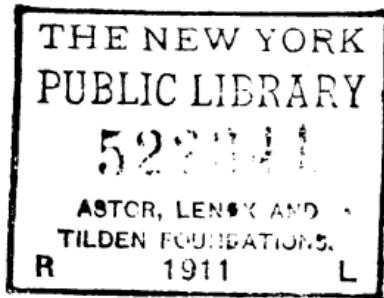
Rue du Bourdon-St-Jacques, 8

1872

Tous droits réservés

AB

9069



Digitized by Google

1911 - 1912

MAXIMES

SPIRITUELLES

AVEC DES EXPLICATIONS.

AVANT-PROPOS.

A la fin du petit ouvrage où j'expose les caractères de la vraie dévotion, je me suis engagé à en donner un autre sous le titre de *Maximes spirituelles*, où seraient expliqués les moyens qui concernent la pratique du dévouement. Je m'acquitte aujourd'hui de cette promesse.

J'ai mis ces maximes en vers, afin qu'elles fussent plus aisées à saisir et à retenir. J'y ai joint des explications qui en développent le sens, qui en montrent l'importance et la solidité, et me donnent lieu d'entrer dans quelques éclaircissements que j'ai jugés nécessaires. Ces explications seront courtes, eu égard à la vaste étendue des matières, qui embrassent presque toute la vie spirituelle. Mais j'ai tâché qu'elles fussent claires et suffisantes. Je n'ai pas en vue de faire un grand ouvrage, mais un

MAXIMES SPIRITUELLES.

livre que chacun pût aisément se procurer, et dont la lecture ne rebutât pas par sa longueur.

Afin de le rendre complet, en faveur de ceux qui n'auraient pas l'autre écrit, j'y donne, dans la seconde maxime, une idée succincte de la nature du dévouement. Mais quoique je présente le même fonds, c'est sous un autre jour, qui fera paraître la chose nouvelle à ceux mêmes qui auront lu le premier écrit.

Si je suis obligé quelquefois de dire des choses qui peut-être ne seront pas entendues de tout le monde, qu'on soit assuré que la pratique en donnera un jour l'intelligence. Le grand maître de la voie intérieure, c'est l'expérience. Pour la bien connaître, il faut y marcher; on comprend mieux à proportion du progrès que l'on fait.

Que ce nom de voie intérieure n'effarouche personne. Tout chrétien doit être intérieur. *Le règne de Dieu est au dedans de vous* (1), dit Jésus-Christ. Celui en qui Dieu n'a pas établi ce règne intérieur, ne peut être qu'un chrétien imparfait.

Au reste, je proteste de la droiture de mes intentions. Je n'ai dessein de proposer que ce que Jésus-Christ a enseigné et pratiqué. En parlant, quoique sobrement, de la voie passive, et de certains états peu ordinaires, il peut arri-

(1) *Luc, xvii, 21.*

ver que je ne m'explique pas avec assez de justesse et de précision. Qui oserait présumer d'expliquer des matières si délicates d'une manière qui mette à l'abri de toute censure? Mais j'espère qu'on sera convaincu que j'abhorre toute espèce de quiétisme, et tout ce qui peut y conduire.

MAXIMES SPIRITUELLES.

I.

**L'échelle de la sainteté,
Si nous le savons bien entendre,
Fait monter l'homme d'un côté,
Et de l'autre le fait descendre.**

II.

**Donner à Dieu sa liberté,
Afin qu'il en dispose en maître;
N'avoir plus d'autre volonté
Que celle du souverain Ètre.**

III.

**S'adresser à lui pour le choix
D'un directeur de conscience;
Dont on écouterá la voix
Avec respect et confiance.**

IV.

**Marcher en présence de Dieu;
Se le rappeler à toute heure;
Il ne nous quitte en aucun lieu;
Le cœur du juste est sa demeure.**

MAXIMES SPIRITUELLES.

V.

S'occuper la nuit et le jour
De Jésus-Christ, de ses mystères ;
Et puiser le plus pur amour
Dans ses blessures salutaires.

VI.

Bien user des deux sacrements,
Dont l'un nous lave et purifie ;
L'autre de divins aliments
Nous engrasse et nous fortifie.

VII.

Dans le repos, dans l'action,
Avoir une intention pure ;
Loin de nous la dévotion
Sans simplicité, sans droiture.

VIII.

Se défier du propre esprit,
Aveugle, trompeur et perfide ;
Suivre l'esprit de Jésus-Christ,
Qui seul nous éclaire et nous guide.

IX.

Pour tout ce qui frappe les sens,
Etre indifférent, insensible ;
Chercher les vrais biens au dedans
Avec toute l'ardeur possible.

X.

Ne point sortir de notre cœur,
Où Dieu se plaît à nous instruire ;
De sa paix goûter la douceur,
Et fuir ce qui peut la détruire.

XI.

Agir avec lui simplement,
Comme un enfant avec son père ;
Mettre notre contentement
Dans l'attention à lui plaire.

XII.

Craindre surtout de résister
A son attrait qui nous invite ;
Et jamais ne lui disputer
Nulle chose, grande ou petite.

XIII.

Faire la guerre au vieil Adam,
Et ne jamais poser les armes :
Il vit en nous à notre dam,
Et nous coûtera bien des larmes.

XIV.

Laisser agir, dans l'oraison,
L'instinct que Dieu donne lui-même,
Lorsqu'il fait taire la raison
Devant sa majesté suprême.

XV.

Savourer, sans attachement,
Les doux effets de ses caresses ;
Et porter sans abattement
Les ennuis et les sécheresses.

XVI.

Le démon, pour mieux nous tenter,
Joint la ruse à la violence ;
Opposer, pour lui résister,
La prière et la vigilance.

XVII.

Du rival de l'amour divin,
Qui veut nous surprendre, et se glisse
Pour nous ravir notre butin,
Craindre et prévenir l'artifice.

XVIII.

Demeurer volontiers chez soi
Dans la retraite et le silence ;
Et de son temps régler l'emploi,
N'accordant rien à l'indolence.

XIX.

Sous prétexte de piété,
Ne point négliger ses affaires;
Remplir avec fidélité
Ses moindres devoirs ordinaires.

XX.

Être doux, cordial, bénin;
Ne point se préférer aux autres;
Passer les défauts au prochain,
Et ne point épargner les nôtres.

XXI.

Aller toujours sans s'arrêter
Et sans regarder en arrière;
Gémir, mais sans s'inquiéter,
Sus sa faiblesse et sa misère.

XXII.

En éprouvant qu'on ne peut rien,
On sent mieux le prix de la grâce;
Et notre impuissance à tout bien
Nous convainc de son efficace.

XXIII.

Qu'aimer soit notre unique loi;
Posséder Dieu, notre partage;
Ici, dans l'ombre de la foi,
Au ciel sans voile et sans nuage.

XXIV.

Prions sans cesse le Seigneur
De graver au fond de notre âme,
Pour sa gloire et notre bonheur,
Ces maximes en traits de flamme.

EXPLICATIONS.

PREMIÈRE MAXIME.

L'échelle de la sainteté,
Si nous le savons bien entendre,
Fait monter l'homme d'un côté,
Et de l'autre le fait descendre.

Toute la sainteté du chrétien est renfermée en deux choses : la connaissance de Dieu, et la connaissance de soi-même. *Que je vous connaisse*, disait à Dieu saint Augustin, *et que je me connaisse*. Prière courte, mais dont le sens est d'une étendue infinie. La connaissance de Dieu élève l'âme ; la connaissance de soi-même l'humilie. L'une la fait monter jusqu'à l'abîme des perfections divines ; l'autre la fait descendre jusque dans l'abîme du néant et du péché. Et ce qu'il y a de merveilleux, c'est que la même connaissance de Dieu, qui élève l'homme, l'humilie par la comparaison qu'il fait de soi-même à Dieu ; et que la connaissance de soi-même, qui l'humilie, l'élève par la nécessité où elle le met de s'approcher de Dieu, pour trouver en lui un soulagement à sa misère.

Admirable échelle de la sainteté, où l'on descend en même temps que l'on monte, et dans la même proportion ! Car la véritable élévation de l'homme est inséparable de sa véritable humiliation. Pour lui, être élevé sans être humble, c'est être superbe ; être humble sans être élevé, c'est être malheureux sans ressource. Que produirait en lui la connaissance de Dieu la plus sublime, s'il n'était petit à ses yeux par la connaissance de lui-même ? Il se perdrait dans la hauteur de ses pensées. Que lui servirait pareillement de connaître l'excès de sa bassesse et de sa misère, s'il n'y trouvait du contre-poids dans la connaissance de Dieu ? Il tomberait infailliblement dans un affreux désespoir. Mais cette double connaissance sert à le rendre saint ; parce que pour l'être, il faut sentir et avouer qu'on n'est rien de soi-même, et qu'on tient tout de Dieu dans l'ordre de la nature et de la grâce, et qu'on attend tout de lui dans l'ordre de la gloire.

Quand je parle de la connaissance de Dieu, je n'entends point une connaissance abstraite et purement idéale, telle que l'ont eue les disciples de Pythagore et de Platon. Ils se sont évanouis dans leurs vaines et stériles spéculations, et n'en ont été que plus orgueilleux. Connaître Dieu, pour le chrétien, n'est pas raisonner à perte de vue sur son essence et ses perfections, comme un géomètre raisonne sur

les propriétés du triangle et du cercle. Beaucoup de philosophes, et même de théologiens, qui ont eu de grandes et belles idées de la nature divine, n'en ont pas été pour cela plus vertueux ni plus saints. Mais c'est connaître ce que lui-même nous a révélé de la trinité de ses personnes, et de ce que chacune d'elles a opéré dans notre création, notre rédemption, notre sanctification ; c'est connaître son domaine, sa providence, sa sainteté, sa bonté, sa justice, sa miséricorde ; c'est connaître la multitude et l'étendue de ses bienfaits, la merveilleuse économie de sa grâce, la magnificence de ses promesses et de ses récompenses, la terreur de ses menaces et la rigueur de ses châtiments ; c'est connaître enfin le culte qu'il exige de nous, les préceptes qu'il nous impose, les vertus dont il nous fait un devoir, les motifs par lesquels il nous invite à les pratiquer ; ce qu'il nous est, en un mot, et ce qu'il veut que nous soyons par rapport à lui.

Voilà la vraie et l'utile connaissance de Dieu, celle que l'Ecriture Sainte nous enseigne à toutes les pages, celle qui est d'obligation pour tous les fidèles, à laquelle ils ne sauraient trop s'appliquer, sans laquelle ils ne peuvent devenir saints, et dont la substance au moins est de nécessité indispensable pour le salut. Voilà quel doit être le grand objet de leurs réflexions, de leurs méditations, et sur quoi ils doivent

prier Dieu sans cesse de les éclairer. Qu'ils ne se flattent jamais d'être assez instruits, ni d'avoir assez approfondi une si riche matière. Elle est inépuisable en tout sens : plus on y découvre de choses, plus on voit qu'il en reste à découvrir. C'est un océan qui devient plus profond à mesure qu'on avance ; c'est une montagne dont on ne peut jamais atteindre le sommet, et qui, à mesure qu'on s'élève, découvre aux regards un plus vaste horizon. La connaissance de Dieu croît en nous avec la sainteté ; l'une et l'autre peuvent croître à l'infini ; et il ne nous est pas permis de mettre des bornes ni à l'une ni à l'autre.

Connaissance qui ne s'arrête pas à l'esprit, mais qui va droit au cœur, qui le touche, qui le pénètre, qui le réforme, qui l'ennoblit, qui l'échauffe, qui lui inspire l'amour de toutes les vertus. Celui qui connaît bien Dieu, ne peut manquer d'avoir une foi vive, une espérance ferme, une charité ardente, une crainte filiale de lui déplaire, une confiance en lui à toute épreuve, une soumission entière à sa volonté. Celui qui connaît bien Dieu, ne trouve point de difficulté dans la fuite du mal et dans la pratique du bien : au lieu de se plaindre de la rigueur de la loi, il en admire la douceur, il l'aime, il l'embrasse dans toute son étendue ; à ce qui est de précepte, il ajoute ce qui est de perfection. Celui qui connaît bien Dieu, mé-

PREMIÈRE MAXIME.

prise toutes les choses d'ici-bas, et ne les juge pas dignes de son attention : non-seulement il ne s'empresse point d'en jouir, mais il en use comme n'en usant point, selon le conseil de l'Apôtre ; et passant à travers les objets périssables, il s'avance à grands pas vers les biens éternels. Ce que le monde a de plus attrayant ne le tente point ; ce qu'il a de plus dangereux ne le séduit point ; ce qu'il a de plus redoutable ne l'épouante point. Son corps est sur la terre ; mais son âme est déjà dans les cieux par la pensée et le désir.

On puise cette connaissance dans la lecture des Livres saints, faite avec les dispositions convenables. Car combien les lisent sans les entendre, ou ne les entendent que selon la lettre, et n'en pénètrent pas l'esprit ? Les saints Livres sont là souree de tout ce qu'il a plu à Dieu de nous faire connaître de son essence et de ses perfections, de ses œuvres naturelles et surnaturelles, de ses desseins sur l'homme, de la fin à laquelle il le destine, et des moyens propres à l'y conduire. On y voit que Dieu est le principe de tout, qu'il gouverne tout, qu'il rapporte tout à sa gloire, et qu'il a tout fait pour lui-même, ne pouvant se proposer une autre fin. On voit le plan, l'économie et la suite de la religion ; et comment le sort des empires, leur élévation et leur décadence ont une étroite liaison avec ce grand objet. Pour tout dire en

Un mot, tout ce qu'il importe à l'homme de savoir par rapport à son salut, tout ce qui est capable de pénétrer de crainte, de vénération et d'amour pour la Divinité, est renfermé dans les Ecritures, et ne se trouve que là.

On puise encore cette connaissance dans les écrits des saints, et dans les ouvrages de piété, qui ne sont qu'un développement de ce qui est contenu dans les saintes Ecritures, et qui sont d'autant meilleurs, qu'ils en expliquent mieux le sens, et en donnent une plus parfaite intelligence.

On la puise surtout dans le commerce immédiat avec Dieu, dans la prière et la méditation. *Approchez-vous de lui*, dit le prophète, *et vous serez éclairés* (1). Dieu est lumière, et il n'y a en lui aucunes ténèbres; sa présence les fait disparaître de l'âme qui s'unit à lui dans l'oraison. Oui, l'âme sort de l'oraison plus instruite de ce qui regarde Dieu, que ne le sont les savants avec toutes leurs études. Témoin tant de personnes simples et ignorantes, formées à l'école de Dieu, qui parlent mieux de lui, avec plus d'élévation, plus d'abondance, plus d'onction, que les plus habiles docteurs, qui, ne faisant point oraison, parlent et écrivent des choses de Dieu d'une manière sèche, pénible, sans noblesse, sans chaleur, sans sentiments.

(1) Psalm. xxxiii, 6.

Mais outre cette connaissance, qu'on peut appeler lumineuse, parce qu'elle appartient à l'esprit, il en est une autre toute de goût, et qui est le partage du cœur. Celle-là a quelque chose de plus doux, de plus nourrissant, de plus intime. C'est une certaine expérience que Dieu donne de lui-même et de sa possession. Il semble dire à l'âme : Goûte et vois combien douce est ma jouissance. L'avantage de cette connaissance sur l'autre, est qu'elle attache bien plus fortement la volonté à Dieu. L'âme ici n'agit point ; c'est Dieu qui agit en elle, et qui lui communiqué un faible écoulement de sa félicité.

Saint Antoine connaissait Dieu de la sorte lorsqu'il se plaignait que le soleil venait trop tôt le tirer de son oraison ; saint François de même lorsqu'il passait les nuits entières à répéter avec une merveilleuse suavité ces paroles : *Mon Dieu et mon tout.* Ce goût de Dieu, cette science expérimentale a été le désir et le vœu de tous les saints, et le fruit de leur union avec lui. Pour que Dieu se communique ainsi à nous, il faut se donner entièrement à lui, car il n'accorde cette grâce signalée qu'à ses plus chers amis. Quand nous aurons renoncé à tout, comme saint François, quand Dieu sera, comme lui, notre unique bien, alors nous pourrons dire avec autant de vérité et de sentiment que lui : *Mon Dieu et mon tout.*

D'expliquer ce que c'est que ce goût divin, la chose est impossible. Ce qui s'arrête au cœur ne présente aucune idée à l'esprit, et ne se rend point par les paroles. Comment le pourrait-on à l'égard des choses surnaturelles, puisque, même dans les naturelles, les expressions nous manquent pour tout ce qui est de goût et de sentiment. Dire que ce sont des rêveries et des imaginations, parce qu'on n'a rien éprouvé de semblable, c'est comme si l'on niait les impressions de l'amour profane sur le cœur, parce qu'on n'a point ressenti les effets de cette passion. Ce qui est certain, est que ce goût de Dieu élève l'âme beaucoup plus que ne font toutes les lumières ; qu'il la rend capable des plus hauts desseins et des plus grands sacrifices.

La connaissance de nous-même n'est pas moins précieuse, ni moins nécessaire à la sainteté que celle de Dieu. Se connaître, c'est se rendre justice ; c'est s'estimer précisément ce qu'on est par soi-même ; c'est se voir comme Dieu nous voit. Or, que voit Dieu en nous ? néant et péché, rien de plus. Il n'y a que cela qui nous appartienne ; le reste vient de Dieu et doit lui être attribué. Quelle profonde humilité, quel mépris, quelle haine de soi-même n'inspire pas une telle connaissance !

Je ne suis que néant par mon fonds. De toute éternité je n'étais pas, et nulle raison ne demandait que j'existantasse, ni que je fusse ce que

je suis. Mon existence est un pur effet de la volonté de Dieu : il me l'a donnée telle qu'il lui a plu. C'est lui qui me la conserve ; et si sa main puissante ne me soutenait à chaque instant, je retomberais dans le néant. Mon âme, mon corps, les bonnes qualités de l'un et de l'autre, ce qu'il y a d'aimable et d'estimable en ma nature, je tiens tout cela de Dieu. C'est sur ce fonds que l'éducation a travaillé ; et, tout considéré, cette éducation est encore plus un don de Dieu, qu'un fruit de mon industrie et de mon application.

Non-seulement ce que je suis, mais ce que je possède, les créatures dont je jouis, tout ce qui m'environne, tout ce que je rencontre quelque part que j'aille, tout cela est encore de Dieu, et destiné à mon usage. Je ne suis que néant, et hors Dieu tout est néant comme moi. Que puis-je donc aimer et estimer en moi et dans tout le reste ? rien que ce que Dieu y a mis. C'est-à-dire qu'en tout ce qui n'est rien de soi, et n'est quelque chose que par la volonté de Dieu, je ne dois rien aimer, rien estimer que Dieu et ses dons. Voilà déjà un beau fondement d'humilité, de mépris de soi-même et de toutes les créatures.

Mais ceci n'est encore rien. Je suis péché par ma volonté, par l'abus que j'ai fait de ce qu'il y a de plus excellent en moi, de ma liberté. Qu'est-ce à dire, je suis péché ? C'est-à-dire, en

premier lieu, par le fonds de mon être, et par cela même que je suis tiré du néant, j'ai le malheureux pouvoir d'offenser Dieu, de me rendre son ennemi, de me soustraire à sa loi, de manquer à mes devoirs les plus essentiels, de m'écartez pour toujours de ma fin dernière : pouvoir tellement inhérent à ma qualité de créature, que rien ne l'en peut séparer. Pouvoir de pécher, qui depuis la chute d'Adam est devenu une tendance, une forte inclination au péché, parce que j'ai perdu par sa faute le parfait équilibre de ma liberté, dans lequel sans cela j'aurais été créé.

C'est-à-dire, en second lieu, depuis que j'ai l'usage de la raison, j'ai péché réellement, je me suis rendu coupable d'un grand nombre d'offenses plus ou moins grieves. Car qu'ils sont rares ceux qui ont conservé l'innocence qu'ils ont reçue au baptême ! et pour ce qui est des fautes vénielles, qui sont toujours un très-grand mal, la plus éminente sainteté n'en est pas exempte.

C'est-à-dire en troisième lieu, il n'est pas de péché, quelque énorme qu'il soit, que je ne sois capable de commettre, si je ne suis toujours sur mes gardes, et si Dieu ne m'en préserve. Que faut-il pour cela ? une occasion, une tentation, une infidélité à la grâce, qui entraînera après soi les suites les plus funestes. Telle est l'idée qu'ont eue d'eux-mêmes les plus

Grands saints; et l'on ne se trompera pas en pensant de soi la même chose après eux.

C'est-à-dire, en quatrième lieu, qu'étant une fois tombé, je suis dans une impuissance absolue de me relever de ma chute par mes seules forces, et de concevoir un repentir sincère de mon péché. Si Dieu ne m'ouvre les yeux, s'il ne touche ma volonté, s'il ne me tend une main secourable, c'est fait de moi; je multiplierai, j'accumulerai mes crimes, j'en fuirai les remèdes, je m'endurcirai, je mourrai dans l'impénitence; et ce malheur effroyable est toujours à craindre pour moi, à quelque degré de vertu que je sois parvenu.

Ce n'est pas tout; à cette malheureuse inclination au mal se joint une égale répugnance au bien. Toute loi me gêne, et me semble une atteinte donnée à ma liberté; tout devoir m'est pénible; tout acte de vertu me coûte des efforts. Bien plus, je suis incapable par moi-même de toute œuvre surnaturelle, même d'en avoir la pensée, d'en former le désir. J'ai toujours besoin d'une grâce actuelle, qui m'inspire la bonne action, et qui m'aide à la faire.

Dans cet état, qui est celui de tous les moments de ma vie, quels sentiments avantageux puis-je avoir de moi-même? de quoi puis-je me glorifier? et quel sujet n'ai-je pas de me confondre et de m'anéantir?

Telle est la connaissance que me donne de

moi la foi jointe au sentiment intérieur et à l'expérience. Qu'il s'en faut bien que la seule philosophie, même la plus pure et la plus saine, m'apprenne à me connaître ainsi ! L'homme a toujours été le grand objet de l'étude et des réflexions des philosophes. Mais le plus beau génie, avec toute sa pénétration et toutes ses recherches, ne peut parvenir à se bien connaître ; et c'est, à mon avis, ce qu'il y a de plus humiliant pour nous. Si la foi ne m'éclaire, la raison seule ne me dira jamais que je suis sorti du néant, et que Dieu est mon créateur ; elle ne l'a dit à aucun philosophe de l'antiquité ; ils ont ignoré ce premier rapport entre l'homme et Dieu, qui est le fondement de tous les autres. Et dans quels embarras ne les a pas jetés cette ignorance sur l'origine de l'homme ? Quelles étranges absurdités n'ont-ils pas débitées à ce sujet ? Nos modernes incrédules, qui ont essayé de philosopher sur le même objet, sans avoir égard aux lumières de la révélation, n'ont-ils pas donné dans de pareilles absurdités, ou dans de plus grandes ?

Pour ce qui est de notre inclination au mal, et de notre répugnance au bien, de cette défectibilité inhérente à la créature, de la nature du péché considéré par rapport à Dieu, et de la nécessité de la grâce ; la philosophie la plus religieuse n'a entrevu que très-faiblement quelques-uns de ces points ; elle n'a eu d'idées jus-

tes sur aucun, et sur la plupart elle a été plongée dans les plus épaisses ténèbres.

Qu'a-t-elle donc connu en cette matière ? Ce qu'il n'est pas possible d'ignorer, les maux qui assiégent notre vie, la faiblesse de l'enfance, les infirmités de la vieillesse, les défauts naturels de l'esprit et du corps, les passions, leur tyrannie et leurs désordres, la nécessité de mourir à tout âge, sans savoir néanmoins ce que l'homme devenait après la mort. Connaisance triste, affligeante, désespérante, qui a porté le plus grand nombre des philosophes à se plaindre hautement de la nature, et à l'accuser de nous avoir traités en injuste marâtre. Ils avaient raison, s'ils n'en savaient pas davantage ; et le sort de l'homme devait leur paraître d'autant plus déplorable, qu'ils ne voyaient nul remède à ses maux, ni dans leurs vains systèmes, ni dans la fausse religion du peuple.

Cependant, toute désolante qu'était cette connaissance, elle les révoltait plutôt qu'elle ne les humiliait ; parce qu'en effet elle était trop imparfaite, et que d'une part elle n'allait pas jusqu'au fond de notre misère, tandis que d'autre part elle ne présentait aucun contre-poids au peu qu'elle en découvrait.

Il n'en est pas ainsi de notre sainte religion. En même temps qu'elle rabaisse l'homme à ses propres yeux, qu'elle l'humilie profondément,

qu'elle le réduit au néant et au-dessous du néant, elle le soutient, elle le console, elle ranime son espoir et lui montre en Dieu les plus grands motifs de confiance. Bien plus, elle lui inspire une haute idée de lui-même, en lui dévoilant sa véritable grandeur, la noblesse de ses facultés, ses rapports intimes avec Dieu, la sublimité de sa destination, les attentions paternelles de la Providence, l'inestimable bienfait de la rédemption, le prix que son âme a coûté à un Dieu fait homme. Elle lui apprend même à respecter son corps, comme le temple de Dieu, et destiné à partager un jour par une glorieuse résurrection, l'éternelle félicité de l'âme.

Telles sont les lumières que la religion nous donne sur l'homme ; lumières sûres, appuyées sur les preuves inébranlables de la révélation ; lumières vives et pénétrantes, qui augmentent sans cesse par l'étude et la pratique de la religion ; lumières qui écrasent l'orgueil humain, lorsqu'on examine ce qu'on est en soi, et qui élèvent les sentiments lorsqu'on s'envisage dans les desseins de Dieu.

Mais outre les motifs d'humilité que fournit la méditation de l'Evangile et la pratique de sa morale, que Dieu a bien d'autres moyens d'humilier jusqu'au centre ceux qu'il destine à une haute sainteté ! Il leur fait éprouver que leur esprit n'est que ténèbres, leur volonté que faiblesse ;

que leurs plus fermes résolutions ne tiennent à rien, qu'ils sont incapables par tous leurs efforts de se corriger du moindre défaut ou de faire le plus petit acte de vertu. Il permet qu'ils sentent d'extrêmes répugnances pour leurs devoirs ; que les exercices de piété leur soient pénibles, et presque insupportables par les dégoûts, les sécheresses, les ennuis qui les y assiégent ; que les passions qu'ils croyaient amorties se réveillent, et leur suscitent d'étranges combats ; que le démon les tente en mille manières, et qu'ils soient livrés en apparence à toute la malice et la corruption de leur cœur : en sorte qu'ils ne voient en eux que péché et qu'inclination violente au péché. Il leur montre à la lumière de son infinie sainteté combien leurs motifs sont impurs, et leurs vues intéressées, combien leurs bonnes œuvres sont souillées par l'amour-propre, et leurs vertus infectées de son poison. Il leur reproche mille négligences, mille lâchetés, mille infidélités, des recherches continues d'eux-mêmes, de secrets désirs d'être estimés des autres, de vaines complaisances, des respects humains ; que sais-je enfin ? il les réduit à se mépriser, à se hâter, à se regarder comme des monstres d'ingratitude, par l'abus des grâces dont ils se reconnaissent coupables.

Pour les rabaisser encore plus à leurs yeux, il feint d'être indigné contre eux ; il les dé-

pouille de tous les dons, de toutes les grâces sensibles et aperçues, et les laisse dans la plus honteuse nudité, qu'ils ne voient qu'avec horreur, et ne peuvent pourtant s'empêcher de voir. Il paraît même se retirer d'eux et les abandonner ; et d'autre part, il permet qu'on suspecte leur piété ; qu'on la taxe d'hypocrisie, qu'on les calomnie, qu'on les persécute : il le permet non-seulement de la part des méchants et des chrétiens ordinaires, mais de la part des personnes vertueuses, d'une grande capacité et d'une vie exemplaire, qui, en les décriant et les maltraitant, s'imaginent rendre gloire à Dieu. Jésus-Christ, le saint des saints, a voulu, comme victime du péché, porter ces excès de confusion et d'opprobre, et encore de plus grands ; et voilà les faveurs spéciales qu'il réserve à ses plus chers amis. C'est ainsi que, les consommant dans l'humilité, il consomme leur sainteté, et les met à couvert de toute tentation.

Montons donc et descendons par cette merveilleuse échelle de la connaissance de Dieu et de nous-mêmes. Montons aussi haut et descendons aussi bas que nous le pourrons, avec l'aide de la grâce ; et quand nous aurons fait les derniers efforts, prions Dieu que, par des moyens connus de lui seul, il nous élève et nous abaisse encore davantage. Au reste, plus on monte en effet, moins on croit monter ; et

plus on descend, moins on croit descendre : ce-ci paraît un paradoxe ; rien n'est pourtant plus vrai. Plus on avance dans la connaissance de Dieu, plus on trouve que les sentiments qu'on a de lui, sont au-dessous de ce qu'il est et de ce qu'il mérite. Pareillement plus on s'enfonce dans la connaissance de soi-même, plus on est porté à juger qu'on ne se hait pas, qu'on ne se méprise pas assez. De cette manière , on est élevé et humble, c'est-à-dire, on est saint sans se croire tel.

DEUXIÈME MAXIME.

Donner à Dieu sa liberté,
Afin qu'il en dispose en maître;
N'avoir plus d'autre volonté
Que celle du souverain Être.

Pour bien faire entendre ce que j'ai à dire dans le développement de cette maxime, je crois nécessaire d'établir d'abord quelques principes dont la vérité est incontestable.

Dieu nous ayant créés avec la raison et l'intelligence, capables de le connaître et de l'aimer, et nous ayant destinés à jouir éternellement de cette connaissance et de cet amour, a voulu qu'un tel bonheur fût pour nous une récompense, et par conséquent qu'il fût mé-

rité. Dans ce dessein, il nous a placés sur la terre pour un temps, dont lui seul connaît le terme, et nous a doués de la liberté, c'est-à-dire de la faculté de disposer à notre gré de nos actions, afin qu'êtant faites par notre choix, elles fussent susceptibles de mérite ou de démerite, de louange ou de blâme, de récompense ou de châtiment. Le mérite, la louange et la récompense sont donc attachés à l'accomplissement libre des devoirs que Dieu nous a imposés ; et le démerite, le blâme, le châtiment suivent la violation libre de ces devoirs.

La liberté, prise en soi et abstraction faite du sujet en qui elle réside, ne renferme pas essentiellement le pouvoir de faire le bien ou le mal ; autrement Dieu, qui est souverainement libre, ne le serait pas, ne pouvant jamais ni vouloir, ni faire le mal. Le pouvoir de faire le mal ne vient donc pas en nous de la liberté ; mais des deux autres causes, dont l'une est, qu'êtant nécessairement dépendants de Dieu d'une dépendance morale, nos actions ont dans sa volonté une règle qu'elles doivent suivre ; en sorte qu'elles sont bonnes moralement, si elles y sont conformes ; et moralement mauvaises, si elles s'en écartent ; et l'autre, qu'étant défectibles par le fonds même de notre nature, il peut arriver que dans notre conduite nous nous écartions de cette règle. De ces deux

causes combinées avec le libre arbitre, qui nous rend simplement maîtres de nos actions, vient ce fatal pouvoir de mal faire, qu'on ne peut, sans injustice et sans blasphème, accuser Dieu de nous avoir donné. A la vérité, il dépendait de lui d'en empêcher l'effet; mais nulle raison ne l'y obligeait; et sa sagesse suprême a jugé plus à propos de le permettre, parce qu'il ne pouvait préjudicier à sa gloire.

La plus parfaite liberté est, sans contredit, celle de Dieu qui ne peut vouloir que le bien. Ainsi, plus notre liberté approchera de la sienne, plus elle approchera de la perfection: au contraire, plus elle s'en éloignera, plus elle sera imparfaite. La volonté de pécher est donc un défaut et un abus de la liberté; et plus cette volonté est forte, plus elle est passée en habitude, plus aussi ce défaut est grand.

Il est évident que tout notre désir doit être de n'abuser jamais de notre liberté, et de la rendre, le plus qu'il est possible, semblable à celle de Dieu, par l'amour du bien et la haine du mal. Plus nous serons moralement nécessités au bien, plus nous serons libres comme Dieu, qui y est nécessité par sa nature: plus nous serons moralement nécessités au mal, plus notre liberté sera enchaînée. Voilà pourquoi saint Paul dit que la volonté, lorsqu'elle se livre au mal, devient esclave du péché; qu'au contraire, étant délivrée du péché, elle

devient esclave de la justice (1). Double esclave, dont le premier dégrade la liberté, et le second l'élève et la perfectionne : car Dieu lui-même est, si l'on peut parler ainsi, esclave de la justice ; il l'est infiniment plus que nous ne pouvons l'être ; et c'est dans cet esclavage que consiste sa suprême liberté. Si l'expression d'esclavage n'est pas juste par rapport à lui, cela vient de ce qu'il est à lui-même sa règle, et qu'il ne connaît d'autre loi que sa volonté. Jésus-Christ disait aux Juifs dans le même sens que l'Apôtre : *Quiconque commet le péché, est esclave du péché* ; et il ajoute : *Si donc le Fils nous délivre, vous serez vraiment libre* (2).

Or, la grâce seule peut nous affranchir de l'esclavage du péché, et nous assurer la vraie liberté ; d'où il suit que plus la volonté s'assujettira à la grâce, plus elle fera tout ce qui dépend d'elle pour s'en rendre absolument, pleinement et constamment dépendante, plus elle sera libre. Sa parfaite délivrance n'aura lieu qu'au ciel, où elle sera pour jamais confirmée dans le bien. Mais ici-bas, quelque soumise qu'elle soit à l'empire de la grâce, elle est toujours exposée au danger d'en secouer le joug, et elle doit toujours l'appréhender.

Ce malheur sera d'autant plus à craindre pour la volonté, qu'elle demeurera plus mal-

(1) Rom., vi, 17, 18. — (2) Joan., viii, 34, 36.

tresse de disposer d'elle-même ; et il sera d'autant moins à craindre, qu'elle sera plus franchement abandonnée à la disposition de Dieu. Ainsi tout consiste pour elle à se remettre entre les mains de Dieu, à n'user de son activité propre que pour parvenir à être plus dépendante de lui ; à laisser la grâce agir librement sur elle en toute occasion, et dans toute l'étendue de son opération, ne se réservant de force que pour y correspondre par une entière fidélité.

Ces principes posés, il est clair que le don de sa liberté, dont parle la maxime, est la même chose que la dévotion, ou le dévouement à Dieu ; car on ne peut entendre par ce dévouement qu'un engagement qu'on prend de renoncer à sa volonté, pour suivre en tout celle de Dieu. Ce don de la liberté peut se faire en deux manières, dont l'une dépend de nous, et l'autre dépend de Dieu. Il dépend de nous, en retenant l'exercice de notre liberté, de nous proposer fermement de l'assujettir aux inspirations de la grâce, et d'être fidèles à ce bon propos. Il dépend de Dieu de se rendre en effet maître de notre liberté, au moyen de la cession que nous en faisons, de la gouverner immédiatement par lui-même, et sans lui faire violence, de la tenir captive sous son domaine. De là deux manières de servir Dieu, dont l'une se nomme la voie active, et l'autre la voie pas-

sive : toutes deux bonnes, toutes deux agréables à Dieu, toutes deux intérieures, toutes deux propres à former des saints.

En suivant la première voie, le chrétien emploie à sa satisfaction les facultés que Dieu lui a données, sa mémoire, son entendement, sa volonté. C'est-lui-même qui les exerce et qui les met en œuvre. Quoique sous la direction de la grâce, dont il est résolu de ne pas s'écartez, il conserve néanmoins toujours le domaine de sa liberté, délibérant, jugeant, choisissant, se déterminant par son propre mouvement, en tout ce qui regarde l'affaire de son salut. Il se pénètre des vérités de l'Evangile par la méditation ; il s'y affectionne par les efforts de sa volonté ; il se les applique, et en tire des conséquences pour sa conduite ; il forme des résolutions, et tâche de les mettre en pratique ; il se sert de pieuses méthodes, de saintes industries que l'esprit de Dieu lui suggère, ou qu'il trouve dans les bons livres et dans les exemples des saints. C'est ainsi que, par des réflexions continues sur lui-même, et par une application soutenue, jointe aux secours qu'il tire de la prière, de l'usage des sacrements, et des bons conseils, il parvient à se corriger de ses vices et de ses défauts et à acquérir les vertus chrétiennes.

La plupart de ceux qui travaillent sérieusement à leur salut, marchent par cette voie,

qui est la plus commune, et celle qu'enseignent les livres de piété le plus en usage parmi les fidèles. De là tant de méthodes, tant d'exercices, tant de pratiques, soit pour apprendre à méditer, soit pour entendre saintement la messe, soit pour se bien confesser et bien communier. C'est toujours par cette voie qu'il faut commencer, à moins d'un attrait particulier; il y faut marcher constamment, et n'en jamais sortir, si Dieu lui-même ne nous en tire. Qu'on remarque bien ce point, qui est de la dernière importance, qui obvie à bien des illusions, et qui sape le quiétisme par le fondement.

On entre dans la voie passive, lorsqu'on se sent attiré au dedans par une opération également douce et forte de la grâce, qui, pour donner lieu à son action, nous porte à suspendre la nôtre: lorsqu'on est poussé intérieurement à rendre Dieu le maître absolu de notre cœur, à lui faire un don irrévocable de notre liberté, à renoncer entre ses mains au domaine naturel que l'homme a sur lui-même, afin qu'il nous gouverne par son adorable volonté. Par ce transport, Dieu prend possession des puissances de l'âme; il agit sur elles, et les fait agir à son gré; et l'homme ne fait que suivre, toujours librement, le mouvement qui lui est imprimé. Il se tient dans la disposition générale de faire à chaque moment ce que Dieu

veut ; et Dieu, par une inspiration secrète, lui fait connaître à mesure ce qu'il désire de lui : bien entendu pourtant que, sous prétexte d'inspiration, jamais on ne se soustrait à l'obéissance qu'on doit à l'Eglise, à sa règle, à tous ceux qui ont sur nous quelque autorité : au contraire, il n'est point d'âmes plus dociles, plus soumises que celles qui marchent par cette voie.

Ici donc, tout l'exercice de la liberté humaine , par rapport aux choses intérieures (car c'est uniquement de celles-là que je parle) consiste à seconder la motion divine, et à ne jamais la prévenir. Dès qu'on lui résiste ou qu'on la prévient, on agit par l'impression du propre esprit. Le chrétien est alors sous la main de Dieu, comme un instrument sur qui et par qui il opère.. Ce n'est pas toutefois un instrument purement passif, mais un instrument qui consent, qui coopère par sa propre action, souvent avec une extrême répugnance, et en se faisant violence. La comparaison de l'enfant écrivant sous la main du maître qui conduit la sienne, représente très-bien l'action principale de Dieu qui meut et dirige la volonté, et l'action secondaire de la volonté qui obéit à l'impression qu'elle reçoit.

Il est aisé maintenant de concevoir pourquoi cette voie est appelée passive, et en quoi elle diffère de la voie active. Dans celle-ci, les puis-

sances de l'âme, toujours aidées de la grâce, s'exercent pour ainsi dire d'elles-mêmes, et par leur propre ressort. C'est l'enfant qui écrit sur les exemples du maître, sous ses yeux, et suivant ses instructions. On choisit l'objet sur lequel on veut réfléchir ; on y applique ses diverses facultés : on forme des raisonnements, on produit des affections, on examine, on délibère, on consulte avec soi-même sur le parti qu'on doit prendre ; on pèse les raisonnements, et l'on se détermine. Tout cela est actif, comme l'on voit.

Dans celle-là on agit aussi ; mais l'action de Dieu donne le branle à la nôtre. On se tient librement attentif, souple et docile à la motion divine, comme l'enfant soumet librement sa main à celle du maître, dans l'intention d'en exécuter tous les mouvements. Mais de même que cet enfant, quoiqu'il ait la faculté d'écrire, attend que le maître la mette en exercice ; ainsi les puissances de l'âme liées et suspendues, ne s'exercent que sur l'objet auquel Dieu les applique, et autant qu'il les applique. Leurs opérations sont alors plus simples, plus intimes, et par cette raison moins aperçues : ce qui fait que souvent on croit ne point agir quoiqu'on agisse en effet.

L'âme, si active et si inquiète de sa nature, subjuguée par l'action divine qui l'attire au repos, se trouve dans un calme habituel. Dans

l'oraïson, nul objet distinct ne se présente à l'esprit : il n'a, pour l'ordinaire, qu'une vue générale, obscure et confuse. Le goût de la présence de Dieu n'est qu'un sentiment paisible et continu, qui ne s'exhale point en affections marquées. Le cœur est nourri, mais sans effort de sa part : Dieu lui présente le sein, et il en tire son aliment par une action aussi simple, aussi aisée que celle de l'enfant qui tête sa mère. C'est la comparaison de sainte Thérèse, et après elle de saint François de Sales. Si l'on parle, si l'on écrit des choses de Dieu, c'est sans préméditation : lui-même met à la bouche et sous la plume ce qu'il veut qu'on dise : après, on n'y pense plus, on ne s'en souvient plus. On ne s'étudie point à déraciner tel défaut, ni à acquérir telle vertu par tel ou tel moyen : mais Dieu, par son action continue sur l'âme, par les pratiques qu'il en exige, par les épreuves intérieures où il la met, la purifie insensiblement de ses défauts, et lui imprime les différentes vertus qu'il lui fait exercer dans les occasions, sans qu'elle y songe, et même sans qu'elle pense les avoir.

Il y a plus d'infus dans cette voie et plus d'acquis dans l'autre ; tellement cependant, que ce qui est infus est aussi acquis à sa manière, parce qu'il en coûte pour le conserver et pour l'accroître.

Je ne parle ici que de la voie passive ordi-

naire , autrement nommée la voie de foi nue. L'extraordinaire, qui est très-rare, est celle où l'on a des extases, des ravissements, des révélations, des visions, et d'autres faveurs semblables; et où l'on éprouve de la part du démon, des obsessions, des vexations, et divers tourments d'esprit et de corps. Je n'en dirai rien, parce qu'on ne doit ni la désirer, ni l'appréhender, ni être curieux de savoir ce qui s'y passe, ni lire les livres qui en traitent, hors du besoin pour conduire les autres.

Telle est en gros la différence de la voie active et de la voie passive. Tout le monde peut et doit marcher dans la première avec la grâce ordinaire; il n'appartient qu'à Dieu d'introduire dans la seconde. Il est vrai cependant que beaucoup d'âmes n'entrent pas dans celle-ci, ou ne continuent pas d'y marcher, par leur pure faute. Il est encore vrai que, dans l'intention de Dieu, la première servirait très-souvent de disposition à la seconde, si l'on correspondait plus fidèlement à la grâce, si l'on avait plus de générosité, plus de courage, plus de simplicité ; si l'on pouvait consentir à se dépouiller entièrement du propre esprit ; et si mille faux préjugés dont on est imbu n'en fermaient l'entrée.

Comme cette voie a sur l'autre de très-grands avantages pour notre sanctification , puisque c'est Dieu qui s'en charge, et qui y travaille

immédiatement par lui-même, il importe extrêmement de se défaire des préventions qu'on a contre elle, et de ne rien négliger de ce qui peut nous en ouvrir la porte ; car je suis persuadé que Dieu y appelle plus d'âmes qu'on ne pense. Il ne s'agit que de bien connaître les marques de cet appel, et de s'y rendre avec docilité.

Les uns y sont conviés par un attrait intérieur, dès leurs premiers ans : on en voit la preuve dans la vie d'un grand nombre de saints. Si l'on suivait cet attrait, si des parents vertueux et ceux qui élèvent la jeunesse, au lieu de le combattre, le favorisaient et écartaient soigneusement tout ce qui lui est contraire : si les confesseurs s'attachaient à cultiver les premières semences de la grâce, et à développer ce germe de vie intérieure ; le nombre des âmes conduites par l'esprit de Dieu serait incomparablement plus grand, surtout parmi les personnes du sexe, que leur éducation paisible et retirée, sans parler de leurs dispositions naturelles, rend plus propres aux opérations divines. La première innocence, où l'âme est simple, docile, dégagée de préjugés, est sans contredit la plus favorable au parfait dévouement ; et si l'on s'étudiait à y disposer de bonne heure les enfants, par des leçons proportionnées à leur âge, avec la souplesse, la dextérité et la patience nécessaires,

on tirerait pour la suite de merveilleux fruits d'une pareille éducation.

D'autres, dans un âge plus avancé, après avoir marché plus ou moins longtemps par la voie commune, s'aperçoivent qu'ils ne peuvent plus appliquer leur esprit à la méditation, ni même produire les affections qu'ils produisaient auparavant ; ils prennent du dégoût pour les méthodes qu'ils avaient suivies jusqu-là. Je ne sais quoi les porte à suspendre toute action à l'oraison : Dieu même les y invite, par la paix et le calme qu'il leur fait goûter. Quand cette disposition n'est point passagère, mais qu'elle persévere, malgré les tentatives réitérées qu'on fait pour suivre sa première route, c'est une marque infaillible que Dieu veut s'emparer de ces âmes, et les introduire dans la voie passive.

D'autres y sont préparés par des troubles, des agitations, des tentations, des renversements qu'ils ne peuvent concevoir ni expliquer. Dieu, voulant éléver dans leur cœur un nouvel édifice, ébranle l'ancien, l'abat et le détruit jusqu'aux fondements. C'est à un confesseur expérimenté, de démêler ce dessein de Dieu, et de déterminer ceux qui sont dans cet état de crise, à faire généreusement le sacrifice d'eux-mêmes, et à se livrer sans réserve et sans retour, à la volonté divine. Ce sacrifice fait, le trouble cesse, l'âme ~~retrouve~~

une paix qui lui était inconnue, et elle entre dans une région nouvelle.

Il en est qui, vivant d'ailleurs dans la piété, sont mécontents d'eux-mêmes et de leur état, sentent que Dieu demande d'eux autre chose, et cherchent sans pouvoir dire ce qu'ils cherchent. Une occasion ménagée par la Providence les adresse enfin à un homme qui sans les connaître, et sans trop savoir pourquoi, leur parle dès la première fois de la vie intérieure. A ce mot, leurs inquiétudes cessent, les voilà tranquilles et satisfaits; ils ont trouvé, lorsqu'ils s'y attendaient le moins, ce qu'ils cherchaient depuis longtemps.

Ce ne sont pas seulement des justes, mais encore des pécheurs, et même de grands pécheurs, que Dieu appelle à la voie passive. Les uns, au moment de leur conversion, sont tout à coup transformés par la grâce, et deviennent d'autres hommes, comme une Magdeleine, un saint Paul, une Marie d'Egypte, un Augustin. Les autres, après avoir passé plusieurs années dans les exercices de la pénitence, sont élevés par degrés à une sublime contemplation. Ce qu'on aurait peine à croire et qui est pourtant vrai, le changement subit et merveilleux que la miséricorde divine opère dans les pécheurs, est, pour l'ordinaire, plus parfait et plus solide que celui des justes. Pénétrés de leurs misères et de l'excès des bontés

de Dieu, ils se donnent à lui plus généreusement, ils s'humilient plus profondément des faveurs qu'ils en recoivent, ils soutiennent plus courageusement les épreuves par lesquelles il les purifie. De quels efforts n'est pas capable une grande âme qui, par un trait de miséricorde infinie, se voit tirée des abîmes de l'enfer, et qui, de l'empire du démon, passe sous le domaine de Dieu ?

Tous ces hommes, tant justes que pécheurs, qui ont marché dans la voie passive, n'y sont entrés que par le sacrifice qu'ils ont fait à Dieu de leur liberté, afin qu'il en disposât absolument ; ils lui ont dit, comme Saül terrassé : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* Ordonnez : je ne suis plus à moi, je vous appartiens désormais. Ils n'ont pu y entrer autrement ; car Dieu ne prend que ce qu'on lui donne : la violence qu'il fait à l'âme en ce moment est toujours douce, et pour se rendre maître d'un cœur il attend son consentement.

Au reste, que peut-on appréhender, en se donnant ainsi à Dieu ? Quel est l'objet de ses tendres invitations, de ses vives et pressantes sollicitations, sinon notre bien, notre vrai bien, qu'il connaît infiniment mieux que nous, qu'il désire plus ardemment, qu'il peut seul nous procurer ? Notre salut n'est-il pas incomparablement plus assuré entre ses mains qu'entre les nôtres ? Lui confier sans réserve nos

plus chers intérêts, n'est-ce pas les garantir de tous les dangers auxquels ils seraient exposés de notre part et de celle du démon ? Est-il quelqu'un d'assez puissant pour ravir notre âme à Dieu, après qu'il en a accepté le don, si elle n'a point la lâcheté et l'infidélité de se reprendre ? Est-il un moyen plus efficace pour déterminer Dieu à prendre soin de nous, que de nous abandonner à lui ?

Au fond, que pouvons-nous pour nous sauver, que ce que Dieu nous fait pouvoir ? De qui avons-nous à craindre et à nous défier ? Est-ce de lui ou de nous ? Notre liberté est, sans contredit, l'instrument de notre bonheur ou de notre malheur éternel. Mais tant que nous nous en réservons la disposition, ne courons-nous pas toujours le risque d'en abuser ? Serons-nous également exposés quand nous l'aurons remise à Dieu, afin qu'il la captive et l'enchaîne par les doux liens de sa grâce ? Craignons-nous qu'il n'en use malgré nous, et que ce qu'il désirera de nous, il ne sache pas nous amener à le vouloir ? Et si nous le voulons en effet très-librement, qu'apprehendons-nous de l'empire d'un maître qui ne doit rien exiger de nous, que ce que nous consentirons à lui accorder ?

Quel usage d'ailleurs plus noble, plus glorieux pour lui, plus conforme aux vues éternelles de son amour pouvons-nous faire de

cette liberté, le plus précieux de nos biens, que de nous rendre ses esclaves volontaires, de nous assujettir irrévocablement à lui, et de l'inviter à exercer sur nous toute la plénitude du domaine qui lui appartient ? Quels actes héroïques d'hommage, de foi, d'amour, de confiance, d'abandon, ce sacrifice ne renferme-t-il pas ? Et pourvu qu'il se soutienne jusqu'à la fin ; pourvu que la victime, s'étant une fois offerte en holocauste au bon plaisir de Dieu, se laisse paisiblement immoler, à quoi peut aboutir cette immolation, qu'à procurer à Dieu la plus grande gloire, et à nous assurer la plus grande récompense ? Donner à Dieu sa liberté, c'est en faire sur la terre le même usage que les bienheureux en font dans le ciel.

Il est vrai que l'amour-propre s'oppose de toute sa force à ce sacrifice : il frémit d'horreur au seul mot de dévouement entier et sans réserve de soi-même à Dieu. Quoi ? ne pouvoir plus disposer de soi en rien ! n'être plus maître d'une pensée, d'un regard, d'une parole ! S'obliger à suivre la grâce en tout ce qu'elle exigera de nous ! S'engager dans les routes obscures de la foi, dans les sentiers bordés de précipices sans savoir où l'on pose le pied, et croyant aller à une perte certaine ! Consentir d'essuyer les plus délicates et les plus dangereuses tentations, de souvenir de la part de Dieu de rudes épreuves, d'affreux délaisse-

ments, et de la part des hommes, de violentes contradictions, des calomnies, des humiliations, des persécutions ! S'étendre en un mot sur la croix, s'y laisser attacher, et vouloir y rester jusqu'au dernier soupir ! Car telles peuvent être les suites de ce don que l'on fait à Dieu de sa liberté : voilà ce que renferme le sacrifice de soi-même ; et, soit qu'on passe ou non par ces terribles épreuves, on s'y engage du moins en général puisque le dévouement n'excepte rien.

L'amour-propre se révolte à cette pensée. Mais qu'est-ce que l'amour-propre ? Un amour aveugle et mal entendu de nous-mêmes ; un fruit malheureux du péché, un ennemi de Dieu et de notre bonheur, que l'Evangile nous ordonne de combattre et de poursuivre sans relâche ; qui nous fermera l'entrée du ciel, jusqu'à ce qu'il soit tout à fait détruit ; et dont il faut que l'âme soit entièrement purifiée, soit ici-bas, soit dans les flammes du purgatoire, avant que de jouir de la possession de Dieu.

S'il en est ainsi, il me semble que plus l'amour-propre s'oppose à ce sacrifice, plus c'est pour nous une raison pressante de le faire ; puisque non-seulement il ne connaît pas nos vrais intérêts, mais il y est absolument contraire. Est-il donc étonnant qu'il s'oppose à ce qui l'attaque et le menace d'une ruine en-

tière ? Si cet amour et l'amour de Dieu se disputent la possession de notre cœur, qui ne peut se partager entre eux deux, ne devons-nous pas saisir avec joie le moyen le plus sûr de nous délivrer de ce poison funeste, lorsque Dieu lui-même veut bien se charger de nous en guérir ? Ne vaut-il pas mieux qu'il soit consumé ici-bas par le feu de la charité avec une gloire incomparable pour Dieu et un mérite égal pour nous, que de l'être par la justice divine dans le purgatoire, sans qu'il en revienne aucune gloire à Dieu ; ni à nous aucun accroissement de mérite ? Souffrance pour souffrance, quelle est la plus grande ? Ici, c'est une justice apparente et une miséricorde réelle : là, c'est une justice pure, inexorable, qui exerce tous ses droits sans aucun ménagement. Ici, les peines ont leurs intervalles de repos et de consolations : là, rien ne les surprend ni ne les interrompt. Ici, la grâce soutient et répand sur les croix une douce onction qui est inconnue dans le purgatoire. Si l'on a de la foi, si l'on a quelque étincelle d'amour de Dieu, si l'on s'aime véritablement soi-même, sous quelque point de vue qu'on envisage la chose, y a-t-il à balancer ?

Je dis, si l'on s'aime véritablement soi-même. Car enfin, qu'est-ce que s'aimer ? c'est vouloir son souverain bien ; c'est travailler à

se le procurer. Par conséquent, c'est aimer Dieu, sa gloire, ses intérêts dans lesquels sont renfermés les nôtres. Nous nous aimerons sans doute dans le ciel. Mais de quelle manière ? Du même amour dont nous aimerons Dieu : il ne nous sera pas libre d'associer aucun autre amour à celui-là : et si nous pouvions y former un acte d'amour réfléchi sur nous-mêmes, nous décherrions sur-le-champ de la bénédiction. Commençons dès cette vie de nous aimer ainsi, en nous donnant à Dieu pour n'aimer plus que lui seul. Cet amour qui consumera là-haut notre félicité, nous en fera goûter ici-bas les prémisses. J'ajoute une dernière considération : c'est que dès l'instant qu'on a formé cet acte généreux de dévouement, si l'on venait à mourir, Dieu nous en tiendrait compte, comme si nous avions passé une longue vie dans l'exercice continual de ce dévouement : parce que la volonté y aurait été tout entière de notre part, et que l'exécution n'aurait pas dépendu de nous.

Si l'on m'objecte que la voie passive n'est point ouverte à quiconque désire d'y entrer, et que, de mon aveu, il faut attendre que Dieu nous y appelle : je n'en disconviens pas. Mais je dis qu'il est de certaines dispositions qui nous préparent à cet appel, et que ces dispositions sont en notre pouvoir. Je dis encore

que, quand même Dieu ne nous y appellerait pas, nous aurions toujours le mérite de nous y être préparés.

La première de ces dispositions est de concevoir un désir sincère, mais tranquille et sans empressement, d'être sous le domaine de la grâce, et de s'offrir souvent à Dieu, afin qu'il daigne établir son règne dans notre cœur et le gouverner à son gré. La seconde est de faire toutes nos bonnes œuvres dans la vue d'obtenir ce bonheur. La dernière est d'être extrêmement fidèles à Dieu, et de correspondre à toutes ses inspirations selon notre état présent.

On pourra faire à cette intention la prière que voici : elle est d'un grand saint, qui a été tout dévoué à la gloire de Dieu.

Seigneur Jésus, acceptez le don de ma liberté dans toute son étendue : recevez ma mémoire, mon entendement et ma volonté. Tout ce que j'ai, tout ce que possède, je le tiens de vous. Je vous le rends et vous le remets, pour le gouverner selon votre bon plaisir. Donnez-moi votre amour et votre grâce : je serai assez riche, et je ne vous demanderai rien autre chose. Ainsi soit-il.

TROISIÈME MAXIME.

S'adresser à lui pour le choix
D'un directeur de conscience ;
Dont on écoutera la voix
Avec respect et confiance.

La grande raison qui doit porter le chrétien à se dévouer à Dieu, est qu'il est le premier, et à parler proprement, l'unique directeur des âmes. Jésus-Christ n'est pas seulement la voie qu'il nous montre dans sa doctrine et dans ses exemples : il est encore son guide intérieur ; il est le pasteur qui fournit les bons pâturages, et qui, par des inspirations et des motions secrètes, y conduit ses brebis. Ce qui n'empêche pas que, suivant l'ordre de la providence qu'il a établi, il ne se serve pour la direction des âmes du ministère des prêtres, auquel il attache ses grâces, leur donnant par eux les avis et les instructions nécessaires. Il est toujours le maître intérieur : lui seul parle et peut parler au cœur. Mais il lui parle surtout, lorsque ses ministres parlent à l'oreille dans l'exercice de leurs fonctions ; il veut qu'on les écoute et qu'on leur obéisse, comme représentant sa personne.

Ainsi, puisque les prêtres sont le moyen principal et ordinaire que Dieu emploie pour

la conduite des âmes, et que, par eux, il les introduit et les dirige dans le chemin de la perfection chrétienne; quiconque aspire à cette perfection (et tous y doivent aspirer, chacun selon son état), lorsqu'il est libre sur le choix d'un directeur, doit consulter Dieu, afin qu'il l'éclaire dans ce choix, et l'adresse à celui qu'il lui a destiné pour le conduire. C'est ce que Dieu ne manque jamais de faire lorsqu'on le prie avec confiance sur cet important objet.

Malheur à ceux qui, dans une délibération de cette conséquence, ont égard à des motifs humains, ou s'en reposent sur leur propre prudence, ou écoutent les suggestions de l'amour-propre et de la nature qui cherche à être flattée et ménagée, ou s'en tiennent à des conseils qu'évidemment l'esprit de Dieu n'a pas inspirés ! ils se tromperont infailliblement, et ne reviendront peut-être jamais de leur erreur. Car il n'est point de matière sur laquelle on s'aveugle plus aisément, et où il soit plus difficile de se guérir de ses préventions. C'est donc à Dieu surtout qu'il faut s'adresser, mais avec des vues droites, pures et désintéressées, et dans la résolution de prendre celui qu'il nous indiquera, malgré nos préjugés, malgré même nos répugnances et nos aversions, enfin, malgré toutes les considérations humaines.

Ce que je dis du choix d'un directeur, doit s'entendre, non-seulement lorsqu'on n'en a

point, mais encore lorsqu'il est question d'en changer. Car on a quelquefois de très-justes raisons de quitter son confesseur, soit qu'il ne soit pas assez éclairé, soit qu'il ne se donne pas toute la peine et les soins nécessaires, soit que sa conduite soit trop humaine, soit qu'il manque de fermeté ou de douceur, soit pour beaucoup d'autres causes sur lesquelles on a lieu de juger qu'il ne nous convient pas. Alors, après avoir mûrement examiné la chose devant Dieu, il faut prendre son parti sans balancer, et passer par-dessus toutes les vaines considérations qui pourraient arrêter.

Le choix dont il s'agit est d'autant plus délicat, que les bons directeurs sont très-rares, et que les marques extérieures auxquelles on croit pouvoir les reconnaître sont très-fautives. Saint François de Sales disait qu'à peine s'en trouvait-il un entre mille, et même entre dix mille. L'expression est sans doute un peu exagérée ; toujours est-il vrai qu'ils ne sont pas communs ; il est aisément de s'en convaincre, si l'on réfléchit sur l'assemblage des qualités qui forment le parfait directeur. Car ce doit être un homme intérieur et d'une grande expérience dans les choses spirituelles, entièrement mort à lui-même, intimement uni à Dieu, dépouillé de tout esprit propre, qui ne prétende point dominer, ni s'asservir les âmes qu'il conduit ; un homme qui ne cherche en rien sa

gloire ni ses intérêts, mais la gloire et les intérêts de Dieu ; qui ne soit susceptible d'autre attachement que celui qu'inspire la charité ; qui exerce son ministère avec une pleine indépendance ; un homme au-dessus de toute méthode et de tout système, infiniment souple aux inspirations de la grâce, et qui puisse prendre comme elle mille formes différentes, pour se plier aux diverses dispositions des âmes, et aux desseins de Dieu sur elles : qui sache, comme l'Apôtre, donner du lait aux enfants, une nourriture plus solide à ceux qui sont plus avancés, et se proportionner à chaque âge et à chaque état de la vie spirituelle ; un homme sage, mais d'une sagesse toute divine, doux sans mollesse, compatissant sans faiblesse, ferme sans roideur, zélé sans empressement ; qui s'accomode à tous les esprits, à tous les caractères ; qui condescende jusqu'à un certain point aux misères, aux préjugés et aux infirmités humaines ; qui soit surtout d'une patience à toute épreuve, d'une égalité d'âme inaltérable ; qui reprenne ou qui console, qui pousse ou qui arrête, qui cède ou qui résiste à propos, qui soutienne, qui encourage, qui humilie, qui manifeste ou qui cache à l'âme son progrès selon le besoin ; un homme, en un mot, qui ne mette rien du sien dans la direction ; qui seconde l'œuvre de Dieu, sans la précipiter ni la retarder ; qui suive la grâce pas à

pas, qui aille toujours aussi loin qu'elle, et jamais au delà. De tels hommes sont-ils communs aujourd'hui ? l'étaient-ils même au temps de saint François de Sales, où la vie intérieure était plus connue et plus pratiquée ?

On ne saurait donc trop prier, pour obtenir de Dieu qu'il nous donne un directeur de ce caractère, puisque c'est une des plus grandes grâces qu'il puisse nous faire, une grâce qui est pour nous la source de toutes les autres, une grâce qui, si nous savons en bien user, nous conduira sûrement à la perfection. Ne serait-ce pas une présomption insupportable de se croire en état de faire un tel discernement par ses propres lumières ? Et ne serait-ce pas le plus dangereux des abus de s'en rapporter là-dessus à des conseils humains, ou de ne s'y pas conduire par les vues les plus saintes ?

Ceci regarde plus spécialement les communautés religieuses, que tout autre qu'un saint n'est guère en état de bien diriger, soit qu'il s'agisse d'y entretenir la ferveur, ou de la faire revivre. Il est à souhaiter, pour mille bonnes raisons, que toutes les filles d'une communauté aillent au même confesseur ; il faut, par conséquent, qu'il leur convienne à toutes ; et jamais il ne leur conviendra, jamais il ne procurera leur avancement, jamais il n'établira ou ne maintiendra parmi elles la régularité,

l'union, la charité, s'il n'a dans un degré éminent les qualités dont je viens de faire l'énumération.

Je sais qu'on n'est pas toujours le maître du choix de son confesseur, et qu'il arrive souvent que ceux qui en décident pour nous ne suivent pas les intentions de Dieu. C'est un grand inconvénient sans doute de tomber, soit qu'on le sache ou non, entre les mains d'un directeur qui n'a pas les qualités requises. Mais alors Dieu supplée au défaut de son ministre ; il se charge de nous faire marcher lui-même dans ses voies ; et jamais il ne nous manquera, si nous ne lui manquons les premiers. C'est ainsi qu'il dirigea Paul et Marie Égyptienne dans le désert ; c'est ainsi que dans les pays infidèles il dirige des chrétiens privés presque de tout secours, et qui voient à peine une fois l'an les missionnaires. C'est ainsi que dans les campagnes, sous des curés peu zélés ou ignorants, le Saint-Esprit conduit immédiatement de bonnes âmes, et leur apprend les secrets de la vie intérieure.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'on a lieu de croire que la Providence nous a adressés à celui qu'elle nous destinait ; lorsqu'on sent que ses paroles éclairent nos ténèbres, dissipent nos doutes, réveillent notre langueur, échauffent notre cœur, et nous portent à servir Dieu d'une manière digne de lui ; lorsqu'on reconnaît par

expérience que cet homme est pour nous l'organe de Dieu, qu'il seconde en effet les opérations secrètes de la grâce, et surtout qu'il nous conduit par la voie du recueillement, de l'oraison et de la mortification intérieure (car c'est là la pierre de touche des véritables directeurs), il ne faut point hésiter à nous livrer entièrement à lui, à nous ouvrir avec la plus parfaite confiance, et à lui développer les replis les plus cachés de notre cœur.

Pour l'ordinaire, Dieu inspire, au commencement, de lui faire une confession générale, pour l'instruire non-seulement de nos fautes passées, mais des grâces que nous avons reçues, des dangers dont nous avons été préservés, des attrait intérieurs que nous avons suivis ou négligés, des vices et des tentations auxquels nous sommes le plus sujets. Par ce moyen, il connaît toute la suite de notre vie, notre caractère, les dispositions habituelles de notre âme, les diverses tentatives de la grâce sur nous, les obstacles qui nous arrêtent, le degré précis où nous en sommes; il est plus en état de discerner ce que Dieu attend de nous et comment il doit coopérer à ses desseins. C'est ainsi qu'un médecin habile, pour asseoir son jugement sur un tempérament, pour le guérir ou le maintenir en parfaite santé, se fait rendre compte du régime de vie qu'on a suivi, des maladies qu'on a essuyées, des in-

dispositions du corps habituelles ou passagères, des remèdes qui ont produit un bon ou un mauvais effet ; enfin, de tout ce qui peut lui donner une pleine connaissance de la complexion d'un homme et lui indiquer les moyens qu'il doit mettre en œuvre, selon les règles de son art.

Cette ouverture ne peut aller trop loin, en ce qui concerne les dispositions intérieures ; et dans tout le cours de la direction, il ne faut jamais rien laisser ignorer, ni des vues que Dieu nous donne, ni des penchants ou des répugnances de la nature, ni des suggestions du malin esprit, dont il nous est impossible de démêler par nous-mêmes les ruses et les artifices. Ce qu'un orgueil secret, ou quelquefois une tentation du démon nous porte à cacher ou à déguiser, est toujours ce qu'il nous importe le plus de déclarer ; et quelque humiliation qui doive nous en revenir, il ne faut jamais le taire.

On doit prendre garde aussi de se laisser aller à des soupçons, à des préventions contre le directeur, à mille imaginactions qui nous passent par l'esprit, ou que le démon y jette à dessein d'altérer notre confiance. Car c'est à quoi il vise le plus ; et dès qu'il s'aperçoit qu'un directeur travaille fortement à notre avancement spirituel, il ne manque guère de nous inspirer pour lui de la défiance et de

l'éloignement. On ne saurait donc être trop en garde sur ce point. Le mal vient presque toujours de ce qu'on se permet des réflexions sur la manière dont on est conduit. Pourquoi m'a-t-il défendu cela ? Quelle raison a-t-il eue de me traiter de la sorte ? Là-dessus on raisonne, on juge, on censure, la confiance s'ébranle, l'obéissance chancelle, l'on perd de vue Dieu, et l'on ne fait plus attention qu'à l'homme.

Je dirai ici en passant, qu'une des marques les moins équivoques de la disposition d'une âme à la vie intérieure, est cette candeur, cette belle franchise qui engage à ne rien dissimuler, ni de ses défauts, ni de ses fautes, ni des motifs qui les ont fait commettre ; à ne point s'excuser ; à dire sans détour ce qui peut nous humilier, et diminuer la bonne idée qu'on aurait de nous. Quelle est rare et précieuse aux yeux de Dieu cette ingénuité qui suppose beaucoup de droiture et d'humilité !

Mais il ne suffit pas de s'ouvrir avec confiance à un confesseur ; il faut encore écouter avec respect ses avis et ses décisions, comme s'ils sortaient de la bouche de Dieu même. Il ne faut point contester, ni disputer avec lui, ni même raisonner intérieurement sur ce qu'il nous dirait de contraire à nos idées. Nous devons soumettre, en ce qui touche la conscience, notre manière de penser à la sienne ; croire de nous, de nos dispositions, de nos actions, le

bien et le mal qu'il nous en dit; ne pas justifier ce qu'il condamne, ni par une fausse humilité condamner ce qu'il approuve. On dit pour ses raisons, qu'on ne s'est pas assez bien expliqué, qu'il ne nous connaît pas, qu'il ne voit pas si bien que nous ce qui se passe dans notre intérieur; vains prétextes pour avoir droit d'exercer son jugement propre. Le confesseur juge mieux que nous de nous-mêmes; ne lui cachons rien sciemment; après quoi, soyons tranquilles.

Outre que nous sommes aveugles sur ce qui nous regarde, pouvons-nous ignorer que Dieu veut nous conduire par la foi et par l'obéissance; que nous allons directement contre son intention, en réfléchissant trop sur nous-mêmes et en nous établissant non-seulement nos juges, mais les juges de nos conducteurs? Ne savons-nous pas aussi que le démon essaie de nous jeter dans la présomption, ou dans l'abattement, en nous représentant ou meilleurs ou pires que nous sommes? Ces jugements qu'on porte de soi et de ses actions, sans docilité et sans soumission, sont toujours dictés par l'amour-propre; ils sont la source des erreurs de la conscience et de l'aveuglement funeste qui en est la suite; ils sont le principe des scrupules, des anxiétés, et de toutes les peines intérieures qu'enfante l'imagination; ils exposent une âme aux pièges les plus subtils.

du démon et aux illusions les plus dangereuses.

La vie spirituelle a ses dangers, et de très-grands dangers, si elle est mal conçue et mal prise ; et il est assez ordinaire de s'en faire de fausses idées. Ce mal est inévitable pour qui-conque prétend être juge, par rapport à soi, des opérations de Dieu ou du démon, et discerner par son propre esprit ce qui vient de la nature ou de la grâce. Il faut donc, après avoir déclaré sincèrement et nettement son état intérieur, se soumettre humblement et sans raisonner, à ce que le directeur en décide. Quand même il se tromperait, et ce qui peut lui arriver, puisqu'il n'est pas infaillible, il n'en résulterait aucun inconvénient pour nous ; Dieu bénirait toujours notre soumission et notre obéissance ; il empêcherait ou répareraient les suites de l'erreur. Il y est engagé par sa providence, parce qu'il veut qu'on le regarde lui-même dans le ministre qui tient sa place. Ce principe est le fondement assuré, l'unique base de la conduite spirituelle.

Je conviens qu'il faut une grande foi, pour envisager toujours Dieu dans un homme qui, après tout, est sujet à erreur, et n'est pas exempt de défauts ; que ce n'est pas un léger sacrifice de renoncer, en ce qui nous intéresse le plus, à nos propres idées, à de fortes et vives imaginations, à des persuasions, et même à ce

qui nous paraît une entière certitude. Mais, sans ce sacrifice, point d'obéissance du juge-
ment, et sans cette obéissance, point de vé-
ritable direction.

Enfin, on doit exécuter ponctuellement et fidèlement tout ce que le directeur ordonne ; et si l'on y a manqué par lâcheté, par faiblesse, par quelque raison que ce soit, lui en rendre compte. Ce n'est que par cette fidélité qu'on peut avancer. Il nous prescrira souvent des choses fort pénibles à la nature ; des pratiques humiliantes, surtout à l'égard du prochain ; des pratiques d'un assujettissement continual, quelquefois des pratiques petites et minutieuses en apparence, que notre orgueil dédaignera ; des pratiques opposées à nos idées, à notre caractère, à nos plus chères inclinations ; et s'il a l'esprit de Dieu, il est nécessaire qu'il en agisse ainsi, puisque le but de Dieu, qu'il veut seconder, ne peut être que de nous faire mourir à nous-mêmes. Il faut être déterminé à lui obéir en toutes choses où l'on ne verra point de péché manifeste ; et si l'on croit avoir lieu de lui faire quelque représentation, elle doit toujours être soumise à sa décision.

L'on aurait tort de lui alléguer des difficultés, ou des impossibilités, souvent imaginaires, qui sont l'effet d'une forte prévention ou de la tentation. En tout cas, après les avoir allé-
guées, s'il n'y a aucun égard, il faut céder, et

se résoudre à obéir. On peut s'assurer de trouver dans l'exécution plus de facilité qu'on ne pensait. Rien n'est impossible à la grâce et à l'obéissance, et s'il fallait faire de grands efforts pour se surmonter, la victoire en serait d'autant plus glorieuse et plus méritoire pour nous. Les vertus sont un don de Dieu; il les accorde presque toujours en récompense de quelque effort signalé, après lequel ce qui nous coûtait le plus devient aisé. On voit des preuves sans nombre de ceci dans les vies des saints.

QUATRIÈME MAXIME.

Marcher en présence de Dieu;
Se le rappeler à toute heure;
Il ne nous quitte en aucun lieu;
Le cœur du juste est sa demeure.

Il n'est point d'exercice spirituel plus recommandé que celui de la présence de Dieu; il n'en est point de plus utile, ni de plus propre à nous avancer dans la vertu; c'est un moyen indispensable. Comment devenir saint, et parvenir à l'union avec Dieu, si l'on ne s'occupe habituellement de sa présence? C'est un moyen très-efficace. Peut-on, ayant toujours Dieu présent, ne pas chercher à lui plaire en tout, et

ne pas éviter ce qu'on croit lui déplaire? C'est un moyen très-simple, qui, dans sa simplicité, embrasse tous les autres. Dieu présent suggère à chaque instant à l'âme attentive ce qu'elle doit faire. C'est un moyen très-doux. Quoi de plus délectable que le souvenir continual de Dieu, pour quiconque veut l'aimer et être tout à lui! Enfin, c'est un moyen dont la pratique n'a rien que d'aisé, pour peu qu'on ait de bonne volonté.

Marchez en ma présence, dit Dieu à Abraham, *et vous serez parfait* (1). Il ne lui demande que ce point, parce qu'il renferme tout. David dit de lui-même, *qu'il s'appliquait à avoir toujours Dieu présent en sa pensée* (2). Et pourquoi cela? *Parce qu'il est à ma droite*, ajoute-t-il, *afin que rien ne m'ébranle*. S'il n'eût pas manqué de fidélité à cet égard, la vue d'une femme ne l'eût pas entraîné dans l'adultère, et de l'adultère dans l'homicide. Tous les saints, tant de l'ancien Testament que du nouveau, n'ont rien eu de plus à cœur que cette pratique : c'est un fait connu, sur lequel il n'est pas besoin que j'insiste. Je n'en exposerai pas non plus les avantages, parce qu'il n'est personne, ni juste, ni pécheur, qui puisse en douter. Je me bornerai donc à deux points : le premier, à bien expli-

(1) Genes., xvii, 1.

(2) Psalm. xv, 8.

quer ce qu'il faut entendre par marcher en la présence de Dieu ; le second, à indiquer les moyens qui facilitent cet exercice.

La présence de Dieu peut s'envisager sous différents rapports. Dieu est présent à tout par son immensité. Cette présence est nécessaire, et s'étend aux méchants comme aux bons, aux damnés comme aux bienheureux, à toutes les créatures animées et inanimées.

Dieu est encore présent à tout par sa Providence, voyant tout, non-seulement les actions, mais les pensées les plus secrètes ; voyant le bien pour l'approuver et le récompenser ; le mal, pour le condamner et le punir : prenant soin de tout, dirigeant tout, selon ses desseins éternels ; et malgré tous les obstacles, faisant tout servir à sa gloire.

Dieu est présent d'une manière spéciale dans les justes, par la grâce sanctifiante. Le cœur du juste est sa demeure, dit saint Grégoire, pape. Cette présence est une présence de bienveillance, de charité et d'union : elle est le principe de nos mérites ; elle nous rend enfants de Dieu, agréables à ses yeux, et dignes de le posséder un jour éternellement : elle nous est communiquée par le baptême, on la recouvre par la pénitence : elle est habituelle et dure aussi longtemps que l'on conserve la grâce à laquelle elle est attachée. Quoi qu'aucun juste ne puisse se répondre de cette présence de

Dieu en soi, parce que personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine : néanmoins, quand il a fait ce qui lui est prescrit pour se la procurer, il peut sans présomption croire que Dieu l'en a favorisé, et doit faire tout ce qui dépend de lui pour s'y maintenir.

Dieu est présent à l'âme par la grâce actuelle, qui éclaire l'esprit et attire la volonté. Cette présence a ses intervalles ; car quoique la grâce nous soit toujours offerte, elle n'agit pas toujours, parce que son action suppose de notre part certaines dispositions. Cette présence agit plus ou moins sur les pécheurs à qui elle reproche leurs crimes, et qu'elle invite au repentir. Il en est qu'elle poursuit sans relâche, et qui ne peuvent rentrer un instant en eux-mêmes, sans entendre la voix de Dieu qui les rappelle. A plus forte raison agit-elle sur les justes, pour les détourner du mal, les exciter au bien et sanctifier toutes leurs œuvres. Elle se fait d'autant plus sentir, et elle est d'autant plus efficace, que notre attention et notre fidélité sont plus grandes.

Enfin, il est une présence de Dieu, qui consiste dans une paix infuse habituelle. Cette présence se fait d'abord remarquer par sa douceur, qui surpassé tout sentiment, au témoignage de saint Paul. Ensuite, elle l'est plus qu'aperçue, sans être goûtee, et l'on finit par en jouir, comme on jouit de la santé, sans y faire de

réflexion. Dieu ne gratifie pas ainsi de sa présence tous les justes, mais seulement ceux dont il prend une possession spéciale, et qu'il veut mettre dans l'état passif. Les autres n'en éprouvent que les effets passagers.

Ces différentes présences ainsi expliquées, il est aisé de concevoir ce que c'est que marcher en la présence de Dieu. Ce n'est pas simplement s'occuper de Dieu, par la pensée, comme peut faire un philosophe ou un théologien qui médite sur les choses divines, sans aucun retour sur soi; mais c'est penser à Dieu, relativement à nos mœurs et à notre conduite, et tirer de cette pensée des conséquences morales, pour le règlement de notre vie. Ainsi, dans l'exercice de la présence de Dieu, c'est une volonté droite et pieuse qui doit diriger l'entendement, et le cœur y a toujours la principale part.

C'est aussi se faire une fausse idée de la présence de Dieu, que de faire consiste cette pratique dans de violents efforts d'esprit, pour se rendre la pensée de Dieu continue. Cela n'est point praticable, même dans la solitude la plus entière, et dans le dégagement le plus absolu des choses d'ici-bas : combien moins l'est-il pour ceux qui vivent dans le monde, distraits par les besoins de la vie, par les embarras domestiques, par les affaires et par une foule de rapports inévitables ? Dira-t-on qu'ils sont dispensés de s'appliquer à la présence de

Dieu? Ils le seraient sans doute, s'il était vrai que, pour avoir Dieu présent, il ne fallût penser à nul autre objet. Mais non : nul chrétien n'est dispensé de cet exercice à raison des occupations de son état; parce qu'en effet il est très-compatible avec la vie d'ailleurs la plus occupée.

On marche donc en la présence de Dieu, lorsque, pouvant disposer de son temps, on a des exercices réglés qui rappellent à Dieu en différentes heures du jour, tels que la méditation ou l'oraison, la messe, les lectures de piété, les visites au Saint-Sacrement, les prières vocales; et que du reste on s'applique sous ses yeux à des choses honnêtes et utiles, évitant l'oisiveté, et ne laissant point aller son imagination ni son cœur sur des objets ou mauvais ou dangereux, ou même propres à dissiper l'âme.

On y marche, lorsque, le travail remplissant la journée, outre la prière du matin et du soir, dont rien ne peut exempter un chrétien, on offre à Dieu ses principales actions, on le bénit avant et après le repas, on se rappelle par intervalles son souvenir, et l'on use fréquemment de ces courtes oraisons, qu'on appelle jaculatoires.

On y marche, lorsque, comme Job, on est attentif sur toutes ses œuvres, et qu'on veille sur ses pensées, sur ses paroles, sur sa con-

duite, pour ne rien dire ou faire qui blesse la conscience et qui déplaise à Dieu. Cette pratique n'a rien de gênant pour celui qui craint Dieu, encore moins pour celui qui l'aime ; et c'est celle de tous les bons chrétiens. Elle n'est autre chose que la fidélité à conserver la grâce sanctifiante et l'amitié de Dieu : fidélité qui est le premier devoir du chrétien,

On y marche d'une façon plus particulière, lorsque, comme David, on ne s'éloigne jamais de son cœur, afin de pouvoir toujours entendre ce que Dieu lui dit, et les avertissements secrets qu'il lui donne ; lorsqu'on s'étudie à correspondre à toutes les inspirations de l'Esprit saint, et à faire chacune de ses actions sous la direction de la grâce. Toutes les personnes intérieures suivent cette méthode, la plus propre à les conduire à la perfection.

Enfin, on y marche d'une manière plus parfaite encore, lorsque, ayant été favorisé de la paix infuse dont j'ai parlé, on s'applique à n'en point sortir, demeurant toujours au dedans de soi pour la goûter, écartant avec soin ce qui la trouble et nous expose à la perdre, et embrassant avec ardeur tout ce qui peut l'entretenir et l'augmenter. Cette paix, comme j'ai dit, est un pur don de Dieu ; il n'est pas en notre pouvoir de nous la procurer, mais il dépend de nous de la conserver.

Quant aux moyens qui facilitent l'exercice

de la présence de Dieu, il en est de généraux, il en est de particuliers.

Le point capital est d'ôter les obstacles : dès qu'ils sont une fois levés, la présence de Dieu nous devient familière et aussi libre, pour ainsi dire, aussi aisée que la respiration. Il faut donc mortifier l'envie de voir, d'entendre, d'apprendre des choses inutiles, ou qui ne nous regardent pas, et tout ce qui tient à la curiosité, car la curiosité nous tire de nous-mêmes et nous jette sur les objets de dehors ; et la présence de Dieu rappelle l'âme au dedans. Il faut arrêter une certaine inquiétude naturelle qui porte à aller, à venir, à changer de lieu, d'objet, de situation : inquiétude qui est l'effet de l'ennui dont l'homme est dévoré, lorsqu'il rentre en soi et qu'il n'y trouve pas Dieu. Il faut modérer la grande vivacité, l'activité, l'empressement, la véhémence des désirs.

Il faut tenir en bride l'imagination, l'accoutumer peu à peu à se fixer ; ou, si elle s'échappe malgré nous, la ramener doucement ; lui soustraire ce qui la nourrit, ce qui la frappe vivement, et fait sur elle de profondes impressions, comme les spectacles, certaines lectures, et une application trop marquée aux arts qui sont de son ressort, dont on peut faire un amusement passager, mais auxquels on ne doit pas se livrer. Rien n'est plus dangereux que de donner trop de prise sur nous à l'imagination,

ni plus incompatible avec l'exercice de la présence de Dieu. Nous ne sommes pas, il est vrai, tout à fait les maîtres de cette faculté, dont les égarements sont le tourment des âmes pieuses, une matière féconde des scrupules pour qui ne sait pas les mépriser, et un grand sujet d'humiliation. Mais nous sommes les maîtres de lui refuser les objets qu'elle désire avec ardeur, sur lesquels elle se jette avec avidité et auxquels elle s'attache avec une sorte de fureur. Évitons donc soigneusement ce qui lui sert de pâture, ce qui la dissipe, ce qui l'échauffe, ce qui l'applique trop fortement.

Il faut se conserver dans une grande liberté d'esprit et de cœur, ne point promener sans cesse ses pensées sur le passé ou sur l'avenir, mais ne s'occuper que du présent, qui seul est à notre disposition : supprimer toutes les réflexions inutiles, car il est également contraire à la présence de Dieu, de réfléchir trop ou trop peu : ne point se mêler des affaires d'autrui, ni de ce qui nous est étranger ; mettre ordre à ses propres affaires, sans trop de prévoyance ni d'inquiétude sur le succès, en prenant un soin raisonnable, et abandonnant le reste à la Providence : ne point se surcharger d'occupations, et se ménager des moments pour respirer un peu, et revenir à soi. Il est bon de rendre service au prochain, et de vaquer aux œuvres de charité ; mais le bien à sa mesure, et

Il n'est plus bien dès qu'il nuit à notre intérieur.
Voilà pour la liberté de l'esprit.

A l'égard de celle du cœur, n'y rien souffrir qui le passionne, qui l'affecte trop sensiblement, qui l'agit et le trouble ; qui excite en lui des désirs ou des craintes, des joies ou des tristesses excessives ; rien, en un mot, qui le captive, qui l'enchaîne, et qui détourne ses mouvements de l'unique objet où ils doivent tendre. Comme cet exercice est un exercice d'amour, la distraction des affections y est bien plus nuisible que celle des pensées.

Plus l'esprit et le cœur seront libres, plus on aura de facilité à se tenir en la présence de Dieu, parce que Dieu est toujours la première chose qui se présente à l'un et à l'autre, lorsqu'ils sont vides de toute autre chose.

Les moyens particuliers sont : d'avoir habituellement sous les yeux des objets pieux qui rappellent à Dieu, tels que le crucifix, des images ou des tableaux de dévotion, des sentences prises de l'Écriture ou des Pères : l'esprit se prend par les sens, et rien n'est plus capable de fixer l'imagination, ou de la ramener ; de faire souvent le signe de la croix, selon l'usage des premiers chrétiens, qui, au rapport de Tertullien, commençaient par là toutes leurs actions, même les plus indifférentes ; de savoir par cœur un certain nombre d'aspirations tirées des psaumes, ou d'autres

endroits des livres saints, et d'en faire usage dans le cours de la journée. Pour peu qu'on s'y astreigne dans les commencements, l'habitude en deviendra douce et facile, soit seul ou en compagnie. Si l'on fait chaque jour la méditation, l'on peut se nourrir le long du jour de la pensée ou de l'affection dont on aura été plus vivement touché. On peut aussi s'imprimer fortement dans l'esprit quelque grande vérité, quelque sentence, et se proposer de la ruminer pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'on en soit bien pénétré, et passer ensuite à une autre. Chacun peut imaginer, à cet égard, différentes pratiques, les suivre et les changer selon son goût et le profit qu'il en retire.

Mais le grand moyen d'acquérir la présence continue de Dieu, est de s'occuper beaucoup de Jésus-Christ et de ses mystères, surtout celui de sa passion. Les diverses représentations de ses souffrances frappent vivement l'imagination : l'esprit y trouve une matière inépuisable de solides et saintes réflexions ; le cœur en est touché, attendri, excité à tous les sentiments qui nourrissent la dévotion. J'en parlerai plus au long dans la maxime suivante.

A l'égard des personnes qui sont dans la voie passive, il n'est pas besoin qu'on leur enseigne aucune méthode particulière pour se tenir en la présence de Dieu. Le Saint-Esprit les leur fait employer toutes ; elles n'ont qu'à se li-

vrer à sa conduite. Elles goûtent dès l'entrée, trop de délices dans leur entretien secret avec Dieu, pour qu'elles soient tentées de se rien permettre qui puisse l'interrompre. Elles ont même regret à tout ce qui leur paraît les en distraire.

Mais dans la suite, lorsque le sensible leur est ôté, et que Dieu les chasse en quelque sorte d'elles-mêmes, pour les empêcher de faire attention à ce qu'il opère dans leur intérieur, qu'elles se gardent bien d'aller chercher auprès des créatures des consolations qu'elles ne trouvent plus auprès de Dieu. Il les en punirait avec une jalouse sévérité ; et si elles persistaient dans cette infidélité, elle serait immanquablement suivie de la perte de leur état. Sans donc s'assujettir à aucune pratique marquée, qu'elles soient fidèles à celles que la grâce leur inspire ; qu'elles ne se dispensent d'aucun de leurs exercices de piété ; qu'elles s'exercent sans relâche dans la mortification intérieure et extérieure ; et qu'elles se persuadent que, comme Dieu leur donne plus qu'aux autres, il exige aussi plus d'elles.

Il en est, au reste, de l'habitude de la présence de Dieu comme de toutes les autres. Elle coûte à acquérir ; mais quand on l'a acquise, ce n'est plus une peine, c'est un plaisir de la conserver. Le tendre souvenir de Dieu, ce souvenir si intéressant et si nourrissant pour l'âme, ce sou-

venir si nécessaire dans tous les états de la vie spirituelle, lui rend insipide et insupportable tout autre souvenir. Plus elle avance, plus elle voit Dieu en toutes choses. Elle le voit dans chacun des objets que la nature offre à ses regards : la vue de l'ouvrage la rappelle à l'ouvrier, et la perfection de ses œuvres la jette dans un doux ravissement. Elle le voit dans les grands événements qui varient la scène du monde, dans les biens comme dans les maux publics et particuliers ; tout est pour elle un sujet d'admirer et de bénir la Providence. Elle le voit surtout en ce qui appartient à l'ordre moral, dans les diverses révolutions qu'éprouve sa religion, ici florissante, là combattue, dans les scandales que l'hérésie, le schisme, l'impiété et le libertinage causent en son Eglise, et dans la protection toute-puissante qu'il lui accorde, la soutenant depuis tant de siècles contre des attaques qui renverraient tout autre édifice qu'un édifice divin, et la consolant par les vertus éclatantes, par la doctrine, par les travaux et par le zèle infatigable de plusieurs de ses membres.

Elle le voit enfin en ce qui lui arrive de personnel, dans la maladie comme dans la santé, dans l'adversité comme dans la prospérité, dans les désolations intérieures comme dans les consolations ; et tous les états lui sont égaux, parce que Dieu se manifeste également

dans tous. Elle ne voit elle-même qu'en Dieu, ses intérêts dans les intérêts de Dieu, sa gloire dans la gloire de Dieu, son bonheur dans le bonheur de Dieu. Dès le temps, elle se trouve transportée dans l'éternité ; les choses de la terre ne se montrent à elle que dans le lointain qui les lui rend tout à fait étrangers ; elle en juge déjà, comme elle en jugera un jour dans le ciel. Tels sont les admirables effets de l'exercice de la présence de Dieu.

CINQUIÈME MAXIME:

S'occuper la nuit et le jour
De Jésus-Christ, de ses mystères ;
Et puiser le plus pur amour
Dans ses blessures salutaires.

Jésus-Christ est le centre de la vie spirituelle, comme il l'est de la religion. Dans quelque voie que l'on marche, active, passive, ordinaire, extraordinaire, il est le guide unique de toutes les âmes, leur modèle, le grand objet de leurs méditations et de leurs contemplations, le terme de leurs affections, le but de leur course. Il est leur médecin, leur pasteur, leur roi, leur aliment, leurs délices. *Et sous le ciel il n'est point d'autre nom donné aux*

hommes, par qui ils puissent être sauvés (1), ni parvenir à la perfection.

Il est donc absurde, il est impie de supposer qu'il y a une oraison, d'où l'humanité de Jésus-Christ soit bannie, et dont on doive l'exclure, comme n'étant pas un objet assez sublime. Ce ne peut être qu'une illusion diabolique, de se figurer un état où il ne faille plus s'occuper de l'Homme-Dieu. Que l'on contemple les perfections de Dieu, si tel est notre attrait ; qu'on se plonge même et qu'on s'abîme dans l'essence divine : rien n'est plus permis, ni plus louable, pourvu que la grâce nous donne l'essor, et que l'humilité nous accompagne en cette sublime contemplation. Mais qu'on ne s'imagine pas que ce soit en descendre et se rabaisser, que de jeter et d'arrêter ses regards sur le Sauveur, toutes les fois qu'il se présente à la pensée. Une pareille erreur est le fruit d'une spiritualité fausse, d'un orgueil raffiné ; et, qui le croirait ? elle conduit directement aux désordres de la chair, par lesquels Dieu punit presque toujours la superbe élévation de l'esprit.

On doit donc savoir que, tant que l'âme a le libre usage de ses facultés, soit qu'elle médite, soit qu'elle contemple simplement, c'est principalement vers Jésus-Christ qu'elle doit se

(1) Act., iv, 12.

porter. La contemplation pure, où la seule intelligence s'exerce sur un objet tout spirituel, est trop haute pour des esprits aussi faibles que les nôtres, enfermés dans une masse de chair, et assujettis en tant de manières aux choses matérielles. Ils ne peuvent soutenir longtemps une vue si sublime ; il faut se guinder pour s'y éléver : l'œil de l'âme s'éblouit, se trouble, s'égare : la tête tourne ; et pour avoir voulu sonder la majesté du Très-Haut, l'on est accablé du poids immense de sa gloire. Les séraphins se couvrent en sa présence le visage de leurs ailes ; et nous oserions de nous-mêmes lever et fixer les yeux sur lui ! Aussi, pour les uns, c'est moins une oraison qu'une spéculation platonicienne ; pour les autres, c'est une imagination creuse, où l'on perd également de vue et Dieu et soi-même.

De plus, cette contemplation est trop nue et trop sèche pour le cœur, qui n'y trouve aucune nourriture ; qui, dans une essence et des perfections infinies, considérées d'une manière abstraite, ne voit rien qui l'échaaffe, qui l'anime à la pratique de la vertu, qui le soutienne et l'encourage dans ses peines. Le repos qu'on se procure par cette prétendue oraison, est un repos faux, un dangereux quiétisme. On en sort sec, froid, plein d'estime de soi-même et de mépris des autres, de dégoût et de dédain pour la prière vocale, si nécessaire à notre faiblesse, pour les pratiques communes de piété,

de charité, d'humilité; plein même d'indifférence pour le plus saint et le plus auguste de nos sacrements.

Si l'âme, au temps de l'oraison, se trouve liée dans ses puissances, je conçois qu'elle n'est pas maîtresse alors de penser à Jésus-Christ, ni à quelque autre objet que ce soit. Dieu, qui veut humilier l'esprit, détruire la propre activité, et ôter au cœur le goût immodéré des consolations sensibles, laisse quelquefois cette âme pendant plusieurs années dans un vide, où ni Jésus-Christ, ni aucun autre objet distinct ne se présentent à elle.

Mais premièrement, cet état est violent pour elle; c'est une espèce de martyre auquel elle acquiesce, parce que Dieu le veut ainsi, mais sans s'y complaire. Et lorsque dans cette affreuse nudité, Jésus-Christ lui est rendu par intervalles, quelle joie pour elle de le retrouver, de s'entretenir avec lui, de le posséder durant ces courts moments! avec quel empressement elle l'embrasse! avec quelle force elle le retient! quelle peine, lorsqu'il se retire et la replonge dans la nuit du néant!

Secondement, qu'elle sait bien se dédommager dans le reste du jour de la perte qu'elle souffre à l'oraison! Quelle soif ardente de s'unir à lui dans la sainte communion, à lui qui, dans ces temps d'aridité, est son seul soutien, son unique aliment! Par combien d'élévations de cœur ne se rappelle-t-elle point son précieux

souvenir ! par combien d'élaⁿs, presque aussi fréquents que la respiration, ne s'unit-elle point à lui ! Combien de pratiques ménagées dans le cours de la journée, où elle l'invoque et l'adore dans ses différents mystères ! C'est lui qu'elle cherche par-dessus tout dans ses lectures de piété, lui qu'elle va visiter de temps en temps dans son saint temple, lui à qui elle s'adresse pour toutes les grâces qu'elle veut obtenir, et à qui elle a recours dans toutes ses tentations. Il n'est point d'âme vraiment et solidement intérieure, passive ou non, qui n'aspire à vivre en Jésus-Christ, de Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, qui n'ait avec lui, au moins de cœur, un commerce intime et continué.

Et comment la chose pourrait-elle être autrement ? Dieu le Père nous l'a donné dans cette vue ; lui-même s'est fait homme pour se rapprocher de nous et nous rapprocher de lui. Trop de distance séparait Dieu et l'homme depuis son péché. Jésus-Christ s'est revêtu de notre nature, pour faire disparaître cette distance ; il est le milieu qui réunit les deux extrêmes. Personne n'arrive jusqu'au Père que par lui, personne ne demeure uni au Père que par lui. Quitter pour un moment son humanité sainte, c'est rompre le lien qui nous attache à l'adorable Trinité. Comment peut-on penser que le Père, qui nous attire lui-même à son

Fils incarné, nous mette jamais dans je ne sais quel état d'oraison, où ce soit une imperfection de se souvenir de ce cher Fils, où il faille séparer en lui l'humanité de la divinité, et laisser celle-là pour ne s'occuper que de celle-ci ? Quelle absurdité ! quel blasphème !

Saint Paul était non-seulement un homme intérieur, mais dans l'état passif, lié comme il le dit lui-même, *par l'Esprit saint* (1), qui maîtrisait souverainement et ses pensées et ses sentiments, et ses paroles et ses écrits, et ses courses apostoliques et toutes ses actions. Il était même dans l'état passif le plus extraordinaire : on ne peut en douter, après ce qu'il raconte de ses ravissements jusqu'au troisième ciel, de la sublimité de ses révélations, des tentations humiliantes qui en étaient le contre-poids nécessaire, et des dons du Saint-Esprit, dont il possédait la plénitude,

Que contiennent ses épîtres ? que respirent-elles d'un bout à l'autre, que Jésus-Christ ? Il ne parle que de lui ; mais avec quels transports d'amour et de reconnaissance ! Il en est si plein, que dès que ce nom divin se présente à son esprit, l'effort qu'il fait pour exprimer tout ce qu'il en pense, et en même temps l'impossibilité où il se sent de rendre ses idées et ses sentiments, malgré ce qu'il en dit de plus relevé

(1) Act., xx, 22.

et de plus touchant, jettent dans son discours une sorte d'embarras et de désordre, par l'affluence et l'accumulation des pensées qui en-chérissent les unes sur les autres : désordre et embarras qui sont l'expression la plus vive du sublime et de l'enthousiasme surnaturel. Que recommande-t-il sans cesse aux fidèles ? d'étudier Jésus-Christ, d'imiter Jésus-Christ, de se revêtir de Jésus-Christ, de tout faire, de tout souffrir au nom de Jésus-Christ. Il se propose lui-même à eux comme une copie fidèle de Jésus-Christ ; il déclare qu'il remplit en sa personne ce qui manque à la passion de Jésus-Christ ; c'est-à-dire que par ses travaux et ses souffrances, il s'applique les mérites de la passion de son maître ; il assure qu'il porte sur sa chair les stigmates, ou les marques et les caractères de Jésus-Christ ; il atteste enfin que ce n'est plus lui qui vit, mais que Jésus-Christ vit en lui.

Que dirai-je de l'apôtre saint Jean, le favori de Jésus, cet aigle qui s'est élevé jusqu'à la Divinité, pour contempler dans le sein du Père la génération éternelle du Verbe ? N'a-t-il pas reposé mystiquement toute sa vie sur la poitrine du Sauveur, sur laquelle sa tête avait reposé à la dernière cène ? Quelle âme fut plus intérieure et favorisée d'une plus haute contemplation ? Cependant qu'est-ce que son Evangile, que l'exposition la plus sublime et la plus

touchante dans sa simplicité de ce qu'est Jésus-Christ selon la nature divine, de ce qu'il a voulu être pour nous, de ce qu'il désire que nous lui soyons, et des sentiments les plus intimes de son cœur, tant pour la gloire de son Père que pour le salut des hommes ? Que voit-on dans ses épîtres, qu'une tendre exhortation à aimer Jésus-Christ, et à nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés ? Qu'est-ce que l'Apocalypse, qu'une description prophétique de Jésus-Christ, ici-bas sur son église, au ciel sur ses élus, lavés et purifiés de son sang, et de son triomphe temporel et éternel sur ses ennemis ? L'apôtre touchait à la fin de sa carrière, et il était consommé dans la plus parfaite unité avec son maître, lorsque l'Esprit saint lui dictait ces divins écrits. Et l'on osera dire qu'il y a un genre d'oraison si élevé, que l'humanité sainte n'y doit avoir aucun accès ! Avec quelle horreur saint Jean eût-il entendu et rejeté une si détestable proposition !

Parmi les saints de l'un et l'autre sexe, tant anciens que modernes, il y a eu certainement un grand nombre de contemplatifs, de quelque contemplation qu'on l'entende, soit active, soit passive. Qu'on en nomme un seul qui n'ait pas fait de Jésus-Christ et de ses mystères la base de son oraison, autant qu'il a dépendu de lui d'y appliquer son esprit, et qui, dans ses écrits, n'ait proposé la connaissance et l'amour

de Jésus-Christ comme l'unique voie qui conduise à la perfection. Il n'y en a point, il n'y en a jamais eu, il n'y en aura jamais.

Vous donc qui aspirez à la vie intérieure, c'est-à-dire à la véritable vie chrétienne, entrez, selon le conseil du saint auteur de l'*Imitation*, dans l'intérieur de Jésus-Christ; appliquez-vous à bien connaître son âme, et transportez dans votre cœur les sentiments du sien. Que cette étude soit la matière ordinaire de vos oraisons, de vos lectures, de vos réflexions; que tout s'y rapporte, comme à son centre et à sa fin. Ne croyez jamais que vous l'ayez épuisée, ni même assez approfondie. Les saints y ont toujours découvert de nouveaux trésors, à mesure qu'ils avançaient, et tous se sont plaints que ce qu'ils en savaient, était bien peu de chose auprès de ce qu'ils désiraient en savoir.

Ne vous bornez pas à étudier Jésus-Christ; excitez votre cœur à l'aimer. L'amour de Dieu et l'amour de l'Homme-Dieu ne sont qu'un seul et même amour. Nourrissez-en votre âme, mettez tout en usage pour l'accroître de jour en jour, et que ce soit le but de tous vos exercices. Qui n'aime pas Jésus-Christ, soit anathème. L'aimer faiblement, c'est n'être qu'un chrétien imparfait; l'aimer en vrai chrétien, c'est désirer, c'est s'efforcer de l'aimer toujours davantage, persuadé qu'on ne l'aimera jamais assez,

ni autant que le mérite l'excès ineffable de son amour pour nous.

Mais l'aimer sans l'imiter, serait une affection vaine, stérile et trompeuse. Soyez donc les imitateurs de Jésus-Christ. Le modèle est parfait, chaque trait en est parfait. Il convient à tous les états et à toutes les conditions. Rois et sujets, hommes publics, hommes privés, riches ou pauvres, vivant dans le monde ou retirés du monde, sains ou malades, dans la prospérité ou dans l'adversité, dans l'état actif ou dans l'état passif, et dans tous les degrés de ces états, dans les consolations ou dans les peines intérieures, Jésus-Christ offre à tous dans ses mystères, dans ses vertus, dans sa doctrine, les exemples et les leçons qu'ils doivent suivre ; il leur en fournit les plus puissants motifs, et dans sa grâce et ses sacrements, il leur en présente les moyens les plus efficaces. Le détail me mènerait trop loin, et d'ailleurs il existe sur ce sujet quantité d'excellents ouvrages.

Mais méditez surtout sa passion, affectionnez-vous à sa passion, retracez dans votre vie les vertus dont sa passion vous montre le tableau le plus frappant. Allez à l'oraison puiser l'amour dans ses plaies salutaires, et surtout dans celle de son cœur. Souvenez-vous que c'est sur sa passion que porte tout l'édifice de notre religion, que c'est pour mourir sur la

croix qu'il est descendu du ciel, que c'est par ce sacrifice qu'il a apaisé son Père, qu'il a expié le péché, qu'il nous a ouvert le ciel et mérité toutes les grâces qui nous y conduisent; que l'auguste sacrifice de nos autels, lequel est l'acte principal de notre culte, n'est que le mémorial, le renouvellement et l'extension de celui du Calvaire; que lui-même a recommandé tant aux prêtres qu'aux simples fidèles, d'offrir son corps adorable et de le manger en mémoire de lui crucifié et immolé pour notre amour.

Le crucifix est et sera toujours le plus beau livre des âmes pieuses; il parle aux sens, il parle à l'esprit, il parle au cœur: nul langage n'est aussi éloquent, aussi touchant que le sien. Il est à la portée des plus simples et des plus ignorants, et en même temps au-dessus de l'intelligence des plus grands génies et des plus savants: il dit tout, il apprend tout: il répond à tout; il anime aux plus grands efforts de vertus; il console et soutient dans les peines les plus amères; il en change même l'amertume en douceur.

Il invite les pécheurs à la pénitence; il leur fait sentir toute la malice et l'énormité de leurs crimes; il les leur reproche avec autant de tendresse que de force; il leur en présente le remède, leur en assure le pardon, et il excite dans leur cœur les sentiments d'une

contrition également amoureuse et douloureuse.

Il encourage les justes, il leur aplanit les difficultés de la vertu; il les porte à se combattre, à se renoncer, à se rendre sourds aux cris de l'amour-propre qui craint la pauvreté, la douleur, les afflictions, tout ce qui mortifie l'esprit et la chair; surtout il humilie et anéantit l'orgueil humain, source de tout vice et de tout péché.

Il nous attire au recueillement, à l'oraison, à la vie intérieure. Il nous prêche la douceur la patience, le pardon des injures, l'amour des ennemis, la charité envers nos frères, jusqu'à donner notre vie pour eux. Il nous provoque à l'amour de Dieu, en nous apprenant à quel point il nous a aimés, et combien il mérite d'être aimé; à la soumission et à la conformité parfaite à sa volonté, quelques rigueurs qu'elle exerce sur nous; à l'amour des croix et des humiliations; à la confiance et à l'abandon dans les plus extrêmes désolations. Il nous engage, en un mot, à la pratique de toutes les vertus et à la fuite de tous les vices, d'une manière si douce, si persuasive, si efficace, qu'il n'est pas possible de s'y refuser. Ame dévote, voulez-vous parvenir à l'union avec Dieu? voulez-vous obtenir le don précieux de sa présence continue, qui vous facilitera l'accomplissement de tous vos devoirs?

passez chaque jour quelque temps en oraison devant le crucifix; n'ayez point d'autre sujet de méditation que celui-là, regardez-le, prenez-le, entre les mains, conjurez Jésus-Christ attaché sur la croix, d'être lui-même votre maître et votre directeur. Faites taire l'esprit en sa présence et ne laissez parler que le cœur. Baisez tendrement ses pieds et ses mains; appliquez votre bouche à la plaie de son côté; votre âme s'attendrira, des torrents de grâce l'inonderont; *vous en puiserez les eaux avec joie dans les sources du Sauveur* (1); vous avancerez dans les voies spirituelles, qui toutes sont renfermées dans la croix.

Et ne dites pas que cette vue ne vous dit rien, qu'elle laisse votre cœur froid et insensible, que vous demeurez muet, quelque effort que vous fassiez pour exprimer votre affection. Si vous ne pouvez parler, vous pouvez écouter. Tenez-vous en silence, humble et anéanti aux pieds de votre Sauveur; si vous perséverez, il ne tardera pas à vous instruire, à vous nourrir, à vous fortifier. Et quand vous n'en sentiriez pas les effets dans l'oraison même, vous vous en apercevrez dans votre conduite, et au changement qui se fera peu à peu dans vos dispositions. Nous sommes impatients, et nous voulons toujours du sensible : voilà ce

(1) Isaie, XII, 6.

qui nous fait quitter les meilleures pratiques, lorsqu'elles ne réussissent pas au premier essai. Persévérez, je le répète; trouvez bon que Jésus-Christ éprouve un peu votre amour, vous qui avez tant abusé du sien; il couronnera votre persévérance, et la récompense sera le don d'oraison.

La passion du Sauveur a été la dévotion spéciale des saints les plus renommés pour la vie intérieure, d'un Bernard, d'un François d'Assise, d'un Jean de la Croix, d'une Catherine de Sienne, d'une Gertrude, d'une Thérèse, pour ne point parler de mille autres. Elle a fourni la matière d'un nombre infini d'ouvrages de piété. Qui ne connaît en particulier l'admirable livre des *souffrances de Jésus-Christ*, composé par un saint religieux, captif chez les Mahométans? Est-il quelqu'un qui l'ait lu, qui l'ait médité, sans en tirer un grand profit spirituel?

Si les vrais mystiques disent qu'il y a des états où l'on perd de vue Jésus-Christ, ils ont soin d'ajouter que ces états sont l'expression des états mêmes de Jésus-Christ; que c'est lui qui imprime successivement dans l'âme toutes les dispositions de la sienne, depuis son enfance jusqu'à sa mort; qui de degré en degré les fait passer d'abord par les douceurs sensibles, ensuite par les souffrances de corps et d'esprit, par les humiliations, par les contra-

dictions, les calomnies et les persécutions de la part des hommes, par les tentations de la part des démons; et, du côté de Dieu, par les épreuves et le délaissement intérieur.

Dans ces états, l'âme ne voit pas Jésus-Christ qui la crucifie, parce que ce serait pour elle une consolation trop grande, de savoir que c'est lui qui est l'auteur de ce qu'elle endure, et qu'il est nécessaire qu'elle l'ignore, afin de donner lieu à l'exercice de sa foi, à son parfait abandon et à la plénitude de son sacrifice. Jésus-Christ se cache à elle, afin que, souffrant davantage, elle mérite aussi davantage. Il la tient durant toute la vie dans les ténèbres et la nudité, pour donner plus de prix à sa confiance et à son obéissance.

Ainsi, il est vrai que cette âme n'est jamais plus réellement et plus intimement unie à Jésus-Christ, que dans ces moments où il met entre elle et lui un voile épais, qu'elle voudrait bien; mais qu'elle ne peut pas lever. C'est en ce sens uniquement, qu'il faut entendre tous les spirituels approuvés, qui ont traité cette matière. Ce serait une injustice criante de les confondre avec les quiétistes avérés ou légitimement suspects; et, faute de bien connaître la différence, ou plutôt l'opposition de leurs sentiments, un directeur se mettrait hors d'état de connaître la voie passive, de la distinguer de la fausse

quiétude, et de conduire les âmes éprouvées que Dieu lui adresserait.

Ce que je viens de dire de Jésus-Christ doit s'entendre aussi de la sainte Vierge et des saints. La dévotion envers les saints à son principe et son fondement en Jésus-Christ, seul auteur de leur sainteté, et elle se rapporte à lui. Cette dévotion appartient à tous les états, même les plus sublimes. Vouloir l'en bannir, ne fût-ce que pour un temps, sous quelque prétexte que ce soit, c'est une erreur.

Et quel moyen de se persuader qu'il y ait un état d'oraison d'où la douce pensée de Marie soit exclue, où il ne faille ni l'invoquer, ni s'occuper de ses vertus et de ses grandeurs? N'est-ce point par elle que l'on va à son Fils, comme c'est par le Fils qu'on va au Père? N'a-t-elle pas des rapports intimes et particuliers avec les trois personnes de l'adorable Trinité? Tous les mystères de la religion ne nous rappellent-ils pas à elle? N'est-elle pas le canal des grâces, et la plus puissante médiation qu'on puisse employer auprès de Jésus-Christ?

Si donc, dans les temps de ténèbres, de trouble et de désolation intérieure, l'âme, au moment de l'oraison, est privée de la vue et du commerce de Marie, c'est pour les mêmes raisons qui la privent de la vue et de l'entretien de Jésus-Christ. Mais comme c'est alors que

Jésus-Christ s'unit plus étroitement à l'âme, c'est alors aussi qu'il lui communique un amour plus tendre et plus profond pour sa sainte mère. D'ailleurs, cette privation n'empêche pas que le matin et le soir, et dans le cours de la journée, on adresse à Marie des prières particulières, et qu'on ne l'honore par diverses pratiques.

Il faut en dire autant par proportion des autres saints. L'âme intérieure a un commerce étroit avec eux ainsi qu'avec les saints anges. En quelque état qu'elle soit, elle a toujours l'intention de les honorer et de les prier; plus son état est relevé, plus sa dévotion pour eux s'accroît, quoiqu'elle n'ait pas toujours la liberté de penser à eux et de les invoquer. Mais lorsqu'elle le peut, et je ne crois pas qu'il y ait des jours où elle ne le puisse, à moins d'une suspension extraordinaire en ses facultés, elle leur rend en général et en particulier le culte qu'elle leur doit.

SIXIÈME MAXIME.

Bien user des deux sacrements,
Dont l'un nous lave et purifie ;
L'autre de divins aliments
Nous engrasse et nous fortifie.

Tout le monde sait qu'après le baptême, qui nous régénère, mais qui ne se donne qu'une fois, les deux principales sources de la grâce sont les sacrements de pénitence et d'eucharistie, qui peuvent se renouveler aussi souvent que l'âme en a besoin, et dont le premier la nettoie de ses souillures, et la rend toute pure aux yeux de Dieu; le second entretient sa vie spirituelle, en la faisant participer à l'auteur même de cette vie. Le bon usage de ces deux sacrements est donc ce qui contribue le plus à la sanctification des chrétiens; et l'on peut répondre du salut de quiconque fait ses efforts pour s'en approcher dignement, et pour en tirer le fruit attaché à leur institution.

J'aurais trop de choses à dire, s'il me fallait traiter cette matière dans une certaine étendue; et d'ailleurs mon sujet ne le demande pas. Je n'écris pas ici pour ceux qui n'approchent du tribunal de la pénitence et de la sainte table, que pour satisfaire au précepte de l'Église. Ce

que je puis leur dire, si cet ouvrage leur tombe entre les mains, c'est qu'en se bornant à ce qui est de devoir indispensable, ils courront grand risque de ne pas apporter à la réception de ces deux sacrements les dispositions requises; c'est que s'ils ont quelque habitude criminelle, il est fort à craindre qu'ils ne s'en corrigent pas, n'étant soutenus qu'une fois l'an par les bons avis d'un confesseur, et par la nourriture du banquet eucharistique, et par conséquent, qu'ils sont bien exposés à ne pas faire leur salut.

Je n'écris pas même pour les personnes qui sont dans l'usage de ne se confesser et de ne communier qu'aux grandes fêtes. Il peut se faire qu'elles mènent une vie exempte de fautes considérables; mais on peut leur reprocher avec raison de ne pas avoir assez de zèle pour leur sanctification, et de ne pas répondre au désir de l'Église, ni à l'intention de Jésus-Christ dans l'institution de ces deux sacrements. Qu'elles me permettent de les exhorter à lire quelque bon ouvrage sur les avantages inestimables qu'on en tire, lorsqu'on s'en approche dignement et fréquemment; à se rendre aux pressantes invitations que l'Eglise leur fait là-dessus dans ses instructions publiques, et à écouter avec docilité les conseils salutaires du guide de leur conscience.

Je n'écris que pour les chrétiens qui, résolus

de vivre saintement, et sachant qu'un des moyens de sainteté les plus efficaces est la fréquentation des sacrements, ont pris la pieuse habitude de se confesser et de communier, ou tous les quinze jours, ou toutes les semaines, ou même plus souvent, selon que leurs occupations le leur permettent, et que leur confesseur les y autorise. J'écris pour les personnes consacrées à Dieu, comme les prêtres, les religieuses, dont les uns, pour le devoir de leur ministère, pour le bon exemple, pour se conformer au règlement du concile de Trente, sont dans le cas de célébrer la messe tous les jours, ou tout au moins les dimanches et les fêtes; et les autres sont astreints par leur règle à un certain nombre de communions par semaine, auxquelles ils ne peuvent manquer habituellement sans une sorte de scandale.

En me restreignant à ces personnes, que de choses n'aurais-je point à dire, que d'abus à relever, que d'imperfections à corriger, que de conseils à donner! Je me bornerai à ce qu'il y a d'essentiel, avec d'autant de plus de raison, que le détail sur cette importante matière est épuisé dans je ne sais combien d'écrits qui sont entre les mains des fidèles. J'avertis seulement qu'il faut être également en garde contre les livres qui tendent à éloigner de la sainte table, en exigeant des dispositions trop parfaites, qui ne peuvent être le fruit que de

la réception fréquente du corps de Jésus-Christ, et en exagérant les dangers de la communion indigne, sans insister assez fortement sur les avantages de la bonne communion ; et contre les livres qui établissent sur ce sujet des principes trop relâchés, au jugement des pasteurs de l'Église. Ce que je dis des livres, doit à plus forte raison s'entendre des confesseurs, dont les mauvaises décisions, par cela même qu'elles sont secrètes et en dernier ressort, n'en sont que plus dangereuses.

Je regarde d'abord comme un grand mal, par rapport à l'usage de la pénitence et de l'eucharistie, qu'on se soit écarté des principes et de la pratique de l'ancienne Eglise, où la confession était plus rare, et la communion plus fréquente. L'évêque était alors le seul, ou presque le seul confesseur ; et si les premiers fidèles qui communiaient chaque fois qu'ils assistaient au sacrifice, sans parler des communions qu'ils faisaient dans leurs maisons, se fussent confessés aussi souvent que le font aujourd'hui les personnes dévotes, il est évident que l'évêque, déjà fort occupé d'ailleurs, n'eût pu suffire à les entendre. Quoique leur vie fût plus sainte que la nôtre, il leur échappait cependant jurement bien des fautes légères, dont ils ne jugeaient pas qu'il fût besoin de s'accuser habituellement ! S'ils avaient quelque peine contre leurs frères, ils se récon-

ciliaient et s'embrassaient avant que de présenter leur offrande ; et pour les fautes quotidiennes, ils croyaient, comme l'enseigne saint Augustin, qu'elles étaient entièrement effacées par la récitation de l'oraison dominicale. Ils ne s'adressaient donc à l'évêque, ou au prêtre qui en avait la charge de sa part, que pour les péchés un peu considérables, ou du moins douteux ; et l'on peut croire que leur conscience était pour le moins aussi délicate que celle des dévots de nos jours.

Dans la suite, les confesseurs s'étant multipliés, la facilité de s'adresser à eux a rendu les confessions beaucoup plus fréquentes ; et le saint usage de communier chaque fois qu'on assistait à la messe s'étant perdu, on n'a cru pouvoir le faire sans l'avis et la permission du confesseur, ce qui a introduit les confessions réglées à la huitaine, ou même plus souvent. Il est très-rare que les bonnes âmes portent à ces confessions des péchés griefs : ce ne sont pour l'ordinaire que des fautes vénielles, que des imperfections et des manquements d'inadvertance et de pure fragilité. Cependant la plupart croient qu'il est absolument nécessaire de s'en confesser avant que de communier. De là vient que, si leur confesseur est absent ou malade, elles s'abstiennent de communier ; ou même s'il leur arrive de tomber en quelque faute légère, elles suspendent les

communions qui leur sont prescrites, lorsqu'elles n'ont pas la commodité de recourir au sacrement de pénitence. Il en est qui n'oseraient communier plusieurs fois la semaine, si elles ne se confessaient chaque fois, quoique la conscience ne leur reproche rien de tant soit peu considérable ; il en est de même qui, communiant tous les jours, croient, par cette raison, devoir aussi se confesser tous les jours.

Or, ces confessions si fréquentes, dont on se fait une sorte d'obligation, sont sujettes à abus. Elles donnent lieu aux anxiétés et aux scrupules ; on se tourmente pour trouver quelque chose à dire ; on s'arrête à des imaginations qu'on ferait mieux de mépriser ; on s'expose à manquer de contrition. Souvent il n'y a pas matière d'absolution, et néanmoins on trouverait mauvais que le confesseur ne la donnât pas. Le plus grand mal est que, faute de confession, l'on manque la communion, lorsqu'on pourrait et devrait la faire. On ne saurait croire ce qu'il en coûte à des confesseurs sensés pour réduire sur ce point de certaines âmes à une pratique raisonnable : elles s'effarouchent ; elles se scandalisent ; on ne peut souvent en venir à bout ; il faut céder à leur entêtement, si l'on ne veut pas prendre de parti violent.

Un autre abus plus grand encore et plus commun, est celui de faire consister toute la perfection dans l'approche fréquente des sacre-

ments. Il y a bien des personnes qui, sans songer à se corriger de leurs défauts, peut-être même sans les connaître, tant l'amour-propre les aveugle; qui, impatientes, aigres, critiques, médisantes, pleines d'estime d'elles-mêmes et de mépris pour le prochain, fières de la multitude de leurs pratiques extérieures, et n'ayant pas même idée de la mortification intérieure, se croient des saintes parce qu'elles communient plusieurs fois la semaine, ou même tous les jours.

Cependant elles sont sensibles, délicates, soupçonneuses, ombrageuses, dures pour autrui, indulgentes pour elles-mêmes, dissimulées, politiques, flatteuses, curieuses, jalouses, impérieuses, intrigantes, inquiètes sur leur santé, ennemis de la moindre gêne, sensuelles, attentives à se procurer toutes les commodités ; mais parce qu'elles demeurent long-temps à l'église, où elles entendent plusieurs messes de suite ; parce qu'elles récitent régulièrement chaque jour un certain nombre de prières vocales ; parce qu'elles ont une heure marquée pour faire ou entendre une lecture de piété, dont elles ne profitent pas ; parce qu'assises pour l'ordinaire, et le corps fort à l'aise, elles font une prétendue oraison, qui est une véritable oisiveté, elles sont très-contentes d'elles-mêmes, et se proposeraient volontiers pour des modèles de perfection. Tout

le fruit qu'elles retirent de leurs communions et de leurs autres exercices est une vanité spirituelle, un orgueil secret, et tous les vices subtils qu'engendre une dévotion entée sur la recherche de soi-même.

C'est aux confesseurs à voir si leur conscience n'est pas chargée de tant de communions pour le moins inutiles. Ils n'y prennent pas toujours garde d'assez près, et ils ne pensent pas que les justes reproches qu'on fait à ces personnes retombent sur eux, lorsqu'ils leur accordent avec une indiscrète profusion la nourriture céleste, dont Dieu les a établis dispensateurs.

Un troisième abus est de se faire une espèce de routine de la confession et de la communion. On s'y présente sans préparation, ou avec une préparation superficielle, parce que l'on craindrait de manquer à la règle et d'être remarqué, ou parce que le directeur l'a ainsi ordonné ; et l'on s'acquitte de ces actions si saintes à peu près comme d'une action ordinaire.

Mais considérons chaque sacrement en particulier. Ce qui est le plus à craindre au sujet de la confession fréquente, c'est premièrement ou qu'on ne s'examine pas assez, ou qu'on pousse l'examen jusqu'à l'inquiétude et au scrupule. Les personnes légères, dissipées, ou qui n'ont qu'une dévotion froide et indifférente, sont sujettes à se mal examiner. Quel-

ques-uns ne s'examinent que sur leurs actions extérieures, et touchent à peine à ce qui se passe au dedans. D'autres ont des défauts favoris, auxquels ils ne pensent même pas. D'autres ont une formule d'examen toute dressée, qu'ils récitent de mémoire au confesseur, presque toujours dans le même ordre et dans les mêmes termes. Il en est aussi qui, sujets d'habitude à des fautes véniales, comme à manquer à certaines règles, et n'ayant nulle envie de s'en corriger, prennent le parti de les exclure de leur examen et de leur accusation. En général, l'examen se fait mal, ou parce qu'on n'est pas assez instruit, ou parce qu'on ne veille pas assez sur soi dans l'intervalle des confessions, ou parce qu'on n'a pas un désir sincère d'avancer dans la piété.

Au contraire, les âmes excessivement timorées, les imaginations vives, les petits esprits, sont exposés à s'examiner avec trop de sévérité, ou avec trouble et anxiété : ils voient des fautes partout ; ces fautes, qui quelquefois ne sont rien, ils les grossissent, s'en font des monstres, ils confondent le sentiment avec le consentement, le premier mouvement, qui est involontaire, avec l'acte réfléchi ; ils s'embarrassent dans leurs recherches ; les heures entières ne leur suffisent pas ; c'est un tourment pour eux chaque fois qu'il faut se confesser. Cet examen les fatigue non-seulement au moment de la

confession, mais à tous les instants de la journée : et, au lieu que les premiers ne rentrent presque jamais dans leur conscience, ceux-ci n'en sortent point, et ne font autre chose que de se chicaner et de s'éplucher.

J'avoue qu'il est difficile de tenir ici le juste milieu entre le trop et le trop peu. Pour les personnes dont la vie est réglée, qui ont peu de rapports extérieurs, et dont les occupations sont toujours à peu près les mêmes, qui, d'ailleurs, font chaque jour l'examen de conscience, il me paraît que celui qui précède la confession, doit leur prendre peu de temps, et qu'un coup d'œil leur rappelle ce qu'elles ont fait dans la semaine. Il faut plus de temps pour les autres ; mais ce temps a ses bornes ; un quart d'heure est plus que suffisant pour une confession de huit jours ; et encore vaut-il mieux s'exposer à oublier quelque faute légère, que de se soumettre à la torture pour n'en omettre aucune.

L'examen doit se faire avec simplicité, avec paix, avec droiture, après avoir invoqué l'Esprit saint sur les lumières de qui l'on doit plus compter que sur ses propres recherches. Je voudrais donc que, sans faire de pénibles efforts de mémoire, on le priât de nous éclairer sur les fautes qui déplaisent le plus à Dieu, qui choquent ou scandalisent le prochain, et qui

nuisent davantage à notre avancement ; qu'ensuite l'on s'en tînt à celles qui se présentent à l'esprit ; qu'on fit plus d'attention aux habitueller qu'aux passagères, à celles où il entre du propos délibéré et de la réflexion, qu'à celles qui échappent par inadvertance et par vivacité.

Mais ce qui est plus important, est de concevoir de ses fautes une véritable douleur et de former un ferme propos de s'en corriger. Pour les âmes que j'ai ici en vue, la chose n'est pas difficile à l'égard des péchés tant soit peu griefs, dont je suppose qu'elles ont une horreur habituelle. Mais il n'en est pas de même à l'égard des moindres péchés, soit d'action, soit d'omission, qui tiennent à quelque défaut qu'on ménage trop, et sur lequel on n'a pas le courage de se combattre, tels que la vanité, la curiosité, la paresse, la sensualité, l'esprit de critique, et d'autres semblables. Ces péchés reviennent à chaque confession : il est bien difficile qu'on en ait une contrition sincère, ni qu'on se propose sérieusement de n'y plus retomber, tant qu'on en laisse subsister la cause, et qu'on ne prend nulle mesure pour la détruire. Ce sont tout au plus les branches que l'on coupe ; mais elles repoussent sur-le-champ, parce qu'on épargne la racine. La contrition des fautes vénielles d'habitude, et commises avec vue, est

aussi suspecte que celle des péchés mortels de même nature. On voudrait s'en corriger, mais au fond, on ne le veut pas ; c'est-à-dire que la grâce le demande, et la volonté le refuse.

Je sais qu'on ne peut jamais s'assurer que moralement de sa contrition ; mais s'il y a un moyen de se tranquilliser sur ce point, c'est de prendre la ferme résolution de ne commettre aucune faute avec vue et réflexion, et de tenir la main à l'exécution. Alors il ne reste plus que les fautes de premier mouvement, d'inadvertance, de pure fragilité, où il n'entre qu'une demi-volonté ; et la détermination où l'on est de ne s'en permettre aucune, nous obtient aisément de Dieu la grâce du repentir : car nous ne le formons pas en nous, ce repentir, c'est Dieu qui l'accorde, et il ne l'accorde qu'à la volonté qui use bien des autres grâces qui y disposent.

Doutez donc, âme chrétienne, de la sincérité de votre contrition, jusqu'à ce que vous ayez formé le ferme propos d'éviter toute faute volontaire. Mais aussi, si telle est votre disposition habituelle, n'ayez plus d'inquiétude sur ce sujet. Ce n'est point par les sentiments que vous tâchez d'exciter en vous au moment de la confession, ni par les actes que vous proférez, qu'il faut juger de votre contrition ; mais par l'horreur que vous avez habituellement

du péché, par votre attention extrême à vous en garder, par vos efforts pour combattre vos mauvais penchants et vos mauvaises habitudes. Cette règle est sûre, et il n'y en a pas d'autre.

Vous êtes quelquefois effrayée, parce que vous ne sentez aucune douleur, que votre cœur vous paraît froid et glacé, et que vous ne prononcez, ce vous semble, que de bouche votre acte de contrition. Autrefois vous aviez un regret sensible ; l'amour vous serrait le cœur, vous versiez même des larmes. Consultez le fond de votre volonté ; voyez si vous y trouvez une sincère détestation des péchés que vous allez accuser. Si vous pouvez vous en répondre, soyez tranquille et ne cherchez pas d'autre certitude. Votre disposition est peut-être meilleure qu'elle n'était quand vous étiez touchée d'une douleur sensible. Rejetez donc hardiment toutes les craintes, tous les doutes, tous les scrupules qui vous viennent là-dessus ; et après avoir pris, s'il le faut, l'avis de votre confesseur, ne vous permettez jamais de vous y arrêter.

Au reste, s'exciter à la contrition n'est pas, comme bien des personnes se l'imaginent, se presser le cœur pour en exprimer quelque sentiment, ni se provoquer aux larmes ; c'est demander humblement à Dieu qu'il mette lui-même dans votre âme un véritable repentir,

et ensuite faire simplement et paisiblement son acte de contrition. Il suffit de le faire une fois avant que d'entrer au tribunal, et de le répéter tandis que le prêtre nous donne l'absolution.

Après vient l'accusation, où l'on tombe en bien des défauts par trop ou trop peu de détail, par amour-propre, par une mauvaise honte. Quant aux manquements qui viennent d'un esprit borné, grossier, mal instruit, c'est au confesseur d'y suppléer par les questions qu'il jugera nécessaires.

L'accusation doit être courte et simple. Point de détails inutiles et où souvent l'on implique le prochain. Point de détours, point de circonlocutions. Ne pas faire un long récit pour dire qu'on s'est impatienté ou qu'on a manqué à la charité. Il est des personnes qui croient se mal accuser, si elles ne racontaient par le menu tout ce qu'on leur a dit et ce qu'elles ont répondu.

Elle doit être claire et précise. Point d'obscurité, ni d'ambiguité, ni de déguisement. Que le confesseur comprenne la chose comme vous la comprenez vous-même. Point de ces accusations vagues qui ne sont qu'un remplissage inutile, auxquelles sont sujets ceux qui veulent charger leur confession de beaucoup d'articles. On s'accuse d'avoir de l'amour-propre et de l'orgueil; c'est l'accusation d'un

vice et non celle d'un péché. On s'accuse de sa lâcheté au service de Dieu; il faut dire en quoi. On s'accuse d'avoir communié avec tiédeur. Qu'est-ce que cela signifie?

Elle doit être entière. Ne rien supprimer des circonstances nécessaires. Joindre à la faute le motif qui l'a fait commettre, et qui, quelquefois, est plus coupable que la chose en elle-même. Ne rien faire de ce qui gêne tant soit peu la conscience. Ne point garder pour la fin les fautes qu'on juge les plus humiliantes, ou pour lesquelles on craint d'être repris. Les âmes vraiment humbles commencent toujours par l'accusation de ces fautes-là. Il est à propos aussi de déclarer ses tentations et d'expliquer en quoi elles consistent, quoiqu'on ait lieu de croire qu'on n'y a pas succombé. La honte porte quelquefois à cacher des tentations d'une certaine nature : cela est dangereux; c'est une ruse que le démon emploie pour nous faire tomber plus aisément, et il y réussit d'ordinaire.

Enfin il faut que l'accusation soit dans l'exacte vérité. On ne doit pas exagérer ses fautes, ni les diminuer et les excuser. Donnez pour certain ce que vous croyez certain, pour douteux ce qui vous paraît douteux. Les scrupuleux et ceux qui sont tentés sont sujets à dire qu'ils ont consenti lorsqu'ils n'ont pas consenti. C'est au confesseur, quand il les

connaît, d'y prendre garde, et de ne pas les croire aisément sur leur parole, ce qui les ietterait dans le désespoir. Quelques-uns pensent qu'il vaut mieux dire plus que moins; il faut, s'il se peut, ne dire ni plus ni moins. Les personnes qui ont l'imagination vive et forte doivent s'en défier en se confessant.

Il est d'autant plus important d'apprendre de bonne heure à se confesser, et de profiter là-dessus des avis qu'on nous donne, qu'à un certain âge, il est presque impossible de se corriger des défauts contractés par une longue habitude. Le confesseur y perd sa peine, et n'a pas d'autre ressource que la patience, et de laisser les gens se confesser à leur manière.

Hors des-cas de trouble et de grandes tentations, les âmes qui sont dans la voie passive s'examinent avec beaucoup de paix et sont très-clairvoyantes sur l'état de leur conscience; elles ne se chicanent pas, et aussi elles ne se passent rien, parce qu'à la moindre faute qu'elles commettent, Dieu ne manque pas de leur en faire des reproches; elles n'ont point d'inquiétude sur leur contrition; elles s'accusent avec une candeur, une ingénuité, une simplicité d'enfants, sans embarras, sans enveloppe, sans tergiversation. Leur confession est courte pour l'ordinaire, parce qu'elles ne la chargent de rien de vague ni d'inutile. A moins qu'elles n'y soient assujetties par une

règle, elles ne se confessent qu'au besoin ; lorsqu'elles sont obligées de se présenter, elles déclarent naïvement qu'elles n'ont rien qui leur fasse peine. A ces marques, il est aisément de reconnaître les personnes qui sont dans cette voie, et celles qui ont de la disposition à y entrer.

On demande s'il est à propos de se servir de quelqu'un de ces exercices pour la confession et la communion, qui se trouvent dans tous les livres de prières.

J'ai déjà dit ailleurs ma pensée là-dessus. Je les crois utiles et même nécessaires à ceux qui approchent rarement des sacrements. Ils sont propres aussi à soutenir la piété naissante des jeunes personnes, dont l'imagination est légère et qui ont beaucoup de peine à se recueillir. Des actes bien faits, qu'on lit ou qu'on prononce de mémoire avec attention, inspirent de la dévotion à ceux qui n'en ont point ; insinuent dans les cœurs les sentiments qu'ils contiennent ; ils préviennent les distractions, ou rappellent l'esprit, quand il s'égarer.

Mais il me semble que ceux qui ont l'avantage de communier fréquemment feraient bien de s'accoutumer insensiblement à se passer de ces méthodes : car elles ont d'abord l'inconvénient qu'elles ne font plus d'impression quand on s'y est habitué. En ce genre surtout, il n'y a

que la nouveauté qui frappe. On se lasse donc bientôt d'un exercice qu'on sait par cœur, et qui nous laisse froids et secs : on en prend un second que l'on quitte encore, et l'on se dégoûte de tous successivement, parce qu'ils ne nous offrent rien de frappant.

Un autre inconvénient qui n'est pas moindre, est que, trouvant dans les livres des actes tout faits, on n'excite point son cœur à en produire de lui-même, et qu'on croit avoir exprimé ses propres sentiments, tandis qu'on n'a fait que s'approprier pour un moment des sentiments étrangers. Aussi ces sentiments empruntés ne laissent-ils rien dans l'âme : au lieu que ceux qu'elle tire de son fonds à l'aide de la grâce, la nourrissent, la développent et y produisent une disposition sainte qui, renouvelée fréquemment, se tourne enfin en habitude et nous familiarise avec le recueillement intérieur.

On ne peut pas douter non plus que les actes qui sont l'expression de nos sentiments intimes ne soient plus agréables à Dieu et ne tiennent davantage de la véritable prière qui doit partir du cœur. Au fond, qu'importent à Dieu tous ces actes méthodiques et arrangés ? Les sentiments qui lui plaisent sont ceux qu'il met dans l'âme et non ceux que l'âme va puiser ailleurs. S'ils ne sont pas nécessaires pour suppléer à notre indigence et pour fixer notre attention, ce sera le mieux de nous en passer

et de donner à notre cœur toute liberté de s'épancher en présence de Dieu. Les affections libres et sans apprêt sont plus naturelles, plus vives et plus touchantes.

Je voudrais donc qu'on essayât peu à peu de laisser les livres, tant avant qu'après la communion, et qu'on fit paisiblement et sans effort de tête, sa préparation et son action de grâces avec le seul secours de Dieu, qui nous est plus présent que jamais dans la plus sainte des actions. Je voudrais même que, reconnaissant combien nos soins sont insuffisants pour nous préparer à recevoir Jésus-Christ et pour le remercier dignement de cet inestimable bienfait, on eût la confiance de le supplier de nous mettre lui-même dans les dispositions convenables : que dans la ferme foi qu'il le veut faire, et dans l'attente qu'il le fera, l'on se tînt simplement recueilli et dans le silence intérieur ; qu'on lui donnât toute la liberté d'agir sur notre cœur, soit pour le préparer à son entrée, soit pour en prendre une entière possession.

Cette méthode toute divine, où Jésus-Christ mettrait tout du sien, et où nous mettrions du nôtre, la simplicité, l'humilité, la foi, l'amour et l'abandon, serait bien meilleure sans doute que notre empressement, notre activité, et ces secousses qu'on se donne pour se procurer un peu de ferveur sensible. Quelle paix intime on

serait l'effet ! quelle douce suspension de puissances de l'âme ! quelle attente amoureuse de la présence de Jésus-Christ ! quel ravissement et quelle plénitude après l'avoir reçu ! Mais quoi ! l'amour-propre veut toujours agir, et il gâte tout par son action. Il semble craindre que Dieu ne fasse pas aussi bien qu'à lui : aussi, partout où se mêle l'amour-propre, Dieu ne fait-il rien, ou peu de chose.

Je conviens qu'une telle méthode n'est que pour les âmes déjà avancées. Néanmoins, il est de jeunes cœurs purs et innocents, il est même des âmes belles et droites revenues sincèrement à Dieu, qu'il invite lui-même de bonne heure à prendre cette pratique, les attirant au silence intérieur, et les embrasant d'un amour doux et paisible au temps de la communion. Que ces âmes ne craignent rien ; qu'elles laissent alors, non-seulement les livres, mais leurs actes propres, et qu'elles s'abandonnent à l'action de Dieu. Que les confesseurs à qui elle feront part de ce qu'elles éprouvent, leur donnent le même conseil, et se gardent bien de les inquiéter.

Il est vrai que le goût sensible à la communion n'a qu'un temps : il est vrai encore qu'on ne doit ni se rechercher, ni s'y attacher avidement, ni le regretter et se désoler lorsqu'on ne l'a plus. Il y a bien de la sensualité spirituelle en tout cela, et ce n'est pas là aimer

Jésus-Christ pour lui-même, mais pour ses consolations. Quand cette privation ne vient point de notre faute, la communion, pour être sèche, n'en est pas moins bonne. On y a toujours la paix, quoiqu'on ne la sente pas, et malgré un vide apparent, le cœur est toujours rempli. L'état où l'on est à la communion suit d'ordinaire l'état de l'oraison, et plus on avance dans la mort à soi-même, plus on s'y trouve sevré de toute douceur. Si la viande céleste est alors moins savoureuse, elle n'en est que plus nourrissante. L'âme, dans les épreuves, a moins besoin de consolation que de force, et elle lui est communiquée abondamment dans ces communions, où elle n'a rien de sensible ni d'aperçu.

Il ne faut pas toujours juger de la bonté d'une communion par ce qui s'y passe : ce sont les suites qui en décident. Il y a des âmes fortes et désintéressées que Dieu met bien vite au-dessus des douceurs, pour leur donner quelque chose de plus substantiel. La communion est toujours excellente, lorsqu'on en sort avec une généreuse détermination de se corriger de ses défauts, de se faire violence, de porter les croix intérieures et extérieures que Dieu nous envoie, de lui donner enfin, selon notre état présent, les preuves qu'il exige de notre amour, de notre fidélité, de notre abandon. Les communions qui ne produisent pas cet effet, sont

tout au moins infructueuses. La sensibilité naturelle, l'imagination, et quelquefois le démon peuvent avoir la principale part aux douceurs qu'on y goûte, et qui ne servent qu'à entretenir une âme molle, lâche et vaine dans une dangereuse illusion.

A l'égard de la communion fréquente, c'est au confesseur à la régler suivant une sainte discrétion. Il faut y aller par degrés et à proportion du progrès que fait l'âme. Dès qu'un chrétien est en voie de travailler efficacement à son salut, sans attendre qu'il soit tout à fait corrigé de ses anciennes habitudes, ou plutôt afin qu'il s'en corrige plus aisément, on doit l'exhorter à approcher de la sainte table tous les mois : et il peut y avoir des raisons, comme de fortes tentations, des occasions fréquentes et inévitables, des devoirs difficiles à remplir, qui déterminent à lui permettre de s'en approcher plus souvent.

La communion de chaque semaine et de plusieurs fois la semaine ne doit, régulièrement parlant, s'accorder qu'aux âmes qui n'ont nulle attache à aucun péché vénial, qui sont même déterminées à ne faire aucune faute de propos délibéré, et à ne rien refuser à Dieu : qui de plus s'adonnent fortement à la mortification intérieure et à l'oraison mentale, autant que leur état le permet.

La communion quotidienne peut se per-

mettre aux mêmes âmes, lorsqu'on voit qu'elles s'affermissent dans la pratique des vertus, qu'elles sont généreuses à se combattre, qu'elles évitent tout ce qui peut le moins du monde les retirer de leur recueillement intérieur et de l'union avec Dieu. Comme la vie spirituelle a une marche certaine, s'il est toujours aisé à un directeur éclairé de s'apercevoir si ces âmes avancent, ou si elles reculent : et s'il s'aperçoit de quelque relâchement, après les avoir sérieusement averties à plusieurs reprises, il doit diminuer le nombre de leurs communions.

Je ne dis rien des maisons religieuses où les communions sont réglées. Il ne faut pas aisément en permettre au delà de ce que prescrit la règle. Cette distinction, accordée à quelques-unes, excite la jalousie des autres, et les expose elles-mêmes à une secrète vanité. Il y a néanmoins quelquefois de bonnes raisons de passer par-dessus la règle : c'est à la sagesse des supérieurs et des confesseurs à en décider. Mais ils doivent tenir la main à ce qu'on ne manque aucune communion de règle, et se persuader que le relâchement sur ce point capital a de fâcheuses suites partout où il s'introduit.

Beaucoup de prêtres séculiers et réguliers, engagés par état à célébrer tous les jours la sainte messe, ne songent pas assez à la perfection qu'exige d'eux l'avantage d'offrir chaque jour cet auguste sacrifice. Je ne vois rien qui

les dispense d'une sainteté personnelle aussi éminente que celle qui est requise dans les laïques pour la communion quotidienne. Au contraire, le sacerdoce est par lui-même un engagement à ce que la vie chrétienne a de plus parfait : à plus forte raison, si l'on joint au sacerdoce les vœux de religion. S'ils sont obligés d'office à dire la messe, ils sont obligés à s'y préparer dignement, et à en tirer tous les fruits spirituels qui y sont attachés. Il me semble qu'à raison de leur état, des fonctions qu'ils remplissent, de l'exemple qu'ils doivent, c'est une loi pour eux, non-seulement d'égaler, mais de surpasser en sainteté les chrétiens adonnés à la vie intérieure. Sur cela, que chaque prêtre s'examine et se juge.

SEPTIÈME MAXIME.

Dans le repos, dans l'action,
Avoir une intention pure ;
Loin de nous la dévotion
Sans simplicité, sans droiture.

Si votre cœur est simple (1), dit Jésus-Christ, tout votre corps sera lumineux. Tous les saints Pères ont expliqué cette parole de la pureté

(1) Matth., vi, 22.

d'intention, et ils ont entendu que, si nos vues sont pures, nos actions seront saines. Comme l'œil est le guide, et en un sens la lumière du corps, dont il éclaire et dirige les mouvements : ainsi l'intention est la lumière de l'âme ; elle la guide dans ses actions, et leur donne ce qui les rend bonnes ou mauvaises, savoir la moralité. Puis donc que la sainteté des actions dépend de la pureté de l'intention, il n'est rien dont il nous importe plus de nous assurer; mais en même temps il n'est rien qu'il nous soit plus difficile de bien connaître.

L'intention est ce qu'il y a de plus profond dans le cœur humain. Ainsi, pour la démêler autant que cela est possible, il faut être exercé à réfléchir sur soi, à se demander un compte exact de ses motifs secrets, et à pénétrer jusque dans les replis de l'âme les plus cachés : ce que font très-peu de personnes, et ce qu'on ne peut faire dans les choses surnaturelles qu'à l'aide de la lumière divine qu'il est besoin d'implorer sans cesse.

L'intention est ce que l'amour-propre s'étudie le plus à nous déguiser, à cause de l'intérêt qu'il y a; et par malheur il n'y réussit que trop. On se trompe, on s'en impose à soi-même en une infinité de choses, et quoiqu'on ne se trompe que parce qu'on le veut, cela se fait si subtilement, qu'à peine s'en aperçoit-on. Peu de gens sont de bonne foi en tout avec eux-

mêmes : et nous sommes les premiers dont nous ayons à nous défier. Il faut par conséquent se précautionner contre les ruses de l'amour-propre, qui sont plus déliées dans les matières de piété que dans les autres. Et quel est celui qui se tient continuellement en garde contre cet ennemi ? Quel est celui qui se garantit, je ne dis pas toujours, mais le plus souvent, de ses surprises ?

Si, pour se connaître à fond, il est nécessaire de discerner le vrai motif de ses démarches ; et si, étant profondément mauvais et corrompus, nous avons tant de sujets de nous le cacher et de nous le dissimuler, combien sont rares les hommes, et en particulier les chrétiens, qui ont une véritable connaissance d'eux-mêmes ? Où est celui qui ne se flatte point de quelque vertu qu'il n'a pas, ou qui s'avoue tous les vices et tous les défauts qu'il a ? et d'où viennent nos erreurs en ce point, sinon de ce qu'on déguise ses motifs et ses intentions ?

Pour trancher le mot, nous ne sommes parfaitement connus que de Dieu seul ; et cela dans le point le plus essentiel ; savoir si nous sommes à ses yeux dignes d'amour ou de haine. Nous ne pouvons pas même nous répondre certainement d'une seule de nos actions, comme lui étant agréable. Nous serons dans cette ignorance toute notre vie, et il nous sera par conséquent toujours impossible de

prononcer avec une entière certitude sur la pureté de nos intentions. Car si nous étions assurés qu'elles sont pures, nous le serions aussi de la sainteté de nos actions, et, par une suite nécessaire, que nous sommes en état de grâce. C'est pour cela que nous devons toujours dire avec David : *Purifiez-moi de mes fautes secrètes* (1); et que ce saint prophète a eu raison de s'écrier : *Quel est celui qui a une pleine connaissance de ses péchés?* Vérité bien affligeante en elle-même, et désolante pour l'amour-propre, qui cherche toujours des assurances ! mais dans le dessein de Dieu, elle ne doit que nous humilier et non pas nous désespérer. Si l'on ne peut parvenir sur ce point à une certitude indubitable, on peut du moins, en s'étudiant et en s'adressant humblement à Dieu, en avoir une certitude morale, qui suffit pour nous tranquilliser. Mais aussi l'on ne doit rien négliger pour se la procurer.

Qu'est-ce donc que la pureté d'intention ? C'est une vue qui a Dieu seul pour objet, et qui n'est mêlée d'aucun intérêt propre. L'intention, pour n'être pas pure, n'est pas toujours formellement mauvaise ; il arrive même souvent que l'intention principale est bonne, mais souillée par une intention accessoire qui s'y joint. Un ministre du Seigneur, dans ses tra-

(1) Psalm. xviii, 13.

vaux apostoliques, veut principalement la gloire de Dieu ; mais il n'est pas insensible aux applaudissements humains. Or, c'en est assez aux yeux infiniment purs de la Divinité, pour que notre première intention, et l'action faite en conséquence, ne soient pas tout à fait saintes et à l'abri de tout reproche.

Chétiens imparfaits que nous sommes, jugeons par là du mal imperceptible qui se glisse presque dans toutes nos œuvres. Je n'entrerai dans aucun détail ; il me mènerait trop loin. Mais, que nous serions éloignés de prendre jamais aucune vaine complaisance en nous-mêmes, si nous étions bien pénétrés de cette vérité ! Et c'est ce que Dieu prétend : car il ne nous sauve que par l'humilité, et non par la confiance en nos mérites. Aussi les saints, qui en étaient bien persuadés, tremblaient-ils comme Job sur toutes leurs actions ; et saint Augustin s'écriait, au sujet même de Monique, sa mère : *Malheur, ô mon Dieu, à la vie la plus louable, si vous la discutez sans miséricorde !*

Et que faut-il faire pour acquérir cette précieuse pureté d'intention ? Avoir toujours l'œil ouvert sur ses motifs, afin d'écartier non-seulement ceux qui sont évidemment mauvais, mais ceux qui sont imparfaits. Or, nous ne démêlons ce qu'il y a d'imparfait dans nous qu'à mesure que nous avançons, et que nos motifs, lumières spirituelles, croissent. Dieu n'augmente nos

lumières que progressivement, selon le bon usage qu'il sait que nous en faisons ; il les proportionne à nos besoins présents et au degré actuel de pureté qu'il exige de nous. C'est à leur faveur qu'on discerne avec le temps, dans ses intentions, des imperfections qu'on n'y apercevait pas d'abord, et que Dieu lui-même nous dérobait. Car, quel est le commençant, quelque bonne volonté qu'il ait, qui pourrait soutenir la vue des actions qu'il croit les meilleures, si Dieu les lui montrait telles qu'il les voit lui-même ? Il y aurait de quoi le jeter dans le dernier découragement. Dieu a fait cette grâce à quelques saints, qui en ont conçu une extrême confusion, et le plus grand mépris d'eux-mêmes. Mais tous ne sont pas capables de porter de pareilles faveurs.

Pour me faire mieux entendre, je veux donner un exemple de ces vues imparfaites. Dieu sème ordinairement de fleurs l'entrée de la voie spirituelle ; il y verse les douceurs et les consolations en abondance, afin de détacher l'âme de tout ce qui n'est pas lui, et de lui faciliter les exercices de la vie intérieure qui, sans cela les rebuteraient. L'âme qui n'a jamais rien éprouvé de si délicieux, s'y attache fortement. Pour jouir de ces douceurs, elle renonce à tout, elle s'adonne à l'oraison et à la mortification des sens ; elle ne se plait qu'avec Dieu seul ; tout ce qui la retire d'une si douce compagnie

lui est insupportable. Si Dieu s'absente pendant quelque temps, elle se désole, elle crie après lui pour le faire revenir ; elle le cherche avec inquiétude et ne se donne point de repos qu'elle ne l'ait retrouvé.

Il y a, sans contredit, en cela beaucoup d'imperfection. Son motif est bon, c'est Dieu qu'elle cherche ; mais ce motif n'est pas pur, parce qu'elle cherche de plus les douceurs spirituelles et le goût sensible de Dieu. Cependant, elle ne voit pas alors cette imperfection : Dieu même la lui cache, et il y aurait de l'imprudence au directeur de la lui découvrir. Mais quand elle aura été quelque temps nourrie de ce lait et qu'elle commencera à prendre des forces, les absences de Dieu deviendront plus longues et même habituelles. Alors une lumière lui sera donnée pour connaître qu'auparavant son intention n'était pas pure ; et elle apprendra peu à peu à servir Dieu pour lui-même et non pour ses dons. Cette lumière qui lui eût été nuisible au commencement, lui est utile alors, et elle s'en sert pour épurer son motif. Elle en reçoit aussi une nouvelle à chaque changement d'état qui lui découvre les imperfections de l'état précédent.

Sans donc trop se fatiguer à examiner ses intentions, il n'est question que de mettre à profit la lumière que Dieu nous donne. Mais aussi, il faut être très-fidèle à la consulter et

à la suivre; il faut rejeter sans balancer tout mélange dont elle nous montre l'impureté. Par là on parvient par degrés à une pureté d'intention plus ou moins grande, selon les vues que Dieu a sur nous. Car c'est la pureté d'intention qui est la mesure de la sainteté, et cette pureté est proportionnée au degré de lumière que Dieu communique et à la fidélité avec laquelle on y correspond. Ce ne sont pas, en effet, nos actions en elles-mêmes que Dieu considère, mais nos motifs; et c'est d'eux qu'elles tirent tout leur mérite. Voilà pourquoi la moindre action de la sainte Vierge était d'un plus grand prix aux yeux de Dieu que les œuvres les plus relevées des autres saints, parce que son intention était d'une pureté incomparable.

La simplicité est absolument la même chose que la pureté d'intention. Aussi Jésus-Christ dit-il : *Si votre cœur est simple, c'est-à-dire si votre regard n'est pas double et s'il n'envisage qu'un seul objet qui est Dieu. Je pourrais donc me taire sur la simplicité et m'en tenir à ce qu'on vient de lire sur la pureté d'intention. Mais il est à propos de montrer que la simplicité, dont peu de gens ont une juste notion, est la perfection par excellence et la racine de toute perfection. Pour cela il faut remonter jusqu'à Dieu même et la considérer d'abord en lui.*

Il n'y a de parfaitement simple que ce qui est infini, ni d'infini que ce qui est parfaitement simple. Tout ce qui est fini est multiplié ou composé, et tout ce qui est multiplié est fini. Cela est sans exception. Ainsi, la parfaite simplicité ne convient qu'à Dieu ; et par elle on rend raison de l'infinité de ses perfections. L'être de Dieu est immense, parce qu'il est simple et tout en tout sans extension ni division. Son éternité est infinie, parce qu'elle est simple, n'ayant ni commencement ni milieu, ni fin, et excluant l'idée même de durée qui exprime une succession d'instants : sa puissance est infinie, parce qu'elle est simple, s'étendant à tout ce qui est possible; ou dont l'existence ne renferme aucune contradiction. et s'exerçant sans nul effort, par un pur acte de volonté. Sa science est infinie, parce qu'elle est simple et qu'elle consiste dans une seule idée, qui est l'idée même de Dieu, dans laquelle il voit toujours tout ce qui a été, est et sera, et tout ce qui doit demeurer dans l'ordre des possibles. L'essence même de Dieu est infinie, parce qu'elle est simple; en lui l'essence est l'existence, les attributs sont un entre eux, et avec l'essence, n'étant distingués que par des précisions que nous imaginons selon notre faible manière de concevoir. En ui encore la puissance est acte et la faculté exercice; en sorte que l'entendement divin

est un entendre et la volonté divine un vouloir éternel.

Il en est de même des attributs moraux. Quoique finis par rapport à nous dans leurs effets, ils sont infinis en eux-mêmes, à raison de leur simplicité : telles sont la sainteté, la sagesse, la bonté, la justice, la miséricorde. La fin qu'il se propose en toutes ses œuvres est pareillement infinie, parce qu'elle est simple : c'est sa gloire à laquelle il est nécessaire que tout se rapporte. Les esprits exercés à réfléchir peuvent suivre cette sublime théorie que je ne fais qu'énoncer.

La simplicité étant donc le principal caractère des perfections de Dieu, de ses desseins et de ses opérations, il ne faut pas être surpris qu'elle soit aussi ce qui contribue le plus à la perfection de la créature raisonnable. Il ne peut s'agir pour elle de la simplicité physique, puisqu'elle est essentiellement finie ; mais elle est capable de la simplicité morale, et elle doit y tendre de toute sa force.

Cette simplicité se réduit à son égard à un seul point, qui est de n'avoir que Dieu pour règle de ses idées et de ses jugements, pour objet de ses désirs, pour but de ses actions et de ses souffrances ; de lui rapporter tout, de préférer à tout son bon plaisir, de ne voir, de ne suivre en tout que sa sainte volonté. Voilà bien des choses renfermées en peu de mots.

L'âme est vraiment simple, quand elle est parvenue à cette unique vue de Dieu, et elle est consommée dans l'unité. Ineffable unité, qui nous divinise en quelque sorte, par l'union morale la plus parfaite avec celui qui est souverainement et absolument un. *Une à un*, disait sans cesse un fameux contemplatif. Quel grand sens dans cette courte parole! Toute la vérité, toute la perfection de la sainteté y est exprimée, ainsi que tout le bonheur dont elle est la source. Dieu est un d'une unité qui convient et ne peut convenir qu'à lui. Il est un, et il ramène nécessairement tout à son unité; il est un, et il sanctifie tout par la participation de son unité; il est un, et toutes les créatures capables d'être heureuses ne le sont que par la possession de son unité. L'âme donc, pour être sainte, pour être heureuse, doit être une par son adhésion d'esprit et de cœur à lui seul, pour lui seul, sans aucun retour sur soi. Si avec Dieu elle s'envisage soi-même en quoi que ce soit, d'une vue qui la distingue de Dieu, d'une vue de propriété qui sépare son intérêt de celui de Dieu, elle n'est plus une ni simple moralement; mais elle est double, puisqu'elle a deux objets; et tant qu'elle sera dans cet état, il est impossible qu'elle soit immédiatement unie à Dieu: elle ne l'est point ici-bas par la foi; elle ne le sera dans l'autre vie.

qu'après que le feu purifiant l'aura dégagée de toute multiplicité.

Si nous aspirons à la sainteté, si nous aspirons à la félicité, aspirons donc à la simplicité et à l'unité. Attachons-nous à simplifier nos vues, en les réduisant à l'unique regard de Dieu. Oublions-nous pour ne penser qu'à lui seul. N'ayons d'autre volonté que la sienne, d'autres intérêts que les siens. Ne cherchons que sa gloire, et que son bonheur fasse le nôtre. Tel est l'état des bienheureux. Nous ne serons admis à la vue et à la jouissance de Dieu que quand nous serons dans cette disposition mettons-nous-y sur la terre, autant que nous en sommes capables.

Mais, hélas ! que pouvons-nous pour l'acquisition de cette sublime simplicité, dont l'idée seule passe toutes nos conceptions ? Prions l'Être infiniment saint, qu'il daigne travailler lui-même à nous simplifier ; consacrons-nous, dévouons-nous à lui dans cette intention. Tous nos efforts ne nous délivreront jamais de la multiplicité. Mais plus Dieu agira seul en nous, et plus nous serons souples aux opérations de sa grâce, plus nous ferons de progrès dans la simplicité, sans nous en apercevoir, sans vouloir même y regarder.

Simplicité dans notre entendement, dont Dieu bannira tant de préjugés, tant d'opinions

incertaines, tant de doutes, tant de faux jugemens, pour y substituer la très-simple vérité, dont il écartera encore les réflexions, les prévoyances, les défiances, les soupçons, enfants d'une fausse prudence, réduisant insensiblement nos raisonnements multipliés, à une vue de simple intelligence.

Simplicité dans la volonté, qui n'aura plus qu'un seul désir, qu'une seule crainte, qu'un seul amour, qu'une seule haine et qu'un seul objet de ses affections ; et qui tendra vers cet objet avec une droiture invariable, avec une force que rien n'affaiblira.

Simplicité dans les vertus, qui toutes se concentreront dans la charité, et se confondront avec elle, autant que le comporte l'état de la vie présente. Simplicité dans l'oraison, qui ne sera, pour ainsi dire, qu'un seul acte renfermant éminemment tous les actes. Simplicité enfin dans la conduite toujours égale, toujours uniforme, toujours droite et vraie, toujours partant du même principe, et aboutissant au même terme.

La droiture dont il me reste à parler n'est aussi, sous un autre nom, que la pureté d'intention et la simplicité. Aussi l'Écriture, parlant de Job, joint ensemble ces deux éloges, et l'appelle *un homme simple et d'un cœur droit* (1).

(1) Job, 1, 4.

L'âme est droite en effet, lorsqu'elle suit une règle simple, qui ne varie point, qui ne fléchit point, et qu'elle ne s'en détourne jamais, lorsque sa direction est toujours la même, et que, comme la ligne droite, elle tend à son centre par la voie la plus courte. Ce centre de l'âme est Dieu, qui lui a donné une tendance intime vers lui : tendance qui, tant qu'elle la conserve, la maintient dans l'innocence et dans la paix ; et dont elle ne peut s'écarte sans tomber dans le péché et dans le trouble.

Or, elle ne s'en écarte qu'en se repliant et se recourbant sur elle-même, se donnant ainsi un autre centre et une autre direction ; par là elle perd sa droiture primitive. Elle a reçu un mouvement ; elle s'en imprime une autre en un sens opposé ; ce qui, par une suite de détours, l'éloigne de Dieu et la ramène à elle-même.

Dieu avait *fait l'homme droit* (1), comme dit l'Ecriture, et tourné uniquement vers lui, avec un penchant secret pour s'en approcher et s'y unir. Mais par son imperfection foncière, l'homme pouvait tendre vers lui-même ; il en a eu la tentation, et il y a succombé. De là le péché originel et ses suites, qui ont donné une force prodigieuse à cette tendance vers nous-mêmes, à laquelle, sans la grâce qui nous rappelle à Dieu, nous ne pouvons que céder.

(1) Eccles. vii, 30.

Je sais que tant que l'homme conserve la grâce sanctifiante, il ne perd pas la droiture essentielle, nécessaire et suffisante pour le salut. Mais tout retour d'amour-propre, toute complaisance en soi-même, toute recherche de son intérêt sans subordination à l'intérêt de Dieu, est une altération à cette droiture, un gauchissement, un écart léger peut-être, dont néanmoins les suites peuvent devenir très-fâcheuses. Le danger du moindre écart consiste en deux choses : la première, que nous ne pouvons jamais revenir de nous-mêmes à notre première droiture, quelque peu que nous nous en soyons éloignés ; la seconde, que nous ne sommes pas les maîtres de nous arrêter, ni de ne porter cet écart que jusqu'à un certain point. Deux considérations qui doivent nous déterminer à ne jamais faire de propos délibéré un seul pas hors de la voie droite.

Conservons donc, autant qu'il est en nous, la rectitude dans laquelle Dieu nous a rétablis : craignons de la fausser le moins du monde ; soyons en garde contre nos penchants naturels, qui ne tendent qu'à la courber, et à lui donner une autre direction. C'est en cela que nous sommes nos plus dangereux et nos plus mortels ennemis, parce que nous nous aimons mal, ayant une secrète inclination à nous établir centre de tout, à diriger vers ce centre tous nos mouvements, et à y rapporter tout, jusqu'à

Dieu même. Cet amour est infiniment dangereux , à cause de la finesse de ses ruses et de ses détours, dont on ne se défie point, et même qu'on n'aperçoit point, ayant leur source dans le fond de notre nature; et il est mortel pour nous, parce que Dieu étant la vie de notre âme, tout ce qui nous éloigne de lui tend à nous donner la mort.

Examinons donc bien le caractère de notre dévotion; voyons si elle est pure, simple et droite. Et comme il pourrait se faire que nous fussions dans l'aveuglement, prions, consultons, et profitons des lumières que nous recevrons de Dieu. Le bon usage que nous en ferons nous en attirera de plus grandes, et insensiblement nous acquerrons cette pureté d'intention, cette simplicité, cette droiture de cœur, si rares aujourd'hui et de tout temps parmi les personnes qui font profession de piété.

HUITIÈME MAXIME.

Se défier du propre esprit,
Aveugle, trompeur et perfide;
Suivre l'esprit de Jésus-Christ,
Qui seul nous éclaire et nous guide.

La plupart de ceux qui sont dévots, le sont à leur manière, et suivant leurs idées et leur ca-

ractère. Le très-petit nombre est de ceux qui, renonçant totalement à eux-mêmes, ne veulent plus suivre d'autre lumière que celle de la grâce, et s'aveuglent volontairement, pour n'être éclairés que par la sagesse éternelle. La pratique de cette maxime, d'où dépend presque tout le progrès de la vie intérieure, coûte beaucoup plus aux hommes qu'aux femmes, parce qu'ils tiennent davantage à leur propre jugement. Proposez à un homme plein de confiance en sa raison, abondant en son sens, et qui s'estime capable de juger de tout, de renoncer à son propre esprit, pour entrer dans les voies de Dieu; il ne vous entend pas, il n'en voit pas la nécessité; il ne conçoit pas combien les idées de Dieu sont au-dessus de nos idées, et ses voies différentes des nôtres. Il se croit en droit de se conduire lui-même, et en état de conduire les autres.

Qu'arrive-t-il de là? C'est qu'on n'est jamais pleinement assujetti à l'esprit de Dieu; c'est qu'au lieu d'y être assujetti, on le contrarie, on le combat en soi, et dans les âmes dont on est chargé; c'est qu'on porte des jugements très-faux sur les choses spirituelles et sur les personnes; c'est qu'on rejette obstinément ce qui est bon, qu'on approuve ce qui est mauvais, ou qu'on varie à tout instant, et qu'on n'a rien de fixe et de suivi, ni dans les principes, ni dans la direction.

Mais qu'est-ce que le propre esprit? C'est la raison humaine, en tant qu'elle prétend juger des choses de Dieu par ses propres lumières, sans recourir à celles de la grâce; c'est la prudence naturelle, qui croit se suffire à elle-même, pour établir des maximes et des règles de conduite en ces matières, tant pour soi que pour les autres; qui, sur ses propres raisonnements, se fait des plans et des méthodes où ni Dieu, ni ceux qui nous tiennent sa place ne sont consultés.

Afin de bien concevoir ceci, il faut poser pour principe, que nous ne connaissons les choses spirituelles et tout ce qui tient aux opérations de la grâce, que par une lumière surnaturelle; que l'on ne s'en forme de justes idées, qu'autant que Dieu les imprime lui-même dans notre âme; qu'on ne comprend bien que par cette voie ce qui en est écrit dans les livres saints, et dans les ouvrages qui traitent de ces matières; que sans cette lumière il nous est impossible de discerner, ni dans nos expériences, ni dans celles des autres, ce qui vient de Dieu, ou ce qui part d'une autre source.

Il suit de là que l'esprit de l'homme, pour asseoir un jugement solide sur les choses spirituelles, doit être dans une dépendance continue de l'esprit de Dieu, pénétré de son insuffisance et de son absolue incapacité; qu'il doit avoir recours sans cesse à l'oraison, ou

plutôt être dans un état d'oraision habituelle.

Il suit encore que la seule lecture des livres, même les plus exacts et les plus profonds en ces matières, et que la seule méditation où l'homme n'appelle au secours que ses réflexions, ne suffisent pas pour donner une juste connaissance des secrets de la vie intérieure; mais qu'il faut attirer sur soi la lumière d'en haut par une humble prière. Sans cela, ou l'on n'entendra rien à ce qu'on lira, ou par présomption, s'imaginant l'entendre, on l'entendra mal. En général, quiconque n'est pas intérieur, comprend peu de chose dans les matières spirituelles; et le peu qu'il y comprendra, dans l'occasion, il ne saura pas l'appliquer comme il faut. Bien plus, celui même qui est intérieur, n'entend bien dans les livres que les choses dont il a l'expérience. Tout ce qui est au delà de son degré le passe, si la lumière ne lui en est donnée. Et Dieu, qui veut nous conduire par la voie obscure de la foi, ne nous donne pas cette lumière pour nous-mêmes; mais il l'accorde à ceux qu'il charge de la direction des autres.

Comme cette connaissance est infuse, elle ne se conserve que par l'humilité, par une fidèle correspondance à la grâce, et par un soin continu d'avancer dans la piété. On la perd, si on se l'approprie par orgueil, si on néglige l'oraision et les autres pratiques qui l'entretiennent, si l'on donne trop au raisonnement et à

la curiosité, si l'on ne tient pas en bride l'activité de l'esprit, qui doit être passif quand il s'agit de recevoir ce que Dieu lui donne. Rien n'est plus délicat que l'esprit de Dieu : il est infiniment pur, et rejette tout alliage de l'esprit humain ; rien n'est plus difficile que de le recevoir et de le conserver dans toute sa pureté, tant nous sommes enclins à y mêler du nôtre ; rien n'exige plus d'attention, plus de vigilance et de défiance pour soi-même. L'amour-propre et le démon n'ont d'autre occupation que de l'altérer et de le corrompre en nous, de nous détourner de le suivre, et de nous en dépouiller par des ruses secrètes et imperceptibles.

Il faudrait un volume entier pour bien dépeindre le propre esprit, pour en assigner les caractères distinctifs, pour en décrire les funestes effets par rapport à notre conduite personnelle, ou celle des autres. Le propre esprit est la plus ancienne maladie de l'âme ; elle a même précédé le péché originel, et elle en a été la cause dans nos premiers parents. Ils n'eussent point péché, s'ils n'eussent pas raisonné sur le précepte de Dieu, s'ils n'eussent pas recherché les motifs de sa défense, ni écouté sur ce point les suggestions du tentateur. Le propre esprit leur apprit à examiner, et les amena jusqu'à désobéir ; ils durent au propre esprit la perte de leur droiture originelle, de leur simplicité, de leur heureuse innocence, et la

fatale connaissance du mal qu'ils ignoraient auparavant.

La maladie du propre esprit est la plus universelle, la plus profonde, la plus invétérée, la plus malaisée à guérir. C'est un poison subtil, qui corrompt toute la substance de l'âme ; qui infecte jusqu'à ses bonnes qualités et jusqu'à ses vertus. Il est l'ennemi de Dieu et de sa grâce , il ferme l'entrée à ses dons , ou il nous les ravit; tous les péchés que l'homme commet en sont les effets ou la punition. Ce mal résiste aux remèdes les plus violents ; la grâce ordinaire ne suffit pas pour en opérer l'ensiére guérison ; il en faut de très-spéciales, il faut passer par de longues et cruelles épreuves; encore, tant que l'on respire, est-il toujours à craindre qu'il ne revive; un seul regard sur soi peut produire ce malheureux effet dans les âmes les plus élevées , qui n'en sont affranchies tout à fait que par la mort.

La propre volonté, autre mal qui, dit saint Bernard, a creusé l'enfer, marche à la suite du propre esprit; elle en est, pour ainsi dire, la fille; car nos jugements précèdent nos affections; ce sont eux qui les règlent et les déterminent. Si le cœur s'attache quelquefois à des objets dont l'esprit le détourne, ou s'il prend au contraire en aversion ce que l'esprit lui propose d'aimer, cela n'a lieu que quand l'esprit est guidé par la pure raison ou par la grâce ; et

alors ce n'est plus le propre esprit, mais l'esprit éclairé par la lumière naturelle, ou par une illustration surnaturelle, qui viennent de Dieu l'une et l'autre. Ainsi, il demeure vrai que tous les péchés, non-seulement de malice et de réflexion, mais de faiblesse et de surprise, sont les enfants du propre esprit. Qu'on juge par là combien il est dangereux, et combien on doit s'en désier.

Les marques auxquelles on le distingue seraient aisées à connaître, si on le voyait par d'autres yeux que les siens. Nous les apercevons facilement dans les autres, et nous ne sommes que trop clairvoyants à cet égard. Mais ces marques, qui nous frappent en autrui, nous échappent quand nous portons la vue sur nous-mêmes.

Il est confiant, présomptueux, raisonneur, prompt et hardi à juger ; il adhère à son sens, et ne se rend qu'avec peine aux raisons d'autrui, tant il est préoccupé des siennes. Il veut toujours voir et ne plie qu'avec effort sous le joug de l'autorité qui lui impose la nécessité de croire. Il est curieux et veut tout savoir ; il ne connaît point ses bornes, et croyant que tout est de son ressort, il se permet de tout apprendre. Il n'oserait se dire infaillible ; mais il prononce avec la même assurance que s'il l'était. Avouer son erreur est pour lui la plus grande des humiliations : plus vous le pousserez

pour l'en faire revenir, plus il se roidit et s'opiniâtre; lors même qu'il est convaincu, il résiste encore; et il lui est ordinaire de fermer par entêtement les yeux à la vérité connue.

De plus, il a la vue trouble, et ne saisit pas les objets tels qu'ils sont; mais il les regarde du côté qui le flatte. Il est dissimulé, faux, pervers, hautain, railleur et méprisant, en garde contre tout ce qui l'humilie, ami de l'adulation, et ajoutant toujours en secret aux louanges qu'on lui donne. Il est encore défiant, soupçonneux, porté à croire le mal, à douter du bien, et à donner un mauvais tour aux choses les plus innocentes; toujours satisfait de lui-même, il n'est content d'autrui, qu'autant qu'on lui applaudit; et l'on a toujours tort, dès qu'on le contredit et qu'on le blâme.

Tels et plus affreux encore sont les traits qui caractérisent le propre esprit. Il aurait horreur de lui-même, s'il se voyait tel qu'il est; mais pour comble de misère, il est aveugle; et son aveuglement volontaire croit en raison de sa difformité. Essayez de lui ouvrir les yeux; vous l'irritez, vous le désespérez, il se révolte contre vous, et tout ce que vous lui dites pour le détronger, ne fait que le confirmer dans la bonne opinion qu'il a de soi.

La raison de cela est que, tout aveugle qu'il est, il se croit clairvoyant. Plus il se trompe sur son compte, plus il est persuadé qu'il se rend

justice, et que les autres la lui refusent. Quant à son aveuglement, il vient de ce qu'il ne se voit qu'à la fausse lueur de l'orgueil, de la vanité, de la présomption, qui non-seulement lui cache ses vices et ses défauts, mais les transforme en bonnes qualités et en vertus. S'il pouvait consulter la raison, et encore plus la grâce, il se connaîtrait au juste à la faveur de cette double lumière; mais c'est ce qu'il ne fait jamais, et ce qu'en tant que propre esprit, il est incapable de faire.

Je peins ici presque tous les hommes, même ceux qui font profession de piété et de dévotion, sans excepter un bon nombre de ceux qui se croient intérieurs et spirituels. Ce propre esprit, en ce qui regarde la religion, n'est autre chose que l'esprit pharisaïque, dont Jésus-Christ a tracé dans son Evangile un tableau si frappant, qu'il a attaqué si fortement dans ses discours, qu'il a condamné si hautement dans sa conduite, et dont il a consenti à être la victime, pour en inspirer plus d'horreur à ses disciples.

Cependant cet esprit d'un zèle amer, faux et superbe, cet esprit ambitieux et intéressé, cet esprit jaloux et critique, cet esprit observateur scrupuleux de la loi dans les petites choses, tandis qu'il la viole ouvertement et sans remords dans les choses essentielles; cet esprit qui exige tout des autres, et qui se permet tout à lui-

mème; qui leur impose des fardeaux insupportables, auxquels il se garde bien de toucher; cet esprit enfin, qui, prévenu et enflé de sa propre justice, dédaigne et rebute les pécheurs, n'est par malheur que trop commun dans le christianisme, et parmi les simples fidèles, et parmi les ministres du Seigneur.

Tels sont tous ceux qui, dans l'exercice du ministère, cherchent la considération et les avantages temporels; tous ceux qui reçoivent à bras ouverts les grands et les riches, qui les attirent, qui les flattent, et qui repoussent ou traitent durement les petits et les pauvres; tous ceux qui dominent sur les consciences, qui font parade de rigorisme et d'une inflexible sévérité, qui outrent tout, qui condamnent tout, qui voient du péché partout. Tels sont encore les esclaves des pratiques extérieures, qui ne connaissent que la lettre de la loi, et n'en pénètrent pas l'esprit; qui n'ont qu'une routine de prières, et se sont tracé un cercle dont pour rien au monde ils ne veulent sortir; tous ceux qui ne trouvent bien que ce qu'ils font, et qui se croient autant de règles vivantes; qui ont toujours les yeux ouverts sur le prochain, pour se comparer à lui, et le censurer en tous les points où il ne leur ressemble pas; tous ceux qui, ne connaissant que la méditation, et la faisant d'une manière sèche, où le cœur n'a presque point de part, réprouvent l'oraison

simple et humilié, et la taxent de stérile et dangereuse oisiveté; tous ceux qui se glorifient d'une spiritualité guindée, extraordinaire, pleine d'affectation, dont le siège n'est point dans le cœur, mais dans un esprit orgueilleux, et dans une imagination remplie d'illusions.

Toutes ces personnes, et bien d'autres dont le dénombrement m'échappe, substituent dans la dévotion leur propre esprit à l'esprit de Dieu, ou du moins ils en font un mélange qui nuit à leur avancement, qui décrédite la piété, qui scandalise, qui donne matière aux railleries des mondains, et les éloigne de la pratique de l'Evangile : comme s'il était responsable d'une substitution ou d'un mélange qu'il condamne absolument.

La première chose donc que doit se proposer quiconque veut être solidement chrétien, et bannir de sa dévotion tous les défauts dont je viens de parler, est non-seulement de se défier du propre esprit, mais de travailler à s'en défaire, de le combattre, et de le poursuivre sans relâche. Cette guerre fait sans contredit la principale partie du renoncement à soi-même, que Jésus-Christ prescrit à tous ceux qui veulent marcher à sa suite.

Or, le propre esprit ne peut se combattre lui-même, puisqu'il ne se connaît pas. La raison, si elle n'est éclairée de la foi et aidée de la grâce, ne nous fournit contre lui que de fai-

bles armes : et nous ne connaissons pas d'exemple d'aucun philosophe, qui par ses réflexions soit parvenu à se dépouiller du propre esprit. Les frêles avantages qu'on remporte sur lui par cette voie, loin de l'affaiblir, lui donnent de nouvelles forces par la vaine complaisance qu'on prend en sa victoire.

L'unique moyen efficace de s'en défaire, est de l'attaquer avec les armes de la grâce ; et après lui avoir porté tous les coups qu'on aura pu, de supplier Dieu qu'il lui déclare lui-même la guerre , et qu'il emploie contre lui sa force toute-puissante. Il faut le lui livrer comme son mortel ennemi, lui protestant qu'on en regarde la l'entièr destruction comme le plus grand des bienfaits. Si cette protestation est sincère et souvent réitérée, Dieu se chargera de ce combat, et nous apprendra de quelle manière nous devons l'y seconder. Il nous revêtira de son esprit, dont nous ne tarderons pas à sentir la présence. Cet esprit minera et réglera peu à peu l'activité du nôtre; il en fera tomber les réflexions; il en fixera l'agitation; il en redressera les idées; il en corrigera la malignité; il en abattrra l'orgueil; il en retranchera la propriété; et nous en viendrons par degrés, jusqu'à pouvoir dire comme saint Paul : *Je vis (1), mais*

(1) Gal., II, 30.

ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ, c'est son esprit qui vit en moi.

Comment cela se fait-il? C'est le secret de Dieu, et un secret tout à fait inexplicable, lequel l'esprit humain ne peut pénétrer; et il ne mourrait même jamais, s'il voulait s'obstiner à le sonder; car il ne meurt qu'autant qu'il se laisse priver successivement de toute vue, de tout acte et de tout sentiment propre.

Ce que je puis dire, est qu'on s'aperçoit bien-tôt des premiers effets de l'opération divine : on se sent tout autre qu'on était auparavant. On sait bien que la cause de ce changement est un esprit intérieur que Dieu nous a communiqué : mais qu'est-ce que cet esprit intérieur? Comment opère-t-il? C'est ce qu'on ignore.

Le changement qu'il produit d'abord dans nos idées et dans nos affections est tel, qu'il faut l'avoir éprouvé pour savoir ce que c'est. L'Écriture en parle comme de la naissance de l'homme nouveau, de l'homme intérieur et spirituel qui, par ses accroissements successifs, détruit imperceptiblement le vieil homme et lui donne la mort, lorsque lui-même est parvenu à la plénitude de l'âge parfait. La nourriture de cet homme nouveau est l'oraison, mais une oraison infuse, une oraison qui n'est jamais interrompue, tandis qu'on

jouit de sa raison, et qu'après le repos de la nuit on retrouve à son réveil; une oraison qui se fait en nous en quelque sorte sans nous, et dont l'habitude une fois formée ne coûte presque plus à entretenir.

Voilà la lime sourde qui agit continuellement sur le propre esprit. Ajoutez-y les tentations, les épreuves, les contradictions, les humiliations. Dieu emploie tout contre ce redoutable ennemi; et les préventions des hommes et leur malice, et celle des démons et les armes menaçantes de sa justice: ce qui faisait dire à Job que *les terreurs de Dieu combattaient contre lui* (1). L'âme seconde Dieu dans cette guerre en se livrant à ses opérations crucifiantes, et en y joignant les pratiques de la mortification intérieure.

On me dira que l'on convient sans peine que le propre esprit est tel que je l'ai dépeint, aveugle, trompeur et perfide; qu'il faut suivre l'esprit de Jesus-Christ qui nous empêche de marcher dans les ténèbres et nous communique la lumière de vie. On ajoutera que l'intention de tous ceux qui servent Dieu de bonne foi est de suivre l'esprit de Jésus-Christ, mais on me demandera pourquoi il y en a si peu qui le suivent réellement.

Je réponds que le nombre de ceux qui ser-

(1) Job, vi, 4.

vent Dieu de bonne foi n'est pas aussi grand qu'on le pense : non qu'on soit hypocrite, ni qu'on cherche à faire illusion aux autres, mais on se la fait à soi-même. Si l'on était de si bonne foi, se flatterait-on ? S'épargnerait-on ? Disputerait-on à Dieu, lui refuserait-on même tant de choses qu'on sait qu'il nous demande ? Ferait-on si souvent la sourde oreille et se plaindrait-on de l'importunité de sa grâce qui nous poursuit ? Aurait-on recours à tant de raisonnements pour imposer silence à la conscience ! Emploierait-on tant de petites adresses pour concilier ses propres intérêts avec ceux de Dieu ? Ignore-t-on qu'il veut que le chrétien se renonce en tout et toujours ? Le fait-on ? La bonne foi du moins se reproche sa lâcheté, s'en humilie, s'en repent, fait tous ses efforts pour s'en corriger et ne cesse de prier dans cette vue. Je l'invoque ici cette bonne foi ; qu'elle me réponde, ou plutôt qu'elle réponde à Dieu sincèrement sur tous ces points.

Je dis de même que l'intention qu'on a de suivre Jésus-Christ, n'est dans la plupart qu'une intention vague, superficielle et speculative, qui n'a point d'objet déterminé, qui ne part point du fond de la volonté et qui ne se soutient pas dans la pratique. Sans aller plus loin, pour suivre l'esprit de Jésus-Christ, il faudrait le connaître; pour le connaître il faudrait l'étudier; pour l'étudier il faudrait,

comme dit l'auteur de l'*Imitation*, entrer dans l'intérieur de Jésus et faire une recherche exacte des sentiments et des dispositions de son âme. Et qui sont ceux qui font leur demeure dans l'intérieur de Jésus ? Qui sont ceux encore qui mettent en pratique ce qu'ils connaissent de cet intérieur et qui sont résolus de pousser la conformité avec ce divin modèle aussi loin qu'elle peut aller ? De tels chrétiens sont rares.

La plupart n'ont pas même la moindre idée des dispositions intérieures de Jésus ; d'autres craignent de les trop bien connaître, à cause de l'obligation où ils savent qu'ils sont de s'y conformier : d'autres enfin veulent bien exprimer en eux, quoique très-imparfairement, quelques traits de ce modèle ; mais ils ne veulent point aller jusqu'à l'entièrre ressemblance.

Quel a été, en effet, l'esprit de Jésus-Christ, cet esprit qui seul nous éclaire et nous guide dans la voie du salut ? L'esprit de Jésus-Christ a été un esprit tout intérieur, un esprit par lequel il a été continuellement uni à Dieu son père, entièrement dévoué à sa gloire et à son bon plaisir : un esprit infiniment élevé au-dessus de tous les biens périsposables, plaisirs, richesses, honneurs pour lesquels il n'a eu que de l'aversion et du mépris : un esprit qui l'a porté à choisir et à embrasser la pauvreté et l'obscurité, les traveux et les souffrances, les

humiliations et même l'excès des opprobes; un esprit dégagé de toute vue, de tout sentiment, de toute affection naturelle : un esprit toujours et en tout dépendant de la grâce, et tellement soumis à ses opérations qu'il n'a jamais rien pensé, rien voulu, rien désiré, rien dit, rien fait de son propre mouvement : un esprit sur qui la divinité, à laquelle il était personnellement uni, avait un empire absolu, une autorité sans bornes, une influence continue, toujours吸orbe et perdu en elle, ne voyant rien, n'estimant rien, ne jugeant de rien que par la lumière divine : un esprit enfin qui ne lui a jamais permis d'envisager en quoi que ce soit ses propres intérêts, ni sa propre gloire, de s'attribuer rien ni des dons éminents dont il était revêtu, ni de sa doctrine toute céleste, ni de ses vertus, ni des choses merveilleuses qu'il opérait ; de jeter un seul regard de complaisance sur la dignité unique et en quelque sorte infinie à laquelle son humanité était élevée par l'union hypostatique ; mais qui l'a toujours tenu dans l'état du plus parfait dévouement aux intérêts de son père, dans l'état d'une immolation sans réserve aux droits de la justice divine, dans l'humilité la plus profonde et dans un continual anéantissement.

Voilà quel a été l'esprit de Jésus-Christ, et à proportion quel doit être le nôtre, en qualité

de chrétiens. C'est en ce point surtout que, comme chef des prédestinés, il nous est proposé pour modèle. Dieu a voulu nous montrer en lui ce que nous devons être, et c'est pour nous servir d'exemple, que le Verbe éternel s'est abaissé jusqu'à prendre notre nature. Les disciples sont obligés de marcher sur les traces du maître.

Pour se dispenser de l'imiter, on objecte que Jésus-Christ était Dieu ; mais ce n'est pas comme Dieu , c'est comme homme qu'il se propose à notre imitation. Nous n'atteindrons jamais à la perfection de ce divin original : on le sait bien , ce serait même une absurdité impie d'y prétendre. Mais chacun doit s'efforcer de répondre à sa grâce particulière, comme Jésus-Christ a répondu à la sienne. Dieu n'en demande pas davantage, mais aussi il n'en demande pas moins.

On voudrait faire entendre que, parce que Jésus-Christ était Dieu , tout lui était facile , et que rien ne lui coûtait. Il est vrai qu'il ne pouvait pécher, ni résister à aucune grâce; il est vrai qu'il ne trouvait en soi aucun obstacle à quelque acte de vertu que ce fût. Et avec cela il est vrai qu'il a porté un état sans comparaison plus pénible que tous les martyrs et tous les saints ensemble; il est vrai que la nature humaine a été accablée et écrasée en lui, sous le poids terrible des vengeances célestes; il

est vrai que, s'il était Homme-Dieu, il a été éprouvé, il a souffert, autant qu'un Homme-Dieu pouvait être éprouvé et souffrir. Dieu ne fait rien d'inutile; et dans un dessein aussi grand que celui de l'incarnation de son Fils et du rachat du genre humain, tout a été réglé par une sagesse infinie, et mesuré suivant une exacte justice. Il a exigé de Jésus-Christ, à proportion de la grâce et de la force qu'il avait reçues.

Si toutefois la vue d'un modèle si parfait effraie notre lâcheté, jetons les yeux sur de purs hommes, j'y consens; sur un saint Paul, par exemple, qui invitait les premiers chrétiens à être ses imitateurs, comme il l'était de Jésus Christ. Etudions l'esprit et les sentiments de cet apôtre dans ses divines épîtres, et excitons-nous à les imprimer dans notre conduite. On me dira encore que c'était un homme converti par une grâce extraordinaire, un vaisseau d'élection, sur qui Dieu avait les plus grands desseins, et qu'il avait comblé de ses dons. Je réponds que ce n'est ni la qualité d'apôtre, ni celle de vaisseau d'élection qui a sanctifié saint Paul, mais sa correspondance à la vocation divine. Et c'est en cela seulement, c'est dans le bon usage qu'il a fait des grâces de Dieu, qu'on vous demande de l'imiter. Qui vous en empêche? Saint Paul n'était-il pas blasphémateur et persécuteur, lorsque Dieu le terrassa? Dites

comme lui, quand la grâce vous presse : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse (1)?* Et accomplissez ensuite avec la même fidélité tout ce qu'elle vous prescrira.

Voulez-vous des modèles encore plus à votre portée ? Lisez les Vies des saints. Il y en a eu de tous les âges, de tous les états, de toutes les conditions. Plusieurs ont conservé leur innocence ; d'autres avaient été des pécheurs, et même de grands pécheurs ; ils ont été sujets aux mêmes passions, aux mêmes habitudes, exposés aux mêmes tentations, quelques-uns à de plus grandes ; en un mot, ils ont eu autant ou plus d'obstacles à surmonter. Et ce qui est remarquable, jamais l'Église n'a eu plus de saints que dans les premiers siècles où la profession du christianisme était un engagement au martyre.

Vous m'objecterez encore que c'étaient des saints. Et quels autres modèles voulez-vous donc qu'on vous propose ? A quoi êtes-vous appelés, ainsi qu'eux, sinon à la sainteté ? Ils ne se sont sanctifiés que parce qu'ils ont été de vrais disciples de Jésus-Christ et qu'ils ont suivi l'esprit, les leçons et les exemples de leur maître.

Mais de quelles sources partent ces vaines objections ? Du propre esprit et rien ne montre

(1) Act., ix, 6.

mieux combien il est aveugle. Dans tous les arts et même dans tous les objets d'imitation, l'on cherche les modèles les plus excellents, on les étudie avec un soin extrême, on s'applique à se former sur eux, on les désirerait plus parfaits encore. Et l'on se plaint de leur perfection dans l'art par excellence, dans l'art uniquement important, celui de bien régler sa vie, de se rendre agréable à Dieu et digne de son éternelle possession. Quelle monstrueuse contradiction ! L'on refuse de se revêtir de l'esprit de Jésus-Christ, parce qu'il faudrait en même temps se dépouiller du sien. C'est comme si un artiste refusait de prendre la manière d'un grand maître, parce qu'il faudrait quitter la sienne qui ne vaut rien. Mais tant qu'on ne voudra pas renoncer à son propre esprit, il faut absolument renoncer à être vrai chrétien, car on n'est chrétien réellement et dans la pratique qu'autant qu'on pense et qu'on agit selon l'esprit de Jésus-Christ.

NEUVIÈME MAXIME.

Pour tout ce qui frappe les sens,
 Être indifférent, insensible ;
 Chercher les vrais biens au dedans
 Avec toute l'ardeur possible.

L'homme animal, le vieil homme, l'homme de péché n'est appelé l'homme extérieur qu'à cause de sa pente naturelle vers les objets sensibles ; et l'homme spirituel, l'homme nouveau, l'homme de la grâce n'est appelé l'homme intérieur qu'à cause que, renfermé en soi-même avec Dieu, il ne s'attache qu'aux objets invisibles et surnaturels.

L'empire des sens sur l'homme est prodigieux. Il commence dès l'enfance qui ne connaît que le plaisir et la douleur et ne se mène que par là. Il se développe avec l'âge ; l'âme s'affecte vivement de tout ce qui la frappe au dehors ; ce qui relève de certains hommes au-dessus des autres, la noblesse, les dignités, les honneurs ; ce qui leur procure les plaisirs et les commodités de la vie excite son admiration et son envie. Il regarde tout cela comme les vrais biens et leur donne son estime et son amour ; il n'aspire qu'à en jouir ; il se croit heureux de les posséder et malheureux d'en être privé.

PROPERTY OF THE
CITY OF NEW YORK.

L'ouvrage des sens et de la nature corrompue est déjà bien avancé, lorsque la grâce se présente pour le détruire et élever sur sa destruction un édifice tout opposé. Elle vient nous apprendre que nous ne sommes chrétiens et que nous ne remplissons les devoirs de chrétiens que par les mépris que nous faisons des choses sensibles et par notre application constante aux choses spirituelles; qu'en cessant d'être des hommes extérieurs et qu'en devenant tout à fait intérieurs; qu'ainsi le chrétien qui n'est intérieur qu'à certains égards, par intervalles et comme par accès, est imparfait, et que le chrétien parfait est intérieur en tout et toujours; que tendre à la vie intérieure et tendre à la perfection chrétienne c'est la même chose.

Dure et triste leçon pour la nature, que les uns refusent absolument d'écouter, que d'autres n'entendent qu'avec bien de la peine, à laquelle ils résistent longtemps, qu'ils ne pratiquent la plupart que le moins qu'ils peuvent et avec une extrême répugnance, qui n'est goûlée, qui n'est pleinement et fidèlement observée que d'un très-petit nombre et encore après de longs et de pénibles combats. Tant la sagesse d'en haut est contraire à la prudence de la chair; et tant il en coûte pour s'élever à la sublime philosophie de la grâce, la vraie et l'unique philosophie!

Le chrétien est, en effet, en cette qualité, un être surnaturel, destiné non-seulement à l'immortalité, mais à la jouissance éternelle de Dieu ; jouissance qui passe toutes ses pensées, tous ses désirs, toutes ses espérances et l'exigence même de sa nature qui est un pur bien-fait du Créateur ; qui lui est promise par la révélation et ne lui est connue que par la foi. Il est préparé à cette destination par d'autres bienfaits du même ordre qui s'appellent grâces, dont la principale qui est habituelle, est la grâce sanctifiante ; les autres sont des grâces actuelles qui tendent, ou à lui faire recouvrer celle-là quand il l'a perdue, ou à la conserver et à l'augmenter. L'objet de ces grâces est de rendre surnaturels et l'état du chrétien et les actes libres par lesquels il peut et doit mériter la jouissance de Dieu.

Le chrétien naît et vit un certain temps dans ce monde, mais il n'est pas de ce monde, il ne lui appartient pas, il y est étranger et ne fait qu'y passer. Les biens présents et sensibles ne sont pas son objet ; il peut en user, dit saint Augustin, mais il ne doit pas en jouir ; c'est-à-dire que Dieu les lui accorde pour les nécessités de la vie animale, mais que son cœur ne doit pas s'y attacher, ni s'y reposer comme dans sa fin. Ici-bas, les vrais biens du chrétien sont la grâce de Dieu, le commerce intime avec Dieu, tout ce qui entretient et accroît en lui la

vie surnaturelle; les vrais maux sont ce qui affaiblit en lui cette vie, ou ce qui l'en prive.

Les biens et les maux extérieurs ne sont donc pour lui, à parler juste, ni de vrais biens, ni de vrais maux; mais ce qu'il appelle bien peut devenir un mal et ce qu'il appelle mal peut devenir un bien suivant l'usage qu'il en fait. Il n'en est pas ainsi des biens et des maux intérieurs qui ont un rapport essentiel avec son état surnaturel, c'est-à-dire avec son être de chrétien et avec son bonheur et son malheur éternel.

Il doit, par conséquent, être indifférent pour les biens et les maux sensibles, puisqu'en eux-mêmes ce sont des choses indifférentes qui lui sont avantageuses ou nuisibles, selon ses dispositions intérieures. Et, au contraire, toute l'application de son esprit, toute la force de sa volonté doivent être employées à se procurer les biens et à écarter les maux intérieurs et d'un ordre surnaturel qui ne peuvent jamais être indifférents pour lui, à cause de leur liaison intime avec sa fin dernière.

Tous les chrétiens conviennent assez de cette grande vérité dans la spéculation; mais la plupart et même presque tous suivent d'autres principes dans la pratique. Je ne parle pas de ceux qui ont une soif ardente des richesses, des honneurs et des plaisirs et qui croient tous les moyens légitimes pour satisfaire leurs dé-

sirs. Ceux-là ne sont chrétiens que de nom, et tant qu'ils persévérent dans cette disposition, ils renoncent à l'être en effet.

Mais, parmi les autres, en est-il beaucoup qui ne soient fiers de leur noblesse et des titres de leur famille, qui ne s'en fassent pas un mérite et une raison de s'estimer plus que ceux qui leur sont inférieurs par la naissance ? En est-il beaucoup qui, pouvant aspirer aux honneurs et aux dignités, ne désirent pas d'y parvenir, ne se donnent pas bien des mouvements pour cela, ne soient pas flattés quand ils les obtiennent et affligés quand leur espérance est frustrée ? Beaucoup qui ne portent point envie à des rivaux et à des concurrents plus habiles ou plus heureux, et qui les voient sans jalousie élevés à des postes auxquels ils avaient ou croyaient avoir au moins autant de droit de prétendre ? Beaucoup qui, contents de la médiocrité de leur condition, ne fassent aucun effort pour s'élever plus haut, qui attendent paisiblement qu'on pense à eux, et se mettent peu en peine qu'on les oublie ? Beaucoup qui pour s'avancer n'aient recours qu'aux voies honnêtes et ne fassent valoir que le mérite et les services ? Beaucoup enfin qui n'envisagent les charges et les emplois que par rapport au bien public et n'y considèrent pas, même principalement, leurs avantages particuliers.

A l'égard des richesses, j'omets le nombre

presque infini de ceux qui dans tous les états se les procurent par mille moyens que l'exacte probité et la religion condamnent, et sur lesquels on est si habile à se faire illusion. Mais je demande : Sont-ils bien communs les chrétiens qui, ayant un nécessaire honnête et suffisant à l'entretien de leur famille, ne désirent rien au delà ? Se persuadent-ils même aisément qu'ils ont ce nécessaire et ne trouvent-ils pas toujours qu'ils n'ont pas assez ? Qu'il est aisé de compter ceux qui ne sont pas trop ardents à amasser du bien, trop attentifs à le conserver, trop inquiets de le perdre et trop affligés de l'avoir perdu ? N'est-il pas encore ordinaire que l'orgueil accompagne l'opulence et qu'on s'estime à proportion de ce qu'on est riche ?

Pour ce qui est des plaisirs, dans ceux mêmes qui sont permis (car je ne parle pas des autres), que de sensualité parmi les chrétiens, que de recherches, que de délicatesse ! Avec quel empressement on les poursuit ! Avec quelle ardeur on s'y livre. Avec quel art on les varie, on les multiplie, on en invente chaque jour de nouveaux ! Que de soins ne se donnent-on pas pour se ménager toutes les commodités de la vie, pour écarter jusqu'aux moindres sensations désagréables, pour flatter sa chair et lui procurer toutes les satisfactions dont elle est avide ?

On se croit bon chrétien pourvu qu'en tout

cela on évite ce qui est défendu par la loi et qu'on ne tombe dans aucun excès. Mais qu'il y a loin de là au chrétien parfait !

Celui-ci étouffe dans son cœur tout germe d'ambition : non-seulement il ne désire pas les honneurs, mais il les craint, il les déteste, il les fuit, se souvenant de ce qui est dit dans l'Évangile ; que *ce qui est élevé aux yeux des hommes est une abomination devant Dieu* (1). Il ne voit dans les hautes places qu'une grande charge pour la conscience, de grands devoirs à remplir et de grands comptes à rendre. Si la naissance ou l'ordre de la Providence l'y appelle, il s'y montre dans le simple appareil de la modestie et de l'humilité ; il est en garde contre lui-même et contre les pièges qui lui sont tendus de toutes parts ; il examine sans cesse sa conduite avec la plus scrupuleuse attention, se croiant responsable de tout le bien qu'il ne fait pas et de tout le mal qu'il n'empêche pas. S'il est d'une condition obscure, il en remercie Dieu, et s'en applaudit, comme d'un état plus conforme à l'Évangile, plus heureux, plus innocent, plus favorable au salut ; il est bien éloigné de penser à faire aucune démarche pour s'en tirer. Non-seulement il abhorre les honneurs, mais il souhaite les humiliations dont il connaît et sent tout le prix ;

(1) Luc, xvi, 15.

s'il lui en arrive, il les reçoit comme une faveur du Ciel et s'estime heureux d'être méprisé, rebuté, calomnié, persécuté à l'exemple de son maître.

Quant aux richesses, le vrai chrétien les regarde, d'après l'Évangile, comme des épines et des embarras qui le détournent malgré lui de soins plus importants ; il les possède sans attache ; il en use avec une extrême modération ; il les partage avec les pauvres dont il se fait l'économe et il diminue en leur faveur le plus qu'il peut sa dépense, convaincu que son superflu est leur nécessaire et que tout ce qu'il peut épargner leur appartient. S'il est pauvre, il se félicite de sa pauvreté, il est bien aise d'en ressentir les effets et de manquer même quelquefois du nécessaire ; il ne se permettrait pas le moindre désir de passer à une condition plus aisée. C'est pour lui un avantage trop précieux d'être semblable en ce point à Jésus-Christ qui a voulu naître, vivre et mourir pauvre.

La sainte sévérité de l'Évangile est sa règle de morale dans l'usage des plaisirs. Il n'en recherche aucun pour eux-mêmes, et il passe comme par le feu à travers ceux que le Créateur a attachés à certaines actions pour la conservation des individus et de l'espèce humaine. Loin de flatter sa chair en rien, il est industrieux à la mortifier, n'accordant rien à ses goûts et forçant en toute occasion ses ré-

pugnances ; le tout pourtant avec une sainte liberté, sans affectation et avec discrétion. L'on ne trouvera pas un saint, c'est-à-dire un vrai chrétien, qui ait traité son corps avec indulgence ; et la plupart l'ont réduit en servitude par des jeûnes, des veilles, des macérations qui épouvantent notre délicatesse et notre lâcheté. Tous se sont fait un devoir essentiel de porter toujours dans leur chair la mortification de Jésus-Christ.

Voilà ce qu'ont été, à l'égard des biens de la terre, les chrétiens parfaits, même vivant au milieu du siècle : car je ne borne pas ce que je viens de dire à ceux qui ont embrassé la pauvreté volontaire, la chasteté et qui ont renoncé entièrement au monde pour vivre dans les solitudes et les monastères. En quelque état que la Providence les ait fait naître, en quelque situation qu'elle les ait placés, ils se sont étudiés à mourir en leurs sens et à leur refuser les satisfactions les plus innocentes. On ne saurait croire jusqu'où va ce détail, quand on se laisse conduire à l'esprit intérieur et qu'on est fidèle à la grâce.

Que ceux qui, comme dit saint Bernard, ne voient que les croix qu'il nous est ordonné de porter et ne voient pas l'onction qui les accompagne, ne s'effraient pas de cette peinture, et qu'ils ne s'imaginent pas que la vie du vrai chrétien soit une gène, un tourment perpétuel.

Les libertins et les ennemis de la piété se plaisent à la représenter sous ces affreuses couleurs pour se justifier d'y avoir renoncé. Mais ils blasphèment ce qu'ils ignorent; ils se trompent à dessein et ils veulent tromper.

Non, le vrai chrétien, en suivant la morale de la religion, ne se gêne pas, ne se tourmente pas; il fait, à la vérité, violence à la nature, mais il n'en fait point à son esprit ni à son cœur. Ce qu'il pratique, il est intimement convaincu qu'il doit le pratiquer et il aime à le pratiquer. Il méprise, il hait, il fuit, mais par un principe surnaturel, toutes les douceurs, tous les faux biens dont il se prive. Dieu a mis son âme dans une position qui s'élève au-dessus de tout cela; il l'a éclairée, désabusée sur ce que le monde offre à la cupidité; il lui a découvert quels sont les vrais honneurs, les vraies richesses, les vrais plaisirs, et cette découverte ne lui fait voir partout ailleurs que vanité et affliction d'esprit. A l'école de la sagesse et ensuite à celle de l'expérience, le chrétien apprend que servir Dieu c'est régner, que posséder les vertus, c'est être riche, que le solide plaisir de l'homme est dans la paix du cœur.

C'est en rentrant au dedans de soi-même, c'est en réfléchissant sur ses égarements passés, c'est en s'avouant qu'il n'a jamais été heureux par la jouissance d'aucun des biens du monde,

c'est en écoutant Dieu dans le silence de la méditation et de l'oraison que le chrétien a fait cette admirable découverte ; c'est là qu'il a pénétré jusqu'au fond dans le néant des choses d'ici-bas et qu'il a vu qu'elles ne pouvaient qu'irriter ses passions et jamais rassasier son cœur. C'est là qu'une touche secrète et profonde lui a fait connaître que les vrais biens de l'homme sont en Dieu ; que pour les goûter et les posséder il faut renoncer, au moins d'affection, à tous les autres. De ce moment, tout lui est insipide, excepté l'oraison et le commerce avec Dieu : le monde a été crucifié pour lui et il a été crucifié pour le monde, il n'a plus eu d'attrait que pour Dieu ; il l'a cherché et trouvé dans son intérieur qui en est le véritable temple.

Qui pourrait exprimer sa joie d'avoir trouvé en soi-même ce qu'il cherchait partout hors de soi inutilement ! d'avoir rencontré le vrai trésor, le trésor infini et inépuisable, le trésor qui remplit l'immense capacité du cœur, ou plutôt pour lequel le cœur lui-même est trop petit, et où il va se plonger, se perdre et s'abîmer ! Comment veut-on qu'après cette heureuse expérience, il lui vienne à la pensée de quitter Dieu pour la créature, et selon l'expression d'un prophète (1), la source d'eau vive pour

(1) Jérém., II, 13.

des citernes crevassées qui ne peuvent garder l'eau qu'elles reçoivent ? Comment veut-on qu'il partage ses affections entre celui qui est tout et ce qui n'est rien, entre ce qui étanche sa soif et ce qui l'altère ; entre ce qui lui assure la plénitude du bonheur et ce qui ne lui en présente qu'une apparence trompeuse ?

Cela est absolument impossible, à moins que, par une monstrueuse infidélité, il ne quitte peu à peu la voie intérieure où il est entré. On peut faire et même bien faire la méditation et conserver encore quelque rapport avec les sens et avec les objets qui les flattent ; mais on ne peut faire pendant quelque temps la véritable oraison, sans rompre enfin tout commerce avec les créatures. Car le propre de cette oraison est de concentrer toutes nos affections en Dieu et de ne pas nous permettre de rien aimer que par lui, en lui et pour lui.

Faites-en l'essai, âme chrétienne, et vous verrez si je vous en impose. Si vous me dites qu'il n'est pas en votre pouvoir d'entrer dans cette voie d'oraison, je vous réponds de la part de Dieu, qu'il est prêt à seconder votre bonne volonté et qu'il vous y introduira, si vous vous y disposez par les moyens qui dépendent de vous. Ayez cette bonne volonté, et parce que vous ne pouvez jamais vous assurer de l'avoir, priez Dieu instamment qu'il vous la donne. Cette prière en est déjà le commence-

ment ; et comment Dieu vous refuserait-il ce qu'il vous inspire de lui demander ? Si peu de gens l'ont, c'est que peu désirent de l'avoir, et que ceux qui la demandent craignent, la plupart, de l'obtenir. Dieu lit dans le cœur ; il voit si l'on répond aux sentiments qu'il y met et il exauce toujours ceux qui y répondent. Mais il n'exaucé que là. Les autres s'en prennent à lui, comme s'il rejetait leurs demandes : j'ai beau prier, disent-ils, j'ai beau demander la bonne volonté, Dieu ne me la donne point. Il leur fera voir un jour que, s'ils ne l'ont pas eue, c'est uniquement leur faute. Je le répète, il ne se peut faire qu'une âme qui coopère de son mieux à la grâce présente, n'obtienne à chaque moment de plus grandes grâces, et que si elle continue d'y coopérer, elle ne parvienne à toute la sainteté que Dieu attend d'elle.

DIXIÈME MAXIME.

Ne point sortir de notre cœur,
Où Dieu se plaît à nous instruire ;
De sa paix goûter la douceur,
Et fuir ce qui peut la détruire.

Puisqu'il est certain que Dieu fait ses délices d'être avec les enfants des hommes et qu'il se plaît à leur parler au cœur, tout le secret de

la vie spirituelle consiste à savoir se retirer dans son cœur et y habiter avec Dieu. Par où Dieu convertit-il les pécheurs? C'est en les rappelant à leur cœur: ils ne sauraient y rentrer que leurs péchés ne se présentent à eux et ne leur fassent éprouver les remords les plus cruels; mille réflexions salutaires leur viennent à l'esprit; de bons sentiments naissent en foule dans leur âme. Qu'ils ne craignent pas de demeurer avec eux-mêmes: qu'ils ne se fuient pas et ne se jettent point au dehors sur les objets qui les dissipent, ils ne tarderont pas à changer de vie.

Qu'une âme encore soit bonne, mais légère, dissipée, sujette à bien des défauts, qu'elle ait de l'affection pour quelques péchés véniels, où qu'après avoir été fervente, elle soit tombée dans le relâchement, Dieu se sert du même moyen pour la retirer de l'imperfection ou de la tiédeur. Il la fait rentrer dans son cœur où elle entend des reproches justes, mêlés de bonté et de sévérité. Pour peu qu'elle les écoute et qu'elle s'y rende docile, elle deviendra meilleure, et si elle continue à demeurer ainsi en elle-même avec Dieu, elle avancera immanquablement de vertu en vertu.

Ce retour au dedans de soi pour y entendre la voix de la grâce est ce qu'on appelle recueillement, terme qui exprime l'action par laquelle l'âme ramasse et rassemble en soi son atten-

tion dispersée et partagée entre divers objets étrangers. Il y a deux sortes de recueilements : l'un actif et qui est l'ouvrage de la volonté aidée de la grâce ; l'autre passif et qui est un don de Dieu. Le second est pour l'ordinaire la récompense du premier, lorsqu'on l'a pratiqué quelque temps avec fidélité.

Le premier objet du recueillement actif est la garde des sens, en particulier de la vue et de l'ouïe, qui sont comme les fenêtres par lesquelles l'âme regarde au dehors et s'occupe de ce qui s'y passe. Tandis qu'elle est ainsi attentive aux choses extérieures, elle ne peut veiller sur elle-même, ni donner son attention au maître intérieur qui veut l'instruire et la corriger ; elle n'est pas même en état d'entendre sa parole.

Il faut donc s'accoutumer de bonne heure à une grande retenue dans ses regards pour ne pas les jeter, non-seulement sur des objets dangereux, mais même sur ceux qui ne sont qu'amusants et dissipants. Fixer la mobilité inquiète des yeux est un moyen efficace pour arrêter la légèreté et pour modérer la vivacité de l'imagination, pour prévenir la naissance des passions et pour mettre l'âme dans un état très-favorable à la méditation et encore plus à l'oraison.

La démangeaison de tout entendre et de tout savoir n'est pas moins funeste à la solide piété

et l'on ne saurait trop la réprimer. L'âme se répand par les oreilles sur quantité de choses qui la distraient et qui l'occupent ensuite, même malgré elle, jusque dans la prière. Voilà pourquoi l'on choisit pour méditer sur quoi que ce soit, et surtout pour prier, les lieux éloignés de tout bruit ; et pourquoi le tumulte des villes nous dissipe naturellement, au lieu que le silence des campagnes et des bois nous invite de lui-même au recueillement. Ajoutez que la curiosité occasionne les courses, les visites, les conversations longues, fréquentes et contraires à la charité ; les questions indiscrettes, les soupçons et les conjectures, les jugements téméraires, les raisonnements à perte de vue sur les affaires, soit publiques, soit particulières ; toutes choses où Dieu est souvent offensé et incompatibles avec l'esprit de prière et la vraie dévotion.

Ainsi celui qui veut se disposer à la vie intérieure doit renoncer à tout ce qui repaît l'avidité des curieux, comme les raretés de toute espèce, les tableaux, les statues, les beaux édifices, les pompes, les fêtes publiques, les concerts et surtout les spectacles qui remuent l'âme trop fortement et où tout concourt à lui inspirer une joie fausse ou des passions dangereuses. Il ne doit point montrer d'empressement à s'instruire des bruits d'une ville, des affaires des familles, des nouvelles publiques,

ni s'en occuper, lorsque son état et ses intérêts personnels ne l'y obligent pas. Ce n'est pas qu'on ne puisse voir ou entendre en passant et par occasion des choses où il n'y a point de danger, mais il ne faut ni les désirer, ni s'y attacher, ni en emporter avec soi l'image et le souvenir.

La curiosité de l'esprit n'est pas moins à craindre ; et si l'on veut parvenir à l'habitude du recueillement, il est nécessaire de la retenir dans de justes bornes. J'entends par curiosité de l'esprit cette envie démesurée de connaître et d'apprendre, qui fait qu'on promène un regard avide et presque toujours superficiel sur les différents genres de sciences ; qu'on veut lire tous les livres qui paraissent, plutôt par vanité et pour paraître les avoir lus qu'à dessein de se former. Le recueillement ne peut, ce me semble, compatir avec une telle disposition, elle marque même peu de solidité dans l'esprit.

Ne donnons donc point dans ce défaut, et si nous y sommes sujets, travaillons à nous en corriger. Bornons-nous aux connaissances nécessaires ou convenables à notre état ; ne lisons pas un livre, précisément parce qu'il est nouveau ou parce qu'il fait du bruit ; et pour les livres mêmes de piété, tenons-nous-en à un petit nombre et aux plus estimés. Ne ressemblons pas à tant de personnes qui veulent tout

avoir en ce genre, qui passent sans cesse d'un livre à l'autre et qui peut-être n'en achèvent aucun. Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur la manière de lire utilement ces sortes d'ouvrages; je dirai seulement qu'il n'en est point où l'on doive apporter moins de curiosité.

Une autre disposition qui, au premier coup d'œil, paraît favorable au recueillement et qui néanmoins y est très-contraire, est celle des personnes mélancoliques dont l'imagination s'attache fortement aux objets, et forge sans cesse mille chimères qui lui servent de pâture, se rappelant le souvenir du passé, s'étendant sur l'avenir, formant et arrangeant une foule de projets, avec toutes les circonstances des lieux, des personnes et des situations. Imaginations romanesques qui se suffisent à elles-mêmes pour vivre dans une distraction continue, et qui seules, sans sortir d'une chambre, s'entretiennent avec tout l'univers. Les gens de ce caractère aiment la solitude; ils sont rêveurs et taciturnes; ils sont maîtres de leurs sens, ou plutôt ils en font peu d'usage, ne s'arrêtant guère aux objets extérieurs. On les croirait recueillis, ils ne sont que distraits et il n'en est point à qui il soit plus difficile de se rendre la présence de Dieu familière.

La pratique des oraisons jaculatoires est encore un excellent moyen d'acquérir le recueillement, parce que son but est de nous

rappeler souvent à nous-mêmes et à Dieu. Il est très-bon de s'y astreindre, mais il faut prendre garde de ne pas faire ces sortes de prières par routine. C'est le cœur qui doit les produire plutôt que la bouche, et elles seront d'autant meilleures que ce sera un simple retour de l'âme vers Dieu, sans être accompagné d'aucune parole, même formée mentalement. On ne saurait trop s'exercer à cette manière de prier, qui, devenant chaque jour plus fréquente et passant en habitude, nous disposer à la prière continue.

Enfin, soit qu'on lise, soit qu'on médite, soit même qu'on fasse des prières vocales, il est à propos de se ménager de temps en temps des intervalles de repos où l'âme suspende tout à fait son action pour donner lieu à l'action de Dieu. Pour peu qu'en ces rencontres on se sente touché de la grâce, on ne peut mieux faire que de s'y livrer et de jouir en paix des sentiments que Dieu nous donne alors ; quand l'impression sera passée, on reprendra sa lecture ou ses prières.

Ces touches passagères sont un petit commencement d'oraison infuse auquel il faut répondre avec la plus grande fidélité ; c'est une visite momentanée où Dieu se communique en passant. Ces visites, quoique très-courtes, sont bien plus utiles à l'âme que toutes les pensées et les affections où elle s'entretient elle-

même. Pourquoi lit-elle ? Pourquoi prie-t-elle, sinon pour attirer Dieu en soi ? Ainsi, lorsqu'il vient, et que par une certaine impression secrète il avertit l'âme de sa présence, elle a ce qu'elle désire. Qu'elle s'arrête donc à cette impression aussi longtemps qu'elle durera. Elle manquerait même de respect à Dieu, si elle continuait alors son occupation ; elle se priverait du fruit de ses visites et les rendrait plus rares. Saint François de Sales recommande fort cette pratique à ses filles et il veut qu'en ces occasions elles suspendent même la récitation de leur office.

Le recueillement passif n'est point une visite passagère de Dieu, mais un goût habituel qu'il donne à l'âme de sa présence. Elle sent cette présence en soi, elle n'en peut douter et elle en expérimente des effets si intimes, si suaves, qu'il lui est évident que Dieu seul peut les produire. C'est un calme, une paix, une douce suspension des puissances, un je ne sais quoi qui nourrit l'âme, qui la remplit et auprès de qui tous les plaisirs naturels, soit des sens, soit de l'imagination, soit même de l'esprit pur ne sont rien. Ce n'est pas seulement à l'oraison et dans ses autres exercices de piété qu'elle goûte ce sentiment, mais il l'accompagne dans presque toutes ses actions. En quelque lieu, en quelque occupation, avec quelque personne qu'on soit, pour peu qu'on

rentre en soi-même, on sent que Dieu y est et nous tient fidèle compagnie.

Il n'est pas question de traiter ceci de réverie, sous prétexte qu'on n'a rien éprouvé de semblable et qu'on ne peut se figurer ce que c'est. Ce serait aller contre la doctrine des saints et démentir les expériences de tout ce qu'il y a eu de personnes intérieures. Il ne faut pas craindre non plus que ce soit une illusion du démon, elle ne peut avoir lieu dans cette présence habituelle de Dieu où l'imagination n'a aucune part.

L'effet principal de ce recueillement est de tourner l'âme au dedans, de la dégoûter des objets extérieurs, de la séparer des sens et d'en émousser les impressions, de façon qu'uniquement attentive à ce qui se passe en elle, elle n'est point affectée des sensations ordinaires qu'elle reçoit par la vue, par l'ouïe et par les autres organes. Quand je dis qu'elle n'est point affectée, ce n'est pas qu'elle ne sente : ce recueillement n'est pas une extase qui la prive de l'usage des sens ; mais elle ne s'arrête point à ce qu'elle sent, elle n'y réfléchit point, parce qu'elle est retenue au dedans par un charme plus puissant que tout ce qui l'attire au dehors. Par là Dieu détache l'âme du commerce des créatures et se l'attache tout à fait ; en sorte qu'elle se regarde comme seule avec Dieu dans l'univers et ne donne aucune atten-

tion à tout le reste. Ce recueillement est proprement l'entrée de la vie intérieure et c'est la règle la plus sûre pour juger si une âme est dans l'état passif.

Il est d'abord sensible, parce qu'il s'agit de dégager l'âme du commerce des sens et de lui inspirer un souverain mépris pour les sensations agréables qu'ils procurent ; mais quand cet effet est produit, le recueillement quitte la surface de l'âme et devient plus profond. On ne le sent plus, on l'aperçoit seulement, parce que pendant quelque temps on conserve l'habitude d'y réfléchir ; enfin, on cesse de l'apercevoir, parce qu'à mesure qu'on avance on sort de soi pour passer en Dieu et qu'en s'occupe moins de son intérieur.

Cette présence de Dieu habituelle étant le principe de toutes les grâces qu'il fait ensuite à l'âme, on ne saurait apporter trop de fidélité à la conserver. Pour cela, outre l'assiduité à l'oraison et aux autres exercices de piété, outre la fréquentation des sacrements, outre les pratiques de mortification extérieure auxquelles porte l'amour sensible qu'on a pour Dieu dans ces commencements, il faut se retirer absolument des créatures et n'avoir avec elles que les rapports indispensables. Il faut même, autant qu'il se peut, retrancher la plupart des bonnes œuvres qui seraient une occasion de se répandre trop au dehors ; car l'essentiel alors est

de se livrer entièrement à l'action de Dieu, qui exige la retraite, le silence et le dégagement de toute affaire, à l'exception des devoirs de l'état qui passent avant tout. On reprendra ces bonnes œuvres dans la suite et même on y en ajoutera d'autres, lorsque Dieu en donnera le signal et qu'on ne courra plus le risque de se dissiper. Il faut encore ne donner aucune liberté à ses sens, ne se permettre aucune espèce de curiosité, rejeter toutes les pensées inutiles qui passent par l'esprit, tenir son cœur libre de tout attachement, écarter enfin tout ce qui peut rompre ou suspendre notre commerce avec Dieu.

Qu'on ne se figure pas que cela soit pénible. Tant que dure le recueillement sensible, rien ne coûte : Dieu demande alors ce qu'il désire de nous d'une manière si douce et si insinuante qu'il est comme impossible de lui résister : on en reçoit tant de grâces qu'on ne croit jamais pouvoir en faire assez pour les reconnaître ; on est, en un mot, dans la première ferveur de l'amour où l'on va au devant de tout pour témoigner à Dieu qu'on l'aime. Ainsi les mêmes pratiques, qui sont d'une observation très-difficile dans le recueillement actif, qui paraissent et qui sont en effet de grands sacrifices, à cause de la continuité, sont très-aisées pour celui qui est dans le recueillement passif ; les heures entières d'oraison ne lui paraissent que

des instants ; les vains amusements du siècle lui sont insipides ; les conversations dont il ne peut se dispenser le fatiguent : ces mêmes compagnies, qui lui semblaient auparavant si délicieuses, lui sont insupportables. Il se refuserait presque aux besoins naturels et ce n'est qu'à regret qu'il y satisfait. Qui a fait en lui ce merveilleux changement ? Un faible écoulement des douceurs du ciel. Si tel est le commencement de la vie spirituelle, quelle en sera la consommation ?

Encore un mot sur cette maxime. On veut être instruit des choses de Dieu ; on consulte pour cela les hommes et leurs écrits et l'on ne s'adresse pas à celui qui dans un instant éclaire l'âme humble, qui l'enseigne sans bruit de paroles et lui en apprend plus dans une seule oraison que ne feraient en plusieurs années les hommes les plus consommés dans la spiritualité. On se travaille, on se tourmente l'esprit pour être recueilli à la prière, et pour l'être, il n'y a qu'à le vouloir sincèrement et qu'à prendre dans le cours de la journée les mesures qui nous y disposent ; car de prétendre être recueilli à l'oraison et dissipé hors de l'oraison, c'est une chimère. On veut faire l'oraison par ses propres efforts et Dieu la fait en nous, dès qu'intimement convaincus de notre impuissance, nous cessons toute action de notre part pour donner lieu à la sienne ;

il nous invite lui-même à cette cessation, lorsqu'il a dessein d'agir en nous. On veut goûter la paix et l'on s'agit, on se trouble pour l'obtenir ; on se désole de ne la pas sentir, quand on fait tout ce qui est propre à l'éloigner ; et l'on ne pense pas que le Dieu de la paix n'habite ni dans l'agitation, ni dans le trouble, mais qu'il se fait sentir comme le souffle léger du zéphir, qui est le fruit du calme et qui l'entretient.

On se cherche soi-même en faisant semblant de chercher Dieu ; et c'est pour cela qu'on ne le trouve pas.

Oh ! si l'on savait combien le recueillement simple demande peu de travail de notre part, on en serait étonné. Mais l'homme est jaloux de son action, et veut tout s'attribuer. Dieu est infiniment plus jaloux de la sienne, et veut qu'on lui attribue tout. Voilà la cause de toutes les fausses idées qu'on se forme de la vie intérieure, et du peu de succès de nos tentatives. Dieu ne fait rien en celui qui croit être quelque chose, et qui prétend tout devoir à son travail ; mais il agit avec complaisance sur une âme qui se tient humblement tranquille en sa présence, qui, l'attirant doucement par ses désirs, ne compte pas sur son industrie, et qui attend tout de sa seule bonté. Dans le moral comme dans le physique, Dieu tire tout du néant. Hu-

millions-nous, anéantissons-nous devant lui;
et il nous fera sentir les effets de sa puissance.

ONZIÈME MAXIME.

Agir avec lui simplement,
Comme un enfant avec son père;
Mettre notre contentement
Dans l'attention à lui plaire.

Il semble que rien ne devrait être plus aisément compris aux chrétiens, ni plus ordinaire, que d'envisager Dieu comme leur père et de se conduire envers lui avec simplicité, confiance et abandon. C'est là le véritable esprit de la loi nouvelle, et ce qui la distingue de l'ancienne loi. Un des dogmes fondamentaux de notre religion, est que Dieu le père nous a adoptés en Jésus-Christ, son fils, et nous a élevés à la qualité surnaturelle de ses enfants : qualité qui nous rend les héritiers de Dieu, les cohéritiers de Jésus-Christ et nous donne droit au ciel comme à notre patrie, et à l'éternelle possession de Dieu comme à notre héritage. Ce titre d'enfant de Dieu suppose et nous rappelle les principaux objets de notre foi; il est le fondement de notre espérance, et le grand motif de notre amour.

Cependant rien n'est plus rare parmi les chrétiens que cette disposition filiale à l'égard de Dieu ; et presque tous sont plus portés à le craindre qu'à l'aimer. C'est pour eux une chose extrêmement difficile dans la pratique qu'une entière confiance en lui et un abandon sans réserve. La remise réelle de tous nos intérêts entre ses mains, avec une ferme foi que rien ne peut nous arriver de sa part, d'où il ne résulte un bien pour nous, à moins que nous n'y mettions obstacle, est ce qu'il y a de moins connu, de moins fidèlement observé dans la vie spirituelle, et de plus pénible en effet à la nature.

D'où vient cela ? de l'amour-propre qui nous persuade que nos intérêts ne sont en sûreté qu'autant que nous en sommes les maîtres. On ne peut se résoudre à les confier à Dieu, à en agir à cet égard avec lui comme avec un père, et à se rassurer sur sa bonté dans les diverses épreuves où il met notre amour. Nous croyons qu'il ne se conduit en père que quand il nous caresse, qu'il nous envoie des douceurs, quand il nous accorde tout ce qu'il nous plaît de lui demander. Mais lorsque pour nous apprendre à l'aimer et à le servir pour lui-même, sans aucune vue d'intérêt, sans aucun retour sur nous, comme le mérite sans doute un père tel que lui, il nous retire les consolations dont nous abusons, il nous refuse ce qui nous nui-

rait, et nous donne ce qui nous est utile, mais dont nous ne voulons pas; alors nous cessons de voir en lui un père; nous n'y trouvons qu'un maître dur et impitoyable, son service nous rebute; nous sommes tentés à tout instant de le quitter, et nos guides spirituels ont bien de la peine à nous soutenir, comme nous en avons nous-mêmes à leur obéir, lorsqu'ils prennent le parti de Dieu contre nous.

Il est pourtant vrai que Dieu ne se montre jamais plus père, que dans les épreuves qu'il nous envoie; que les plus précieuses faveurs qu'il puisse nous faire ici-bas, ce sont les croix; et que plus il en accable ceux qui se sont donnés à lui, plus il leur témoigne son amour. Jésus-Christ n'était-il pas son fils bien-aimé, en qui il avait mis ses complaisances? Comment l'a-t-il traité depuis le moment de sa naissance jusqu'à son dernier soupir? Etais-il moins son père, lorsqu'il le livrait aux bourreaux, lorsqu'il l'abandonnait en apparence sur la croix, et qu'il le laissait mourir dans les tourments et dans l'opprobre? Non assurément; et l'on peut dire avec vérité, que si le Calvaire fut le théâtre de l'amour de Jésus-Christ pour son père, il fut aussi la démonstration la plus réelle de l'amour du Père céleste pour Jésus-Christ. Jugez-en par les suites. Il est certain que tout ce que Jésus-Christ comme homme

possède de gloire, de puissance et de bonheur, il le doit à sa croix. *Il a fallu* (1), dit-il lui-même, *que le Christ souffrit, et qu'il entrât par là dans sa gloire*. Son père exigeait et attendait de lui cette preuve passagère d'obéissance, pour lui donner à son tour une preuve éternellement subsistante de sa magnificence à le récompenser.

Après cet exemple qui nous est donné dans le chef et dans le modèle des prédestinés, gardons-nous bien de penser que Dieu se dépouille à notre égard de la qualité de père, quand il exige de nous les sacrifices les plus pénibles à la nature; quand après avoir demandé et obtenu notre consentement, il nous force, pour ainsi dire, à accomplir nos engagements, et que par la toute-puissance de la grâce, il tire de nous l'exécution de ses promesses. Quoi qu'il nous montre alors un visage sévère, quoi qu'il paraisse exercer sur nous une justice inexorable, jamais il ne fut plus notre père; jamais il ne nous en donna des marques plus solides et plus indubitables aux yeux de la foi.

La nature elle-même nous offre une image de la conduite paternelle de Dieu dans le cours de la vie spirituelle. Considérez l'éducation d'un enfant. Tandis qu'il est encore tendre et faible, on le porte entre les bras, on prévient

(1) Luc, xxiv, 26.

tous ses besoins, on le caresse, on l'apaise, on le flatte, on ne le contredit en rien. Mais lorsqu'il devient plus grand, on commence à l'assujettir ; on lui impose des devoirs très-fâcheux pour son âge, et dont il ne voit pas encore l'utilité ; on ne craint plus de le contrarier ; on se rit de ses pleurs ; on le rompt à l'obéissance ; on l'accoutume à combattre ses goûts, et à suivre la raison, aux dépens de ses inclinations ; on a recours, quand il le faut, à la sévérité, aux menaces, aux châtiments. Pourquoi cela ? c'est qu'on veut tirer parti de ses talents naturels, former en lui un homme, le rendre utile à la société, et lui assurer pour l'avenir une vie honnête et agréable, selon sa condition. Plus son père s'applique à le dresser, à le corriger, à l'exercer soit pour l'esprit, soit pour le corps, plus il lui montre d'affection, et mieux il remplit à son égard les devoirs de père. S'il l'éparaignait et lui faisait toute liberté, il ne l'aimerait point, ou il l'aimerait mal.

Dieu tient la même conduite envers ses enfants, dont il a dessein de faire des citoyens de la cité céleste. Lorsqu'ils commencent à se donner à lui, il a les plus grands ménagements pour leur faiblesse ; il leur prodigue les douceurs et les consolations pour gagner leur cœur ; il leur rend tout aisement ; il écarte les tentations ; il les amuse, et se fait en quelque sorte petit enfant avec eux. Mais lorsqu'ils prennent

des forces, et qu'ils deviennent capables de solides leçons de la vie intérieure, il suit un autre plan : il attaque la nature, et la poursuit dans tous ses vices et ses défauts, sans en épargner aucun ; il prescrit des devoirs pénibles, et en exige l'accomplissement avec une extrême sévérité. Le langage de la grâce n'est plus tendre et insinuant ; il est fort, impérieux, menaçant même ; la moindre résistance est rigoureusement punie. Il proportionne les exercices, les épreuves, les tentations à leur avancement et à leurs forces ; et plus il a mis en eux de dispositions naturelles et surnaturelles, plus il demande d'eux, jusqu'à ce qu'il les ait formés à toutes les vertus, et qu'il les ait passer par tous les degrés de sainteté. Et lorsqu'ils sont au point de perfection où il les veut, lorsqu'il les a rendus dignes de lui, leur éducation spirituelle est achevée ; il les transporte en son royaume, où il couronne leurs combats et leur obéissance, et les rend à jamais participants de sa gloire et de sa félicité.

La vie intérieure n'est donc dans toute sa suite qu'une éducation divine, mais paternelle, toute inspirée et dirigée par l'amour. Dieu remplit toujours exactement de son côté la tâche que lui impose son titre de père, et le désir qu'il a de nous rendre heureux. Efforçons-nous pareillement d'accomplir ce qu'exige de nous la qualité d'enfants d'un tel père.

Prenons encore ici pour modèles les enfants. Quelles sont les dispositions d'un enfant bien né envers son père ? La première est une grande simplicité, accompagnée d'ingénuité et de candeur. L'enfant ignore la feinte et la dissimulation à l'égard de son père ; il lui ouvre son âme, et lui fait part de tous les sentiments qu'il éprouve. Usions-en de même par rapport à Dieu. Dans nos désirs, dans nos craintes, dans nos joies, dans nos chagrins ; adressons-nous à lui avec l'ouverture et l'ingénuité des enfants. Il sait mieux que nous tout ce qui se passe en nous ; mais il aime que nous lui en parlions ; il veut être notre ami et notre confident. Ne craignons pas même de lui faire quelquefois de tendres reproches : cette sainte liberté lui est agréable ; et rien ne lui déplaît davantage qu'une froide réserve.

La seconde disposition des enfants est la confiance. Craintif et défiant à l'égard de tout autre, l'enfant ne met nulle borne à sa confiance en son père. Il sait qu'il en est tendrement aimé, qu'il est l'objet de ses soins, qu'on ne s'occupe que de lui, qu'on ne travaille que pour lui, qu'on n'a d'autre vue que celle de son bonheur. Aussi n'a-t-il nul souci, nulle inquiétude sur ce qui concerne son bien-être, se reposant de tout sur son père, qui pourvoit à ses besoins, qui pourvoit même à ses innocents plaisirs, qui va au devant de ses moindres dé-

sirs, et qui lit dans ses yeux et dans sa contenance. Il est persuadé que les avis, que les leçons, que les corrections de son père, que la gène où il le tient, que les travaux divers qu'il lui impose, que la sévérité dont il use, que le mal même apparent qu'il lui fait, n'a d'autre objet que son bien. Cette persuasion n'est pas en lui le fruit de la réflexion et du raisonnement, mais de l'instinct naturel et de l'expérience.

Oh ! si nous avions la même confiance dans notre Père céleste, qui la mérite infiniment mieux que tous les pères de la terre ; si nous remettions à sa providence le soin de nos intérêts spirituels ; si nous attendions de sa grâce bien plus que de nos efforts notre perfection et notre salut ; si nous étions intimement convaincus qu'il arrange tout, qu'il ordonne de tout pour notre bien ; que ses préceptes qui mettent un frein si gênant à nos passions, que les devoirs en apparence si pénibles qu'il exige, que les maux et les afflictions qu'il nous envoie, que les dispositions secrètes par lesquelles il déconcerte nos vues, traverse nos desseins, renverse nos entreprises ; que les fautes mêmes dans lesquelles il permet que nous tombions, à dessein de nous humilier, et de nous faire perdre toute confiance en nous-mêmes ; si nous étions, dis-je, convaincus que toute la conduite que Dieu tient sur nous ne tend qu'à notre

éternelle félicité et qu'elle nous y mènerait infailliblement, si nous la suivions pas à pas, et si nous n'usions de notre liberté que pour nous abandonner à lui; de quelle sécurité ne jouirions-nous pas? combien Dieu serait-il honoré de notre confiance, et quelles attentions, quels soins, quelle protection spéciale ne nous attirerait-elle pas?

Saint Paul établit pour maxime que *tout, sans exception contribue à l'avantage de ceux qui aiment Dieu* (1). Et qu'est-ce qu'aimer Dieu, sinon voir en lui un père, s'adresser à lui, se confier en lui pour toutes choses, agir et coopérer sous lui, et avoir fait de notre côté tout ce qu'il attend de nous, s'appuyer uniquement sur sa tendresse et ses miséricordes!

Confiance filiale, que vous épargneriez d'inquiétudes aux chrétiens qui veulent sincèrement leur salut et que vous l'assureriez bien mieux que toutes les peines d'esprit où les jette leur amour-propre! Laisser à Dieu le gouvernement de notre intérieur, suivre paisiblement l'attrait de sa grâce, consulter en tout sa sainte volonté, ne lui opposer, et du reste supprimer nos vaines réflexions, calmer notre imagination, mépriser ces alarmes et ces frayeurs injurieuses à sa bonté, voilà le chemin du ciel. S'il s'y rencontre des épines, ne nous

(1) Rom., VIII, 28.

plaignons point, c'est nous qui les semons.

L'obéissance est la troisième disposition des enfants, mais une obéissance toute fondée sur l'amour et qui n'est point dictée par la crainte comme celle des esclaves, ni par l'intérêt comme celle des mercenaires ; une obéissance qui s'étend à toutes les volontés du père et qui ne regarde pas si l'exécution en est aisée ou difficile, agréable ou répugnante à la nature ; une obéissance généreuse, prompte, courageuse, qui n'oppose ni vaines raisons, ni murmures ; une obéissance qui trouve sa récompense dans le plaisir d'avoir fait son devoir en contentant un père qu'on chérit et qu'on respecte.

Est-ce ainsi que la plupart des chrétiens obéissent à Dieu ? Il s'en faut bien. Et quelle en est la cause ? C'est qu'ils perdent de vue que Dieu est leur père et qu'ils le considèrent sous tout autre aspect. Les uns appréhendent plus de se perdre qu'ils ne désirent de se sauver, parce qu'ils ont l'esprit plus frappé de l'idée des flammes éternelles dont Dieu menace les méchants que de celle des biens ineffables qu'il promet aux bons. La crainte est le principe de leur obéissance ; ils ne voient en Dieu qu'un maître impérieux, qu'un juge sévère et incorruptible, qu'un vengeur inexorable.

Or, la crainte a bien la force de nous éloigner du mal, mais elle n'a pas celle de nous

porter au bien ; elle est un frein, mais non un aiguillon. Elle est le commencement de la sagesse, mais elle n'en est que le commencement. L'intention de Dieu n'est pas qu'on s'y fixe ; il veut que de la crainte on passe à l'amour. Au fond, ce n'est pas craindre Dieu que de ne pas craindre que ses châtiments ; et ce n'est pas lui obéir de la manière qu'il le désire que de ne céder qu'à ses menaces. Aussi cette obéissance n'est-elle pas moins imparfaite dans son motif. Elle laisse sentir toute la pesanteur du joug et n'arrache pas du cœur l'envie secrète de la secouer. Elle s'en tient aux termes précis de la loi ; et parce que nous sommes toujours enclins à l'interpréter en notre faveur, on est souvent exposé à ne pas en remplir les obligations.

D'autres considèrent à la vérité Dieu comme rémunérateur ; ils le servent par le motif de l'espérance. Mais les biens que Dieu leur promet les touchent plus que Dieu même ; c'est-à-dire que dans la possession de Dieu qu'ils espèrent ils aiment plus leur bonheur qu'ils n'aiment Dieu ; ils sont trop sensibles à leur propre intérêt, ils ne font même presque aucune attention à autre chose.

Ce motif est bon en lui-même, il les excite à la pratique du bien, mais il n'est pas assez pur, et leur obéissance qui n'a point d'autre appui est faible, chancelante, pénible même en

mille occasions. La vraie foi, celle qui opère par la charité, n'a que très-peu d'influence sur leur conduite ; les biens et les maux présents balancent en eux l'impression des biens à venir. C'est ce qui leur rend extrêmement difficile la pratique de la vertu qui s'exerce principalement dans le mépris des biens et dans le support des maux de cette vie : et ils ne sont guère à l'épreuve de certaines tentations délicates dont la victoire est réservée à l'amour de Dieu.

Ce n'est ni dans la crainte, ni dans la vue du propre intérêt, mais dans l'amour, qu'est le principe habituel de l'obéissance qu'on doit à Dieu et rien n'est plus capable de faire naître en nous cet amour, que la qualité de père que Dieu a daigné prendre par rapport à nous. Lorsque venant à réfléchir sur ce nom si tendre et sur les dispositions qu'il suppose en Dieu à mon égard, je considère que de toute éternité il m'a aimé, non simplement comme sa créature, mais comme son enfant, et qu'il va jusqu'à nous témoigner dans ses Ecritures que quand une mère pourrait oublier le fruit de son sein, jamais il ne nous oubliera : lorsque je pense qu'il m'a adopté en Jésus-Christ, son Fils unique, à dessein de m'associer avec ce Fils à l'héritage céleste, de partager éternellement avec moi son propre bonheur : quand je songe surtout à l'admirable invention de son

amour paternel, à ce qu'il en a coûté à son Fils pour m'élever à cette divine adoption, et aux grâces inestimables qui ont accompagné et suivi ce bienfait; que puis-je refuser à un tel Père, qui n'a d'autre motif en tout ce qu'il demande de moi, que l'amour qu'il me porte et le bien qu'il me veut faire? Que vois-je dans sa loi que le plus doux comme le plus juste de mes devoirs, celui de l'aimer, auquel en effet, toute la loi se réduit? Comment puis-je la regarder comme un joug et un fardeau? Oh! que ce joug m'est agréable! Que ce fardeau m'est léger et que j'aurais de regret de n'en pas être chargé! Aimer par reconnaissance le meilleur des pères, qui m'a aimé le premier, et lui prouver mon amour par mon obéissance me paraît être mon plus grand bonheur, comme mon plus grand malheur serait de ne pas l'aimer et de lui désobéir dans la moindre chose.

Dans ces sentiments, je ne m'en tiens point à ce qu'il commande sous peine d'encourir sa disgrâce. J'étudie ce qui peut lui plaire; le moindre signe de sa part est une loi pour moi; je ne lui dispute rien, je ne murmure de rien; je me soumets avec joie à toutes les dispositions de sa providence, même à celles qui me semblent les plus pures, parce que le titre de père m'apprend à les envisager toujours comme une marque de son amour et comme

une épreuve du mien. C'est ainsi que Job était affecté, lorsqu'il disait au plus fort de ses peines : *Si nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi les maux* (1) ? et *Quand il me donnerait le coup de la mort, j'espérerais en lui* (2) ; et encore : *Que ma consolation soit qu'en m'affligeant il ne m'épargne pas et que je ne contredise en rien sa sainte volonté* (3). Voilà jusqu'où le chrétien doit porter la confiance et la soumission à l'égard d'un père tel que Dieu.

Que le désir de plaire au monde, que la crainte de lui déplaît, que le respect humain, ce redoutable ennemi de la vertu, est faible contre un cœur où domine l'amour filial ! Le véritable enfant de Dieu est insensible aux attractions du monde ; il est inaccessible à sa séduction ; il n'appréhende ni ses menaces, ni ses râilleries. Il marche tête levée, et se déclare hautement dans les occasions où l'honneur de son Père est intéressé. S'il se cache aux yeux des hommes, c'est toujours par humilité et jamais par faiblesse ; il ne fait rien pour être vu, mais il ne se met pas en peine qu'on le voie et qu'on le remarque, qu'on le loue ou qu'on le blâme, qu'on l'estime ou qu'on le méprise. Le monde est pour lui comme s'il n'existant pas ; en public comme en secret, sa vue est tou-

(1) Job, II, 10. — (2) Id. XIII, 15. — (3) Id. VI, 10.

jours attachée sur son Père, il ne s'occupe que de lui seul.

Et comment s'embarrasserait-il de plaire au monde, lui qui ne veut pas se plaire à lui-même? Il ne redoute rien tant que ses propres regards; il se fuit, il s'oublie et ne voudrait pas dérober la moindre chose à la gloire de son Père par le plus léger retour de complaisance; s'il lui arrive quelquefois de s'y surprendre, il se le reproche comme un crime.

La délicatesse va plus loin. Content de plaire à Dieu, il n'est pas même empêtré de savoir s'il lui plaît. Il ne néglige rien pour mériter sa bienveillance, mais il ne lui en demande ni assurance, ni témoignage. L'amour-propre pourrait se reposer dans une si flatteuse assurance et son amour pour Dieu en serait moins pur.

DOUZIÈME MAXIME.

Craindre surtout de résister
A son attrait qui nous invite;
Et jamais ne lui disputer
Nulle chose, grande ou petite.

Comme le propre de la grâce est de combattre en tout la nature, il faut s'attendre qu'elle nous demandera souvent, ou plutôt toujours,

des choses contraires à nos inclinations vicieuses ou imparfaites; et par conséquent que la nature lui opposera une forte résistance, et ne se rendra qu'à l'extrême. Mais la volonté doit toujours être du parti de la grâce. J'entends par la volonté, non de certains désirs inefficaces, de certaines répugnances et aversions qui ne sont pas libres, mais une résolution ferme et déterminée; non un *je voudrais*, mais un *je veux*, qui triomphe également des penchants et des répugnances.

Cette volonté généreuse, décidée et inébranlable de répondre en tout aux vues de Dieu, n'est pas commune, même parmi ceux qui croient s'être donnés tout à fait à lui. Dans certains moments de ferveur sensible, on fait à Dieu les plus belles protestations; on se flatte qu'elles partent du fond même de la volonté, mais on se trompe; elles ne sont que l'effet de la chaleur de la grâce.

Dès que cette chaleur s'est ralentie, et que l'âme est rendue à elle-même et à la grâce ordinaire, elle voit avec surprise que toutes ses bonnes résolutions se sont évanouies. Ou bien encore on présume de ses forces, comme saint Pierre; et tant qu'on est bien loin du danger, on se croit en état de tout affronter. Mais l'occasion se présente-t-elle, on cède, comme cet apôtre, à la plus légère tentation. Il y a bien de la différence, disait un saint homme qui en

avait l'expérience, entre sacrifier à Dieu sa vie dans un transport de dévotion, et la lui sacrifier sur le point de monter au gibet. Or, c'est quand, après l'action passagère du feu céleste, l'âme est refroidie et reconduite à une grâce insensible, c'est dans le moment même du sacrifice qu'il faut juger des véritables dispositions de la volonté.

On ne doit donc pas se flatter aisément d'avoir cette bonne volonté : au contraire, on doit toujours craindre de ne l'avoir pas. Ce n'est pas qu'il faille être pusillanime ; mais il est essentiel de se défier toujours de soi, et de ne compter que sur le secours d'en haut, avec la ferme confiance qu'il ne nous manquera pas au besoin. Nous sommes si faibles, que nous ne pouvons nous répondre de la victoire avant l'événement ; la moindre présomption nous en rend indignes, et souvent l'ennemi nous l'arrache des mains lorsque nous croyons la tenir.

Voulons-nous n'être jamais dans le cas de résister à Dieu ? Ne perdons point de vue la parole de Jésus-Christ, que *l'esprit est prompt, mais que la chair est faible*. En conséquence, veillons et prions comme il nous l'ordonne, pour ne point succomber à la tentation. Veillons afin de ne pas nous exposer nous-mêmes, et de ne donner aucune prise à l'ennemi : prions afin de trouver en Dieu la force qui nous manque. En nous conservant ainsi dans la

crainte salutaire de n'être pas fidèles à la grâce, Dieu nous préservera de tout accident fâcheux; ou s'il permet quelquefois que nous fassions l'épreuve de notre faiblesse, ce ne seront jamais des chutes mortelles; il mettra lui-même la main sous le coup, pour nous empêcher de nous froisser; il nous relèvera promptement, et nous n'en serons ensuite que plus fermes.

La crainte de résister à l'attrait de la grâce peut aussi se prendre en un autre sens, qui est que cette résistance est le plus grand mal que nous ayons à appréhender. Quand Dieu a dessein de s'emparer d'une âme et de la gouverner par lui-même, il lui donne une foule de vues pour sa perfection; il veille avec une attention particulière sur ses pensées, sur ses paroles, sur ses actions, sur ses motifs; il ne lui passe rien, il examine toutes ses démarches, et lui reproche avec force les moindres infidélités.

Or, l'âme ne saurait être trop attentive à ces vues qu'elle reçoit de Dieu, à ces reproches intérieurs qu'il lui fait, et il est pour elle de la dernière importance d'y avoir égard. Car en premier lieu, qu'elle résiste à ce que Dieu lui demande, elle arrête tout court le progrès de sa perfection: c'est un obstacle qu'elle met sur sa route, et elle n'ira pas plus avant qu'elle ne l'ait surmonté. Non-seulement elle n'avance pas, mais elle reculera; parce que c'est un

principe dans la vie spirituelle, que qui n'avance pas recule. En second lieu, les grâces se tiennent les unes aux autres : une première dont on profite en attire une seconde ; celle-ci en attire une troisième, et ainsi de suite : en sorte qu'elles forment une chaîne qui aboutit à la sainteté et à la persévérance finale. Par la même raison, la première grâce rebutée nous prive de la seconde, et celle-ci des suivantes ; et la chose peut aller si loin, qu'elle nous conduise à une perte inévitable.

Il est donc toujours extrêmement dangereux de rompre cette chaîne ; et comme il est certain qu'on parviendra à toute la perfection que Dieu attend de nous, si l'on conserve soigneusement l'union de tous les chainons qui la composent, il est certain pareillement qu'on décherra et qu'on courra risque de se perdre, si l'on interrompt cette union à quelque endroit de la chaîne que ce soit.

Ceci est vrai surtout de certaines grâces principales qui en sont comme les maîtres anneaux, et qui en ont par elles-mêmes de grandes suites, telles que la grâce de la vocation, l'attrait pour l'œuvre et d'autres de cette nature. Elles sont comme l'entrée de la vie par laquelle Dieu veut nous conduire au port du salut. Y répondre fidèlement et constamment, c'est mettre son salut en assurance ; y résister, c'est rejeter la voie que Dieu nous propose, et qui

peut-être est la seule par laquelle il prétend nous sauver.

Il est bon cependant d'avertir ici les âmes timorées que les fautes de surprise, d'inadvertance, de premier mouvement, d'imprudence même et d'indiscrétion, les fautes en un mot de pure fragilité n'interrompent point cette chaîne : il n'y a que celles qui sont faites avec vue, de propos délibéré, et même que l'on commet à plusieurs reprises, qui aient cet effet. Car Dieu ne se rebute pas pour une première faute ; il revient plusieurs fois à la charge ; sa patience à attendre une âme est longue, à proportion de l'importance de l'objet ; il ne se retire tout à fait, que quand il voit une certaine obstination dans la volonté.

Il en use de même dans les occasions où il demande de certains sacrifices. Il poursuit quelquefois une âme des années entières avant que de se lasser, surtout si le sacrifice est grand et si l'âme y a une forte répugnance. Mais enfin le moment n'est connu que de lui. Alors cette âme sort de l'ordre de la Providence surnaturelle ; il est à craindre qu'elle n'y rentre jamais, et elle expose par là jusqu'à son salut éternel. Dieu montra à sainte Thérèse la place qu'elle eût eue dans l'enfer, si elle eût manqué celle qui lui était préparée dans le ciel. Il n'y avait pas de milieu pour elle entre être

11.

sainte ou réprouvée. Combien d'âmes sont dans ce cas, sans qu'elles le sachent !

C'est aussi une des principales raisons pourquoi les maîtres de la vie spirituelle recommandent si fort le recueillement et l'attention à la grâce. Ils veulent que l'âme prête continuellement l'oreille aux avertissements que Dieu ne cesse de lui donner, soit pour la porter au bien, soit pour la détourner du mal, et qu'elle soit dans la plus grande fidélité à les suivre. Cette attention et cette docilité sont, selon Jésus-Christ même, le caractère distinctif de ses élus. *Mes brebis, dit-il, me suivent parce qu'elles connaissent ma voix* (1). Et l'on peut dire que toute la méthode des vrais directeurs consiste à inspirer cette disposition aux âmes qu'ils conduisent.

La maxime ajoute qu'il ne faut jamais disputer à Dieu nulle chose, grande ou petite. C'est qu'il ne nous appartient point de juger du plus ou du moins d'importance des choses que Dieu nous demande, et que nous sommes très-sujets à nous faire illusion là-dessus. C'est encore que la volonté de Dieu signifiée donne de l'importance aux objets les plus petits en eux-mêmes, et qu'il faut considérer plus que tout le reste, l'intention et le bon plaisir d'un si grand mai-

(1) Jean., x, 4.

tre. Qu'était-ce en soi de manger ou de ne manger pas d'un certain fruit ? Le salut du genre humain dépendait pourtant de l'observation d'un précepte si léger en apparence. Dieu est le maître absolu des grâces qu'il nous fait : il l'est aussi des conditions auxquelles il les attache. Or, nous ignorons si ce n'est pas de notre fidélité à telle chose qui ne nous paraît rien, que dépendent des grâces qu'il nous a destinées.

D'ailleurs, il se présente rarement des occasions de faire de grandes choses pour Dieu, au lieu que celles d'en faire de petites se renouvellent à chaque instant ; et c'est principalement dans cette soigneuse application à ne rien négliger, que se montre la délicatesse de l'amour. Rien ne prouve mieux quelle grande idée on a de Dieu, quel désir on a de lui plaire, que cette persuasion que rien n'est petit à son service. Enfin, comment peut-on se répondre qu'on sera fidèle à Dieu dans les grandes choses, si l'on ne craint pas de lui manquer dans les petites ? Celles-ci sont plus à notre portée, plus accommodées à notre faiblesse : celles-là, au contraire, demandent de grands efforts, qui passent nos forces, et dont il y aurait de la présomption à nous croire capables. Les grands actes de vertu sont plutôt l'ouvrage de Dieu que le nôtre, et les moindres nous appartiennent.

nen en quelque sorte davantage, quoique Dieu y mette toujours plus du sien.

Que de motifs accumulés de s'attacher à la pratique des petites choses, et de n'en refuser aucune à Dieu sous ce prétexte ! C'est à l'entièr et parfaite fidélité que se reconnaissent les grandes âmes ; et la fidélité n'est point parfaite, si elle n'embrasse tout sans exception. Jugeons du service de Dieu par le nôtre. Nous voulons qu'on y soit exact, ponctuel, qu'on ne manque à rien ; et nous trouverions fort mauvais qu'on se dispensât de nous obéir, quand l'objet n'est pas considérable. Est-ce trop que nous servions Dieu comme nous exigeons qu'on nous serve ?

La pratique des petites choses nous entretiennent dans l'humilité et ne nous exposent point à la vanité. Elle est d'un prix inestimable devant Dieu, si elle est relevée par de grands motifs. Nous acquérons par elle cette extrême pureté de conscience qui nous rapproche si fort de Dieu. Qu'est-ce, en effet, qui caractérise sa sainteté infinie ? Est-ce son aversion pour les grands crimes ? Non ; c'est son incompatibilité avec les plus légères souillures. Il en est de même à proportion des saints.

Combien donc se trompent les âmes qui usent de réserve avec Dieu, qui composent, pour ainsi dire, avec lui ; qui consentent à lui

accorder de certaines choses et qui lui en refusent d'autres obstinément ; qui s'observent avec une extrême vigilance sur de certains points, et qui se négligent absolument sur d'autres, qui mettent enfin des bornes à leur perfection, et qui disent dans leur cœur : J'irai jusque là et non au delà ? Eh ! ne voyez-vous pas que ce que vous refusez à Dieu, est justement ce qu'il vous demande avec plus d'instance, et le sujet de ses reproches les plus vifs et les plus fréquents ? C'est donc ce qu'il vous importe le plus de lui donner : car s'il vous presse avec tant de force, ce n'est pas pour son intérêt, mais pour le vôtre. Il voit mieux que vous, pour ne pas dire qu'il voit seul ce qui est utile et nécessaire à votre avancement : et puisqu'il insiste si fort sur tel point, c'est une marque infaillible que ce point n'est pas si peu considérable que vous l'imaginez.

Ah ! c'est le grand objet de l'examen de conscience et sur lequel il ne se faut rien pardonner. Portons la recherche à cet égard jusque dans les replis les plus cachés de notre cœur ; voyons s'il n'y a point quelque réserve secrète, quelque rapine dans l'holocauste. Et après toutes nos recherches, prions Dieu qu'il porte lui-même le flambeau dans tous les recoins de notre âme, et qu'il nous éclaire sur nos dispositions intimes ; qu'il ne permette point que nous ayons la volonté de lui disputer la moin-

dre chose; et qu'il use de son autorité suprême pour nous arracher ce que nous aurions la faiblesse de retenir.

TREIZIÈME MAXIME.

Faire la guerre au vieil Adam,
Et ne jamais poser les armes :
Il vit en nous à notre dam,
Et nous coûtera bien des larmes.

Quel est ce vieil homme que saint Paul nous ordonne de crucifier, et que Jésus-Christ a attaché dans sa personne au bois de sa croix, pour nous apprendre ce qu'il mérite et comment nous devons le traiter? C'est la chair, c'est-à-dire tout ce qui est opposé en nous à l'esprit de Dieu. Ainsi l'entend l'Apôtre, qui, sous le nom d'œuvres de la chair, comprend non-seulement les vices qui ont le corps pour objet, mais encore ceux qui ont leur source dans l'esprit. Les premiers se rapportent tous à la sensualité, et les seconds à l'orgueil ou à l'estime immodérée de soi-même.

Pour bien entendre ce que c'est que cette guerre que le chrétien doit se faire, et que ces deux hommes, l'un spirituel et l'autre animal, qu'il porte en soi, qui ont des inclinations tout

à fait opposées, et qui tendent mutuellement à se détruire ; il faut remonter jusqu'au péché originel et aux deux grandes plaies qu'il nous a faites. Nous prendrons par là une idée juste de la mortification chrétienne, de sa nécessité, de son étendue et de sa continuité.

Dans Adam sortant des mains du Créateur, l'esprit était humble et soumis à Dieu, le corps était souple et soumis à l'esprit. Ainsi tout en lui était dans l'ordre et il n'avait rien à faire qu'à s'y maintenir. Le péché a renversé cet ordre : Adam s'est révolté contre Dieu. Sa révolte est venue d'un principe d'orgueil et d'un fol espoir de devenir semblable à Dieu en mangeant le fruit défendu. La révolte de sa chair a été destinée à humilier son orgueil, et à lui faire sentir que l'homme qui, abusant de sa raison, aspire à l'égalité avec Dieu, mérite pour châtiment d'être mis au niveau des bêtes, et d'être asservi comme elles à l'empire des sens.

Aussi la première chose dont il s'aperçut après son péché, fut cette rébellion de la chair; ce fut pour lui l'indice et le témoignage indubitable de sa dégradation ; et ce désordre si honteux pour lui, qu'il ne put en soutenir la vue, lui eût appris combien la rébellion de son esprit contre Dieu était plus humiliante et plus odieuse, s'il n'eût été aveuglé par son péché. Il fallut que Dieu lui ouvrit les yeux, et le mit en état de juger de l'excès du désordre de son

esprit, par la confusion que lui causait le désordre de sa chair.

Malheureux enfants d'Adam, nous naissons tous avec une funeste disposition à ce double désordre. La chair désobéit à l'esprit, ses appétits et ses mouvements préviennent la volonté, qui n'a que trop de penchant d'abord à y consentir, ensuite à les exciter, enfin à s'y assujettir au point d'en devenir entièrement l'esclave. La raison, quoique maîtresse de régler les appétits nécessaires, tels que ceux du boire et du manger, et de commander absolument aux autres, a la faiblesse d'y céder; et non-seulement elle les contente souvent au delà du besoin et contre l'intention du Créateur, mais elle se dégrade jusqu'à rechercher uniquement le plaisir attaché à la satisfaction des sens, jusqu'à s'y reposer comme dans sa fin, jusqu'à employer son industrie et ses lumières à se procurer des voluptés raffinées de toute espèce, jusqu'à franchir même les bornes immuables de la nature, et se livrer à des excès qu'elle abhorre. État infiniment humiliant pour l'homme, qui le ravale bien au-dessous de la brute, et que néanmoins il sent si peu, qu'il s'en fait un mérite et une gloire.

La désobéissance de l'esprit à Dieu va, s'il se peut, plus loin encore. Nous affectons une indépendance absolue, nous mettons notre liberté à faire sans exception tout ce qui nous

plaint, et nous regardons cette liberté illimitée comme un droit qui ne peut nous être disputé sans injustice. L'empire que Dieu exerce sur nous, quoique nécessaire, quoique doux et modéré, quoique favorable à notre bien-être présent, et n'ayant pour but que notre bonheur éternel, si légitime, si raisonnable, exercé avec tant de ménagement, nous blesse, et nous tendons continuellement à le secouer, ou du moins à l'affaiblir. Toute loi de sa part nous paraît un attentat contre nos droits; tout commandement nous pèse; toute défense nous irrite; et il suffit qu'une chose nous soit interdite, pour que nous la désirions avec plus d'emportement. D'où vient cette étrange disposition, que chacun de nous trouvera en soi s'il veut s'étudier, sinon d'un orgueil prodigieux qui ne connaît point de maître, d'une idée folle de notre propre excellence, d'un aveuglement sur nous-mêmes porté jusqu'à l'idolâtrie?

Voilà les maladies que l'Evangile nous apprend à connaître et qu'il nous enseigne à guérir. Toute la morale chrétienne n'est autre chose que le remède à ces deux grands désordres. Pour cela elle nous propose, comme aussi justes qu'indispensables, deux sortes de mortifications, dont l'une a pour objet de mettre le corps sous le joug de l'esprit, l'autre de soumettre l'esprit à Dieu, afin de rétablir par

là l'ordre primitif et de réparer le mal causé par le péché. La première se nomme extérieure et la seconde intérieure.

Le premier degré de la mortification extérieure, lequel est d'obligation absolue pour tout chrétien, est de s'abstenir de tout plaisir défendu par la loi de Dieu; de s'interdire tout excès dans ceux dont il est permis d'user ou qui sont attachés aux actions nécessaires pour la conservation de l'espèce humaine et de chaque individu; de ne point les rechercher pour eux-mêmes; parce que ce ne sont que des moyens; mais de les faire servir à la fin pour laquelle le Créateur les a institués; d'observer religieusement les abstinences et les jeûnes prescrits par l'Église. Par excès dans les plaisirs légitimes, je n'entends pas seulement ceux qui vont jusqu'à troubler la raison ou à altérer la santé, mais encore tout raffinement de sensualité, tout ce qui provoque et irrite l'appétit pour le satisfaire au delà du besoin.

Le second degré ne s'en tient pas là. Il nous donne pour règle de refuser aux sens tout ce qui n'est pas de nécessité, de manger pour la faim, de boire pour la soif, de dormir pour réparer ses forces, de se vêtir et de se loger pour se garantir de l'incommode des saisons et de n'accorder rien ni à ce qui flatte le goût, ni à ce qui favorise la mollesse. Tous les ménagements excessifs pour le corps fomentent sa ré-

bellion contre l'esprit; et nous ne savons que trop par expérience qu'il est toujours disposé à abuser de ce qu'on lui donne au delà du besoin. Le chrétien mortifié mène une vie commune, éloignée de toute singularité, mais simple, sobre, uniforme, et il s'étudie à ne s'écartier en rien des règles de la tempérance et de la modération. Il regarde son corps comme un méchant serviteur qui n'obéit qu'à regret, et qui fait un effort continual pour s'affranchir du joug. C'est pourquoi il le tient dans une étroite dépendance, et tellement asservi à l'esprit, que non-seulement il n'en gêne pas, mais qu'il en seconde les opérations. Telle est la loi que Dieu a établie; la raison seule nous l'intime suffisamment; l'Évangile ne fait qu'en presser et qu'en faciliter l'observation.

L'avantage de cette mortification modérée, mais soutenue, est qu'elle ne donne aucune prise à l'orgueil, qu'elle n'a rien qui se fasse remarquer, et qu'elle nous met à l'abri de tous les excès d'une ferveur indiscrete. D'ailleurs, la chair est toujours assez matée quand elle se voit réduite au pur besoin, et privée de tout ce qu'elle désire au delà.

Cependant, et c'est le troisième degré de mortification, Dieu inspire quelquefois aux âmes pieuses de faire des pénitences afflictives: elles peuvent même leur être nécessaires, soit pour l'expiation de leurs péchés, soit pour

dompter l'orgueil de l'esprit, soit pour résister à de violentes tentations. La règle est de ne rien faire en ce genre, sans l'avis ou l'injonction du confesseur, et le confesseur doit se conduire à cet égard avec une grande discréption.

Parce qu'on a lu dans la vie de quelques saints, qu'ils ont pratiqué des austérités extraordinaire, l'imagination s'échauffe là-dessus, on se propose de les imiter, croyant qu'on ne peut être saint sans cela, et qu'avec cela on le sera infailliblement. En quoi l'on se trompe doublement; parce que ces austérités, si Dieu ne les demande pas de nous, ne sont pas nécessaires à la sainteté; et qu'au lieu d'y contribuer, elles peuvent même y nuire, si elles ne sont pas inspirées et dirigées par la grâce. Admirons ce qu'ont fait les saints; humilions-nous de n'avoir ni leur courage, ni leur amour pour Dieu; soyons confus du peu que nous faisons en comparaison; attendons, pour marcher sur leurs traces, en ce point, que Dieu nous déclare ainsi qu'à eux sa volonté, et qu'elle nous soit confirmée par celui qui nous en tient la place.

La mortification de l'esprit est bien plus efficace que toutes les austérités pour soumettre la chair et la raison en est évidente. La révolte de la chair contre l'esprit n'est, comme j'ai dit, qu'une suite et une punition de la révolte de

l'esprit contre Dieu. Ainsi, lorsqu'on s'applique de toute sa force à soumettre l'esprit à Dieu, on attaque directement le principe du désordre de la chair, et Dieu qui voit que l'esprit lui est soumis, fait cesser la peine due à son orgueil et remet lui-même la chair dans son devoir. Plus nous serons humbles, moins nous serons exposés à sa rébellion.

La mortification intérieure est donc sans comparaison la plus nécessaire, parce qu'elle va jusqu'à la racine et à la source du mal. Et que faut-il mortifier dans l'âme? Tout sans rien excepter. Le péché a tout infecté de son poison, les passions, l'esprit, la volonté, le fond de l'âme le plus intime. Telle est la guerre de l'homme contre lui-même, de la grâce contre la nature; guerre où il ne doit jamais poser les armes, parce que l'ennemi n'est jamais entièrement vaincu; et que tout terrassé qu'il peut être, à la moindre négligence de notre part, il ne manquera pas de se relever.

Pour commencer par les passions, à les prendre en elles-mêmes, elles n'ont rien de mauvais, elles ne sont qu'un vif mouvement de l'âme par lequel elle tend à s'unir au bien ou à repousser le mal. Voilà ce qu'elles sont dans la première institution et dans l'intention de Dieu. Mais depuis le péché, l'âme ne connaît plus son vrai bien, ni son vrai mal; elle

ne considère plus l'un et l'autre par rapport à Dieu, mais par rapport à elle-même ; elle appelle bien ce qui flatte son orgueil et son amour-propre, ce qui lui procure quelque jouissance momentanée ; elle appelle mal ce qui l'humilie, la contrarie et la tire du repos qu'elle cherche hors de Dieu dans les objets créés. Les passions, enfants d'une volonté aveugle, et guidée par une raison enveloppée de ténèbres, se méprennent donc dans leur objet ; elles le poursuivent avec une ardeur extrême, et parce que cet objet, étant faux, ne peut les remplir, leur faim ne fait que s'irriter de plus en plus ; sans cesse trompées dans leur attente, elles cherchent toujours un bonheur qui leur échappe. Dégoutées d'un objet, elles se jettent avec la même fureur sur un autre de même nature qui ne les rassasie pas davantage. Cependant leur erreur dure toujours et à moins d'être éclairée par la lumière de la grâce, l'âme reste dans cette illusion, jusqu'à ce que la mort vienne dissiper le charme qui la séduisait.

Ainsi, le premier devoir du chrétien est de soustraire aux passions ce qui leur sert d'aliment, d'arrêter leur impétuosité, d'éteindre leur feu et de prévenir jusqu'à leurs premiers mouvements. Il faut pour cela qu'il captive les sens qui montrent aux passions leur objet, qu'il bride l'imagination qui le leur dépeint

avec des couleurs séduisantes et qui enflamme les désirs de la volonté, et qu'il mette un frein à ses inclinations désordonnées.

Et il ne suffit pas d'interdire aux passions ce qui est manifestement criminel; il faut leur retrancher ce qui est dangereux, ce qui est suspect, ce qui a la moindre apparence de mal. Il faut aller même jusqu'à les priver de ce qui est permis et innocent, si elles y ont trop d'attache, parce qu'une attache trop forte n'est jamais innocente.

Mais une telle guerre ne se termine pas en un jour; on doit la pousser sans relâche et ne faire ni paix ni trêve avec de si dangereux ennemis. On croit quelquefois les passions mortes, elles ne sont qu'assoupies ; elles se réveillent à la première occasion où l'on n'est pas sur ses gardes et elles allument dans le cœur un nouvel incendie plus difficile à éteindre.

Ne vous bornez pas aux passions ; attaquez aussi les affections purement naturelles, les penchants, les répugnances, tout ce qui gène le cœur et ne le laisse pas entièrement libre. Cela va plus loin qu'on ne pense quand on veut se sonder soi-même et combattre en soi absolument tout ce qui s'oppose au règne de la grâce. Car la grâce ne se propose rien moins que de détruire dans le chrétien tout ce qui est naturel et de le rendre tout spirituel. Par-

tout où l'homme doit agir par un principe raisonnable, le chrétien doit agir par un principe surnaturel et divin. C'est saint Paul qui le décide, et qui étend cette décision jusqu'aux actions qui entretiennent la vie animale. *Quelque chose qu'il arrive, soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites-le pour la gloire de Dieu* (1). Jugez par là jusqu'où vous devez pousser la mortification intérieure.

Allez donc encore au delà des affections naturelles. N'épargnez pas la sensibilité, la tendresse sur vous-même, et cette délicatesse extrême qui vous tient toujours en larmes, qui vous trouble et vous révolte au moindre mot, à la plus légère contrariété, à la plus faible apparence, je ne dis pas de mépris, mais d'inattention, de froideur, d'indifférence. Qu'ils sont rares les chrétiens en qui toute sensibilité est mortifiée, qui, dans le commerce de la vie n'exigent rien, ne se formalisent de rien, ne pensent pas si l'on fait attention à eux ! Hélas ! on se plaint, et ce n'est pas sans raison, que les personnes dévotes sont plus sensibles, plus difficiles, plus ombrageuses que les autres. Ne donnons pas lieu à ce reproche et pour l'honneur de la piété et pour notre propre intérêt. L'extrême sensibilité est une source intarissable de peines toujours renaissantes; jamais

(1) I. Cor., x, 31.

on n'a la paix du cœur ; on se prévient contre le prochain, on le voit de mauvais œil, on altère la charité et l'on est exposé à donner à son ressentiment les suites les plus funestes.

Ce n'est pas assez. Dans le bien même que vous avez en vue, modérez la vivacité des désirs, modérez l'empressement, modérez l'activité. Appliquez-vous à vous posséder toujours. Mettez-vous au-dessus des impatiences; n'en arrêtez pas seulement les démonstrations extérieures; ne vous contentez pas qu'on n'aperçoive ni dans vos paroles, ni dans le ton de votre voix, ni sur votre visage, ni dans votre maintien, aucun signe d'altération : mais étouffez les mouvements intérieurs aussitôt qu'ils s'élèvent, et ne souffrez pas qu'ils prennent sur vous le moindre empire, dès que vous les aurez aperçus. La possession de soi-même, qui est l'ouvrage de la grâce, est le plus grand bien de la vie. Elle entretient la paix intérieure, la joie spirituelle, l'égalité d'âme; elle édifie et gagne le prochain, elle tarit la source de bien des fautes; elle nous laisse toute l'étendue de nos lumières pour connaître le bien qui se présente à faire à chaque instant, toute la force de la volonté pour le pratiquer; et elle met dans l'action même toute la perfection dont elle est susceptible.

Voilà pour ce qui regarde les passions. A l'égard de l'esprit, que de choses à mortifier en

- lui ! De combien de préjugés contraires à l'Évangile n'est-il pas rempli, et cela dès la plus tendre enfance ! Préjugés sur les honneurs, préjugés sur les richesses, préjugés sur les plaisirs, préjugés sur une foule de maximes et d'usages établis dans le monde.

Quel est le chrétien qui ne se fasse pas un mérite de la naissance qui l'élève au-dessus des autres, qui ne se préfère point à eux par cet endroit, qui n'en exige des respects et des déférences qu'il ne croit pas leur devoir ? Qu'est-ce pourtant aux yeux de Dieu que la noblesse ? rien. Qu'est-ce, selon les idées de l'Évangile ? un obstacle à l'humilité. Jusqu'à ce que vous portiez de cet avantage prétendu le même jugement que Jésus-Christ, ne vous tenez pas pour son disciple. Quel est encore le chrétien qui, étant de basse extraction, n'en ait honte intérieurement, n'appréhende que ceux qu'il fréquente en soient instruits, ne prenne à injure le reproche qu'on lui en ferait, et n'en soit très-vivement affecté ? La raison nous dit assez que ce n'est qu'un préjugé ; mais elle ne nous mettra jamais au-dessus. L'Évangile y oppose le choix de Jésus-Christ, qui a paru sur la terre dans la condition la plus obscure, et qui, pour naître du sang de David, l'homme selon le cœur de Dieu, a attendu que ce sang royal coulât dans les veines d'un artisan qui passait pour son père. Quelle peine n'a-t-on

pas cependant à réformer là-dessus ses idées sur celles de Jésus-Christ ?

Ce que les charges publiques et les grandes places, soit dans l'Eglise, soit dans l'Etat, imposent d'obligations pour la conscience, doit plutôt les faire craindre, que les faire désirer. Quel est néanmoins, parmi ceux qui peuvent y prétendre, le chrétien qui n'y voit que ce que l'Evangile veut qu'on y envisage ; qui ne jette un coup d'œil sur l'autorité, sur la considération, sur les distinctions et le crédit, sur les émoluments attachés à ces places, et qui tremble lorsqu'il y est élevé, sans les avoir désirées ni recherchées ? Quel est celui qui, malgré le précepte et l'exemple de Jésus-Christ, ne juge qu'il vaut mieux commander qu'obéir, être servi que de servir ?

Mêmes préjugés au sujet des richesses et de la pauvreté. Quel est le riche qui ne s'estime plus que le pauvre ; qui, au sentiment de pitié qu'il a pour lui, ne joigne un secret retour de complaisance sur soi-même ; et qui, en soulageant les besoins de l'indigence, ne se félicite pas de ne les point éprouver ? Quel est le pauvre qui ne soit honteux de sa misère, qui ne porte envie au riche, et qui ne se croie négligé de la Providence ? Jésus-Christ a néanmoins lancé des anathèmes contre les riches, et marqué une tendre préférence pour les pauvres ;

il a choisi la pauvreté pour son partage; il n'avait pas où reposer sa tête.

J'en dis autant de la préférence qu'on donne, contre les principes du christianisme, à la vie douce, commode, agréable, sur la vie labo-rieuse, pénible et souffrante.

Combien d'autres préjugés sur le point d'honneur, sur les égards, les rangs, les procédés! préjugés qui composent la science du monde, qui exigent une attention si scrupuleuse pour ne choquer personne, dont l'inobservation expose à tant de déplaisirs, et qui rendent le commerce de la vie si épineux. Est-ce ainsi que vivaient entre eux les premiers chrétiens, qui se traitaient de frères, qui n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, qui faisaient ensemble leurs agapes, et qui se prévenaient réciproquement par des marques d'honneur, selon le conseil de l'Apôtre? Quelle immense forêt de préjugés à abattre pour quiconque se propose l'exakte pratique de la morale chrétienne, et aspire à voir les choses du même œil que les voyait Jésus-Christ?

Mais ce n'est pas tout de détruire ces préjugés, il faut en attaquer le principe qui est en nous-mêmes : c'est là que la mortification doit porter le glaive et le feu. Quel est l'homme qui ne s'estime plus qu'il ne vaut, qui ne présume de ses lumières et de ses talents, qui ne soit

attaché à son sens; qui, dans le même état, dans la même profession, ne soit jaloux du succès des autres, et voie volontiers qu'on les lui préfère; qui ne craigne plus que la mort jusqu'à l'ombre du mépris; qui ne soit excessivement délicat sur la réputation, et qui ne souffre impatiemment qu'on y donne la moindre atteinte?

Est-ce là l'esprit de Jésus, dont toute la doctrine, toute la conduite ne prêche que l'humilité, que le mépris et la haine de soi-même; qui a voulu être l'opprobre des hommes et le rebut de la populace; qui s'est laissé écraser comme un ver de terre; qui s'est dévoué à l'abjection, à l'ignominie, à l'infamie, jusqu'à consentir d'être condamné à mort comme le plus coupable des blasphémateurs? Il a fait le sacrifice le plus entier de sa réputation; et néanmoins, à juger selon nos idées, quel autre avait plus d'intérêt que lui à la conserver, lui qui venait pour être le législateur, le modèle et le sauveur du genre humain? Et c'est par ce sacrifice qu'il l'a sauvé. Estimons-nous après cela; croyons-nous quelque chose; travaillons à nous bien mettre dans l'esprit des autres; faisons-nous illusion, jusqu'à penser que la gloire de Dieu est intéressée au maintien de notre réputation. Ne songerons-nous jamais que ce que Jésus-Christ a été, il l'a été à notre

place, pour nous apprendre ce qu'il faut que nous soyons?

Commencez-vous, chrétiens, à découvrir toute l'étendue de la mortification intérieure, et quelle suite de longs, de pénibles et de dououreux combats vous avez à vous livrer, pour devenir conformes à votre divin chef? Ne vous lassez pas de vous instruire de vos devoirs, et ne vous effrayez pas de leur multitude et de leur difficulté : la grâce est toute-puissante; avec elle vous viendrez à bout de tout.

C'est à la volonté qu'il faut porter les plus grands coups : elle est la maîtresse faculté de l'âme, et la plus corrompue, puisque c'est en elle que le péché naît et se consomme. L'esprit est souvent éclairé et convaincu que la volonté résiste et refuse de se rendre. Attaquez-la donc, et poursuivez cette indépendance qui la rend indocile à tout joug. Faites en sorte qu'elle devienne souple et obéissante à Dieu et aux hommes. Ne lui laissez pas la liberté de disposer d'elle-même, dont elle est si jalouse; mais pliez-la de vive force aux dispositions de la Providence, et à la volonté d'autrui. Ne lui souffrez point d'inclination pour une chose plutôt que pour une autre; qu'elle s'exerce à l'indifférence, et que sa règle soit d'être contente de ce qui lui arrive de moment en moment.

Qu'elle meure également à ce qu'elle aime et à ce qu'elle hait, qu'elle résiste à ses penchants, et qu'elle force ses répugnances. Qu'elle s'applique à se contrarier en tout, et à éteindre ses désirs propres. Qu'elle voie sans peine ses espérances trompées, ses projets déconcertés, ses intentions négligées ou combattues. Qu'elle n'ait point d'intérêt propre, et qu'elle s'accoutume à ne s'envisager en rien. Qu'elle jouisse des consolations divines sans s'y attacher; qu'elle se les voie enlever sans les regretter; qu'elle reçoive les croix, et toute espèce de croix, d'abord sans se plaindre, ensuite avec soumission, enfin avec joie; qu'elle aille jusqu'à désirer de n'en être jamais séparée, jusqu'à ne pas se permettre la moindre démarche, pas même un mot, pour s'en délivrer; qu'elle soit entre les mains de Dieu, et de tous ceux qui lui représentent Dieu, comme une cire molle, qui reçoit la figure qu'on lui imprime; comme l'eau, qui n'a nulle consistance, nulle forme propre, et qui prend celle du vase où on la met; qu'enfin aussi insensible qu'un cadavre à ce qui la touche, elle n'ait de vie, de mouvement, d'activité que pour la gloire et le bon plaisir de Dieu.

O mort de la volonté, que tu es difficile! que tu es rare! Quel est, je ne dis pas le chrétien, mais le saint, qui ne veuille absolument rien de son propre mouvement, et pour lui-même?

C'est là le sommet de la perfection ; mais que peu y atteignent ! que peu même y prétendent !

Le prix de cette mort égale sa difficulté et sa rareté. Quel avantage inestimable d'être au-dessus des événements et des situations de la vie, au-dessus de la santé et de la maladie, des richesses et de la pauvreté, de l'estime et du mépris, des honneurs et des humiliations, de la bonne et de la mauvaise renommée ; au-dessus de toute amitié naturelle, de toute aversion, de tout attachement, de toute inclination, de toute répugnance ; au-dessus des dons de Dieu et de ses privations, de ses caresses et de ses épreuves ; au-dessus des vicissitudes de la vie spirituelle, où l'on est tantôt élevé jusqu'au ciel, tantôt comme précipité dans les abîmes de l'enfer ; et parmi ces différents états, de ne tenir qu'à la volonté de Dieu, de ne dépendre que d'elle, de n'aimer qu'elle, de mettre sa paix et son repos en elle, et de participer ainsi à sa sainteté et à son immutabilité !

Je ne dirai rien de ce que j'ai appelé la mortification du fond le plus intime de l'âme. Ce point n'est pas de notre ressort, ni de celui de la grâce ordinaire. Dieu seul peut y mettre la main, dans ceux qu'il daigne faire passer par les terribles épreuves qui conduisent à cette mort. Très-peu y sont destinés, et ceux qui n'y sont pas appelés feraient d'inutiles efforts pour concevoir ce que c'est.

Ai-je ouvert une assez vaste carrière aux athlètes chrétiens ? ai-je donné une assez juste idée de la guerre qu'il faut se faire à soi-même, du courage, de la patience et de la constance nécessaires pour l'entreprendre, pour la soutenir et pour parvenir à une victoire pleine et entière ? Connait-on à présent ce que c'est que le vieil homme, sur la destruction duquel doit s'élever l'homme nouveau ? Ai-je eu raison de dire que le vieil homme ne vit en nous qu'à notre dam, puisqu'il est la source de tous nos péchés, de toutes nos misères, de tous nos maux présents et à venir, et d'ajouter que, soit que nous le laissions en repos, soit que nous prenions le parti de le combattre, il faut que sa vie ou sa mort nous coûte bien des larmes ?

QUATORZIÈME MAXIME.

**Laisser agir, dans l'oraison,
L'instinct que Dieu donne lui-même,
Lorsqu'il fait faire la raison
Devant sa majesté suprême.**

Tout le monde sait qu'il y a deux sortes de prières mentales, la méditation et l'oraison. La méditation est à l'oraison ce que le recueillement actif est au recueillement passif. Dans la méditation, toutes les puissances de l'âme, la

mémoire, l'entendement, la volonté, l'imagination même ont leur exercice libre, et l'on tire de chacune le parti convenable à la fin qu'on se propose. On se représente un sujet distinct, sur lequel on fait des réflexions, on produit des affections, on forme des résolutions. Il y a une infinité de livres excellents composés sur cette matière; on peut les consulter, si l'on veut s'en instruire à fond: car je n'en dirai ici que fort peu de chose.

Dans l'oraison proprement dite, ou dans la contemplation, l'âme ni ne réfléchit, ni ne forme des affections et des résolutions. Cependant ni l'entendement, ni la volonté n'y sont oisifs. Car si la contemplation est distincte, l'entendement voit, quoique sans raisonner, l'objet que Dieu lui présente. Si elle est confuse, et n'offre à l'âme aucun objet particulier, l'attention de l'entendement à se tenir devant Dieu, à s'humilier devant sa suprême majesté, à écouter en silence ce qu'il lui enseigne sans bruit, ni distinction de paroles (ce qui est la manière ordinaire d'enseigner de Dieu); cette attention est une véritable action, qu'on n'aperçoit pas à cause de son extrême simplicité; mais pour être directe et non réfléchie, elle n'en est pas moins réelle. L'objet confus, général et indistinct, qui se présente alors à l'âme, est Dieu même, mais enveloppé du nuage de la foi; au lieu que dans la contemplation dis-

tincte, Dieu montre quelqu'une de ses perfections, ou quelque mystère particulier de la religion.

La manière dont nous voyons les objets sensibles, tantôt d'une vue fixe et arrêtée sur un certain objet, tantôt d'une vue en quelque sorte vague, et qui ne tombe sur aucun objet marqué, peut nous donner quelque idée de ces deux sortes de contemplations.

Le repos de la volonté dans l'oraision n'est pas non plus une inaction. Car premièrement, la liberté y est dans un exercice continual, puisqu'on n'est à l'oraision que parce qu'on veut y être, et qu'on est souvent dans le cas de résister à la tentation de la quitter à cause des distractions, des sécheresses, ou même des mauvaises pensées qui nous assaillent pendant ce temps-là. Secondelement, la volonté y est ou dans un état d'union, ou dans une tendance continue à l'union avec Dieu, puisque c'est uniquement pour s'unir à lui qu'elle pratique cet exercice. En troisième lieu, lorsqu'elle a un goût, qui produit en elle la joie et la paix. Enfin, si elle n'a rien, et si elle pâtit à l'oraision, elle y est alors dans un état de sacrifice, qu'elle accepte par soumission au bon plaisir de Dieu.

Au reste, dans le vrai repos où Dieu met l'âme à l'oraision, comme dans le faux repos qui a son principe dans l'illusion, il y a tou-

3060

jours quelque action de la part de l'entendement et de la volonté ; et ce qui en fait la différence, n'est pas que l'âme agisse dans la véritable oraison, et qu'elle soit oisive dans la fausse ; mais c'est que, dans la première, Dieu agit, et que dans la seconde, c'est l'imagination ou le démon.

Quoi qu'il en soit, car je ne veux pas approfondir ici cette matière, on aurait tort d'accuser d'oisiveté le saint repos où Dieu tient l'âme dans la contemplation, et de l'obliger sous ce prétexte d'y renoncer. Mais ce qu'on doit faire est d'examiner, suivant les règles proposées par les saints, si ce repos vient de Dieu, ou s'il n'en vient pas. Dans le premier cas, quel homme serait assez téméraire pour oser troubler le repos d'une âme dans laquelle Dieu agit ? Dans le second cas, il faut détromper cette âme, et la remettre dans le bon chemin.

Or, voici ces règles. Premièrement, tant qu'on a l'exercice libre de ses puissances, et qu'on peut faire aisément la méditation, il ne faut pas la quitter. Ce qu'on peut faire, et ce que conseillent les spirituels, c'est lorsque l'esprit est suffisamment convaincu des vérités qu'il médite, et qu'il les a considérées à loisir sous toutes les faces, de supprimer en tout ou en partie les actes de l'entendement, et de passer à ceux de la volonté, qui sont bien plus essentiels, et qui ont pour objet de l'affection-

ner à ces vérités déjà connues. Car la fin de la méditation est d'émouvoir la volonté, et de l'animer à la fuite des vices et à la pratique des vertus.

Secondement, si après qu'on s'est exercé quelque temps à la méditation, et qu'on en a tiré le fruit qui y est attaché, l'on s'aperçoit que Dieu attire la volonté à un certain repos; qu'elle ne produit plus d'affections distinctes; ou, si elle en veut produire par un reste d'habitude, qu'elle est doucement arrêtée, et invitée à jouir plutôt qu'à agir; alors l'âme entre dans la voie passive; c'est Dieu lui-même qui l'y introduit; et elle nuirait à son progrès si elle lui résistait.

Troisièmement, si une âme qui s'est donnée sincèrement à Dieu, fait en vain des efforts pour méditer; et si, après des tentatives souvent réitérées, elle ne peut absolument y réussir, soit à cause de la simplicité de son esprit, qui saisit rapidement les objets par une vue d'intelligence, soit à cause de la légèreté et de la vivacité de son imagination, soit pour quelque autre raison, elle fera bien, avec le conseil de son directeur, d'essayer de se tenir simplement tranquille en la présence de Dieu, d'invoquer l'Esprit saint afin qu'il daigne être son maître d'oraison, d'écouter, selon la pratique de Samuel et de David, ce que le Seigneur lui dira au cœur, et si elle se trouve bien de

cette méthode, si elle est calme et paisible, si au sortir d'une telle oraison elle se sent plus affectionnée au service de Dieu, et plus courageuse à se vaincre, il n'est pas douteux que son oraison ne soit bonne, et que Dieu n'agisse en elle; les effets, qui sont la paix, la joie spirituelle, l'amour de Dieu et le désir efficace d'avancer dans la vertu, en sont les garants: car ce sont là évidemment autant de fruits du Saint-Esprit.

Quatrièmement, si, lorsqu'on se présente à l'oraison, l'on se sent les puissances liées, sans pouvoir en faire usage sur le sujet qu'on a préparé; si, quoiqu'on prenne un livre, comme l'Imitation ou tel autre semblable, dès qu'on ferme le livre, on perd tout à fait de vue ce qu'on a lu, en sorte que l'esprit reste dans une espèce de vide; et si cette impuissance est accompagnée d'une paix savoureuse qui tient l'âme tout occupée au dedans; c'est un des signes les plus assurés que Dieu met une telle âme dans l'oraison passive, et elle doit bien se garder de faire aucun effort pour se retirer de cette voie. Quand même l'impuissance serait accompagnée de trouble, d'obscurités, de tentations, si l'âme est d'ailleurs bien disposée, et qu'elle tienne ferme contre ces bourrasques, elles seront bientôt suivies d'un grand calme; et l'on peut les regarder comme une préparation aux faveurs de Dieu les plus signalées.

Enfin, la règle générale pour juger de la bonté de l'oraison, c'est la pratique généreuse et constante de la mortification intérieure. Quand une âme est simple, droite, docile, humble, capable de grands efforts sur elle-même, remplie de bonne volonté, qu'elle entre volontiers dans tous les moyens qu'on lui suggère pour vaincre ses défauts, qu'elle les avoue de bonne grâce, et qu'elle prend bien les réprimandes qu'on lui en fait, on peut être tranquille sur son oraison; l'esprit de Dieu qui la guide dans tout le reste de sa conduite, l'abandonnerait-il au moment de la prière? C'est ce qu'on ne peut supposer.

Au reste, c'est au directeur qu'appartient l'application de ces règles; car personne ne doit se juger soi-même; on serait en danger de se tromper: l'humilité et l'obéissance sont les deux grands pivots de la vie intérieure. Lors donc qu'on a lieu de croire que Dieu veut nous faire sortir de la voie commune, il faut découvrir ingénument l'état de son âme à son guide spirituel, et le mettre en état de prononcer. Cela est d'autant plus nécessaire, qu'on ne peut se soutenir sans ses conseils dans les divers états d'oraison, et qu'on doit lui rendre à mesure un compte exact de ce qu'on éprouve, afin qu'il nous préserve de toute illusion, et qu'il nous fortifie contre les tentations et les épreuves si fréquentes dans cette voie.

Si faute d'être instruit, ou par prévention contre l'oraison, le directeur décidait mal de notre état, il faudrait toujours commencer par acquiescer à sa décision et faire ce qu'il ordonnerait. Ainsi sainte Térèse s'abstint un entier de faire oraison, par ordre de son confesseur. Cependant on éprouverait un malaise, une gène intérieure, qui nous serait un indice certain qu'il nous fait sortir de notre état et résister aux opérations de Dieu. Alors on pourrait consulter d'autres personnes plus éclairées à l'avis desquelles on s'en tiendrait. C'est encore ainsi que la même sainte, condamnée sur son oraison par des docteurs d'Alcala, fut rassurée par saint Pierre d'Alcantara et saint François de Borgia. Dieu bénit toujours l'obéissance et le renoncement au propre esprit, il fera en sorte, par quelque moyen que ce soit, que le confesseur soit éclairé et détrompé, ou bien il nous adressera à d'autres.

La maxime dit que Dieu fait taire la raison ; c'est que lui seul peut le faire et a droit de le faire. Il a donné à l'âme ses puissances, afin qu'elle en use tant qu'il lui en laisse la libre disposition ; et c'est une doctrine fausse, erronée et hérétique de Molinos, que l'homme doit de lui-même les anéantir, c'est-à-dire les réduire à l'inaction. Une inaction ainsi procurée livrerait l'homme à tous les écarts de l'imagination, et à toutes les illusions de son cœur.

Il est clair d'ailleurs, selon les principes de la bonne philosophie, que l'âme ne peut d'elle-même lier ses puissances ; il faut pour cela un agent supérieur, distingué d'elle, qui agisse sur elle avec une force à laquelle on ne puisse résister. Car lorsque Dieu la lie de la sorte, elle est tout étonnée de cette opération ; elle sent bien que le principe en est hors d'elle ; quelquefois elle y oppose, mais toujours vainement, la plus forte résistance. Aussi, quand elle parle de cet état, elle dit qu'elle a beau faire , que sa mémoire ne lui fournit rien , qu'elle ne peut réfléchir, ni tirer de son cœur aucun sentiment ; qu'elle est réduite à demeurer devant Dieu comme une bête de somme, selon l'expression de Dieu ; ou comme une bûche à laquelle il faut qu'elle attende que Dieu vienne mettre le feu. Ce sont là les expressions ordinaires de ceux qui sont en cet état ; ils ne s'y mettent donc pas, et il y aurait de la contradiction à le supposer. De plus, quand la grâce sensible vient à manquer, ce qui arrive souvent, il s'en faut bien que cet état soit agréable à l'âme ; il lui est, au contraire, très-pénible, étant absolument contraire à la nature. Elle n'y demeure que par fidélité , et parce qu'elle ne peut douter que c'est la volonté de Dieu. Autrement, si elle s'écoutait, elle renoncerait à l'oraison.

L'on peut en faire accroire à un confesseur

qui n'est pas sur ses gardes, et feindre, pour le tromper, des états où l'on n'est pas. Mais s'il sait ce que c'est que l'oraison, et si on ne lui déguise rien, il est impossible qu'il confonde une impuissance réelle avec une inaction où l'on se réduirait de soi-même.

Il ne faut pas croire non plus que la véritable oraison soit un acte qui, une fois produit, continue de lui-même, et n'a pas besoin d'être renouvelé. Cette erreur, si elle a été enseignée par quelque mystique, retombe dans l'hérésie de Molinos. Je dis, si elle a été enseignée; car il peut se faire que ceux qui l'ont attaquée, se soient mépris, et qu'ils aient pris pour l'oraison l'acte par lequel l'âme se donne et se consacre à Dieu, pour accomplir en tout sa volonté. Cet acte n'a pas besoin d'être renouvelé, tant qu'on est fidèle à ne pas se reprendre, puisqu'il subsiste toujours dans l'intention et dans l'exécution ? Mais ce n'est pas pour cela un acte continu, que rien ne suspend ni n'interrompt; c'est un acte passager en lui-même, qui persévère dans son effet, tant qu'il n'est révoqué par aucune reprise. C'est ainsi qu'ayant formé le dessein de faire un voyage et m'étant mis en route, je n'ai que faire de renouveler sans cesse mon intention, tandis que je m'avance toujours vers mon terme, sans m'arrêter ni m'en écarter.

QUINZIÈME MAXIME.

Savourer, sans attachement,
Les doux effets de ses caresses ;
Et porter sans abattement
Les ennuis et les sécheresses.

Ceci regarde la pratique de l'oraision et la manière dont on doit s'y comporter. Les commencements de l'oraision sont bien doux pour l'ordinaire. Dieu s'y fait goûter à l'âme ; il lui prodigue ses faveurs, il l'enivre de son vin, après l'avoir introduite dans ses celliers. C'est un vrai paradis de délices dont elle n'avait pas même l'idée ; elle y respire un air nouveau ; elle y jouit d'une liberté jusqu'alors inconnue. Son cœur n'a pas assez de capacité pour contenir les biens dont il est inondé. Quand elle est seule, elle se soulage par des soupirs, par des larmes, par des transports et des exclamations. Cet état dure assez longtemps. A la vérifé, l'époux se cache par intervalles pour se faire désirer davantage. Mais l'âme le rappelle avec empressement, le cherche avec inquiétude et ne tarde pas à le retrouver avec un nouveau surcroit de consolation.

Ce que Dieu se propose en faisant goûter à l'âme un essai de ces plaisirs purs et intimes dont il est la source, est de lui inspirer de l'a-

version et du mépris pour les faux plaisirs attachés à la jouissance des créatures. Cette expérience est bien plus efficace pour la désabuser, que toutes les raisons qui n'agissent que sur l'esprit. Mais qu'arrive-t-il ? Le malheureux amour-propre que nous portons tous dans le sein, abuse de ces faveurs du Ciel. A peine en a-t-il essayé, qu'il les cherche avec avidité, qu'il les savoure avec une secrète complaisance et qu'il engage l'âme à en faire le motif et le but de ses prières, de ses bonnes œuvres, des combats même qu'elle se livre et des pénitences dont elle afflige la chair ; en sorte qu'on devient aussi ardent pour les plaisirs célestes que les voluptueux le sont pour ceux de la terre ; et que par un esprit intéressé et mercenaire on n'aime Dieu que pour les témoignages sensibles qu'on reçoit de son amour.

On croit néanmoins l'aimer pour lui-même et de l'amour le plus vif, mais on se trompe ; au fond, c'est soi, c'est son plaisir qu'on aime ; et la preuve en est que, dès qu'on ne trouve plus un goût sensible dans son commerce avec Dieu, on s'inquiète, on s'agit, on s'attriste, on se désespère, souvent même on quitte tout en se plaignant que Dieu nous a quittés le premier.

Mais ce n'est pas ainsi que Dieu prétend être aimé et servi. Il veut bien, pour attirer l'âme et la gagner, lui donner quelques faibles prémi-

ces du bonheur qu'il lui promet, mais il ne veut pas qu'elle s'y attache, ni qu'elle en fasse son motif et sa fin. L'homme est né pour jouir sans doute, mais la jouissance est réservée à l'autre vie ; celle-ci est le temps de l'épreuve et du mérite. Dieu ne prépare ici-bas que des croix à ses amis ; et ce n'est que pour les disposer à les recevoir de sa main, qu'il commence par rendre cette main aimable en versant sur eux les douceurs. Plus ces douceurs sont délicieuses et enivrantes, plus ils doivent s'attendre que les croix qui les suivront seront rudes et accablantes.

Qu'ils reçoivent donc avec reconnaissance ces premières faveurs ; qu'ils ne craignent pas de les goûter avec simplicité ; c'est le lait des enfants, c'est l'aliment convenable à leur faiblesse. Le directeur qui voudrait les en priver et qui leur ordonnerait d'y renoncer leur ôterait le soutien de leur vie naissante, et il exposerait ces tendres plantes à se dessécher en leur soustrayant la rosée céleste qui les nourrit. Mais aussi, qu'il profite habilement des courtes absences que Dieu fait de temps en temps pour les engager à porter doucement ces privations : en les assurant que l'époux reviendra, qu'il leur apprenne à attendre paisiblement son retour et à ne pas prétendre le régler au gré de leur impatience. Qu'il leur ouvre peu à peu les yeux sur la bassesse de l'amour-propre ; qu'il

leur inspire un noble désintéressement et leur insinue que Dieu étant infiniment au-dessus de ses dons, il mérite qu'on s'attache à lui pour lui-même, et que dans son service on envisage par-dessus tout sa sainte volonté.

On formera ainsi l'âme par degrés au dégagement, et on la disposera à voir venir sans effroi et sans danger pour elle le moment où Dieu doit la sevrer des douceurs sensibles, et lui donner une nourriture plus solide dans l'exercice de la foi nue.

J'appelle foi nue l'état où l'on sert Dieu sans recevoir de lui aucun gage, aucune assurance qu'on lui est agréable. Cet état est extrêmement pénible pour l'amour-propre, et cela doit être, puisqu'il est destiné à le miner insensiblement, et enfin à le détruire autant que la chose est possible en cette vie. Si l'on entrait tout à coup et sans aucune préparation dans un état aussi crucifiant pour la nature, on se rebuferait bien vite et l'on renoncerait pour toujours à la vie intérieure. Aussi Dieu ménage-t-il ce passage avec une sagesse infinie; il ne sèvre l'âme que quand elle a pris un certain accroissement; et quoiqu'il la tienne ensuite dans un état habituel de privation, il lui en adoucit la rigueur par des marques assez fréquentes qu'il lui donne encore de son amour. Elle, de son côté, conserve longtemps la mémoire des premières grâces que Dieu lui

a faites, et ce souvenir lui sert d'appui dans son dépouillement actuel. D'ailleurs, cet état de foi nue a ses degrés et l'on n'est réduit à la dernière nudité qu'après bien des années.

Cependant, malgré cette sage économie de la grâce, il est peu d'âmes qui franchissent ce premier passage. La plupart sont si molles, si seules, si intéressées, qu'elles ne peuvent se résoudre à sacrifier les consolations du premier âge de la vie spirituelle. Elles font tous leurs efforts pour les retenir, et quand elles en sont privées pour longtemps, elles croient tout perdu. Mais Dieu se rit de leurs alarmes; après avoir une fois retiré ces douceurs, il ne les rend plus que pour des moments aussi courts que rares, et même il s'en montre d'autant plus avare, qu'on est plus empressé de les obtenir.

Le plus grand nombre donc voyant que les privations durent trop longtemps à leur gré, et n'ayant plus d'espérance, quittent l'oraison, sous prétexte qu'elles y perdent le temps; elles se relâchent sur la pratique de la vigilance, se laissent aller à la dissipation, et retournent à la créature, au mépris du Créateur. Trop heureuses encore si elles ne tombent pas au-dessous de ce qu'elles étaient quand Dieu les a prises, et si elles reviennent à leurs anciennes pratiques qu'elles avaient laissées pour se livrer à l'attrait de la grâce. Car il leur est assez

ordinaire de devenir pires qu'elles n'étaient, soit punition de la part de Dieu, soit de leur part dépit secret, orgueil et désespoir. Elles ne renoncent pas seulement à la vie intérieure, mais assez souvent aux exercices de piété : les sens et les passions reprennent leur empire ; elles ont moins de force pour y résister. De là les chutes qui étonnent et scandalisent ceux qui ont connu ces âmes dans le temps de leur ferveur, et qu'on impute fort injustement à l'oraison ; comme si elle était responsable des écarts où l'on donne, en l'abandonnant après l'avoir embrassée. Il est peu de chrétiens dont le salut courre de plus grands risques que celui de ces personnes.

Il est donc important que ceux qui sont appelés de Dieu à la vie intérieure, sachent que la foi nue est proprement ce qui constitue cette vie ; et que l'état si doux qui la précède n'en est que le prélude et la préparation. Cette foi nue est ce qui glorifie le plus Dieu, parce que par elle on le sert d'une manière digne de lui, non-seulement sans rien donner à l'amour-propre et sans se rechercher en rien ; mais en s'oubliant, en se sacrifiant, en s'abandonnant à toutes les rigueurs qu'il plaira à une justice miséricordieuse d'exercer sur nous. Si, selon saint Paul, les élus sont ceux que Dieu a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils ; si leur sainteté croît en proportion de cette con-

formité; si la vie intérieure est celle qui renferme le plus de traits de ressemblance avec ce divin modèle: ceux que Dieu par une faveur spéciale destine à cette vie, doivent s'attendre qu'il les traitera ici-bas comme il a traité son Fils unique, eu égard à la grandeur de ses desseins sur eux, à la gloire qu'il prétend tirer d'eux, et à celle dont il a en vue de les couronner.

Ainsi, à la douce paix d'une oraison délicieuse, succédera une longue chaîne de dégoûts, de sécheresses, d'ennuis, qui leur rendra l'exercice de l'oraison aussi pénible qu'il leur était agréable auparavant. Les troubles, les obscurités, les angoisses, les frayeurs mortelles, prendront la place de la lumière, de la joie, de la sécurité. On se verra le jouet de diverses tentations, soit sur la pureté, soit sur la foi, soit sur l'espérance. On croira y avoir consenti à toute heure, et rien ne sera capable de nous rassurer. Il faudra marcher ainsi longtemps à l'aveugle, sous la conduite de l'obéissance, espérant contre toute espérance, aimant Dieu sans savoir qu'on l'aime et qu'on en est aimé, se croyant même dévoué à sa colère. Et ce ne sera que quand on se tiendra perdu sans ressource, qu'on se sentira renaitre à une nouvelle vie, qui sera le gage précieux de notre éternelle félicité.

Toutes les âmes intérieures ne passent pas

par des épreuves également longues et douloreuses. Dieu en règle la mesure pour chacune comme il lui plaît; mais toutes y passent, toutes s'engagent à y passer, toutes même le désirent plus qu'elles ne le craignent; la crainte n'est que dans leur nature, et le désir est dans leur volonté. Car l'amour des croix est une des premières choses que Dieu leur met au cœur; et cet amour va toujours croissant en elles.

Vous donc qui entrez dans l'état de foi nue, excitez-vous à porter avec courage les premières absences du bien-aimé, afin de mériter qu'il vous soutienne lui-même, lorsqu'il vous accablera du poids de ses rigueurs. Comptez que si vous êtes fidèle, il vous mènera aussi loin que vous pourrez aller, et qu'il vous chargera de plus de croix que vous n'en demanderez. Il éprouve fortement ceux qui l'aiment, afin d'en être aimé davantage. Mais il leur communique en même temps une force indivisible; et ce qu'on ne croirait pas, et qui pourtant est certain, plus ils souffrent, plus ils jouissent dans le fond de l'âme d'une paix au-dessus de tout sentiment. Non content de les soutenir, Dieu leur donne des paroles efficaces pour soutenir les autres âmes plus faibles. Saint Paul en rend témoignage pour lui-même, lorsqu'il dit qu'au milieu de ses peines qui étaient sans nombre, Dieu le mettait en état de

consoler les autres dans leurs souffrances (1).

N'écoutez pas votre imagination sur le tableau en apparence effrayant que je vous trace ci. C'est le tableau du purgatoire d'amour. Que serait-ce si je pouvais vous tracer celui du purgatoire de justice, où entrent après la mort les âmes qui n'ont pas été purifiées ici-bas ? Il faut passer par l'un ou par l'autre ; et c'est pour l'âme un avantage inappréhensible, d'être mise dès cette vie dans la disposition de pureté où il faut être pour jouir de la vue de Dieu.

Vous craignez les épreuves : mais elles sont indispensables nécessaires pour entrer au ciel ; mais l'acceptation volontaire les adoucira ; mais vous ne connaissez pas l'action toute-puissante de la grâce et les changements prodigieux qu'elle opère dans l'esprit et dans le cœur de l'homme. Livrez-vous à elle, et n'appréhendez rien de votre faiblesse. Vous ne serez faible qu'autant que vous vous appuierez sur vous-même. Mais si vous mettez votre appui en Dieu seul, vous direz comme le même apôtre : *Je puis tout en celui qui me fortifie* (2).

Vous me demanderez : mais pourquoi tant d'épreuves intérieures et extérieures ? Ne peut-on être saint sans cela ? Non, l'Evangile dé-

(1) II Cor., 4. — (2) Philip., IV, 13.

clare qu'on ne peut être saint sans souffrir, ou du moins sans être disposé à souffrir ; la sainteté consiste dans la disposition d'embrasser toutes les croix que Dieu voudra nous envoyer. Dieu ne demande pas que nous allions au-devant des croix ; mais il veut que nous les attendions de pied ferme, et que nous les recevions courageusement, lorsqu'elles se présentent. Quiconque les fuit, quiconque redoute ce qui les annonce et y prépare, ne sera jamais saint.

A ce prix, direz-vous, vous consentez de n'être pas saint, pourvu que vous soyez sauvé. Insensé, qui n'ouvrez les yeux que sur les maux passagers de cette vie, et qui les fermez sur ce poids immense de gloire et de bonheur qui vous attend ! Ame intéressée, qui voulez acheter le ciel au moindre prix possible, et qui craignez de le payer trop cher ! Ame vile et basse, qui n'envisagez que vous-même, et que ne voulez rien faire pour Dieu ! Voyez ce que votre salut a coûté à Jésus-Christ ; et plaignez-vous, si vous l'osez, de ce qu'il vous coûte. Vous ne voulez qu'être sauvé, mais le serez-vous si vous renoncez à être saint ? Pouvez-vous vous répondre de ne faire justement que ce qu'il faut pour assurer votre salut ? Et ne devez-vous pas craindre de n'en pas faire assez, au lieu de craindre d'en faire trop ?

D'ailleurs, en supposant que vous soyez sauvé, échapperez-vous aux souffrances ? N'y

a-t-il pas un purgatoire, et pour qui sera-t-il, si ce n'est pour vous ? irez-vous au ciel avant que d'être purifié par le feu destiné à consumer tout ce qui reste en vous d'amour-propre ? Je ne saurais trop insister sur ce point, parce qu'il est décisif aux yeux de la foi.

Revenons à l'état de sécheresse sur lequel j'ai encore un mot à dire. Rien n'est plus ordinaire en cet état que d'y être sujet aux distractions : elles y sont même inévitables, et c'est ce qui tourmente une infinité de bonnes âmes qui les croient volontaires, et qui ne peuvent pourtant s'en garantir, quelque effort qu'elles fassent.

Pour les tranquilliser, je les prie de faire attention qu'il n'y a de véritables distractions que celles dont le principe est dans la volonté, et dont le cœur s'occupe. Ce n'est pas être distrait à l'oraision, que d'avoir malgré soi dans l'esprit un autre objet que celui auquel on voudrait penser. Je me présente à l'oraision dans l'intention d'adorer Dieu et de m'unir à lui; et tout d'un coup mon imagination s'égare et me transporte à mille pensées différentes. Si ces pensées me sont importunes et me déplaisent; si, dès que je m'en aperçois, je reviens doucement au sujet de mon oraision, ou à la vue simple de Dieu, je ne suis point distrait par la volonté, puisque mon intention de prier Dieu et de lui être uni a toujours subsisté : et que de

semblables distractions durerait tout le temps de l'oraison, qu'elle n'en serait pas moins bonne.

Nous ne sommes pas les maîtres des pensées qui nous viennent à l'esprit; nous le sommes seulement de nous y arrêter ou de les rejeter; nous le sommes encore d'y donner ou de n'y donner point occasion hors du temps de l'oraison. Si l'on accorde trop de liberté aux sens et à l'imagination; si l'on se laisse frapper vivement l'esprit de toutes sortes d'objets; si l'on se dissipe par de vaines curiosités, par des conversations frivoles, par des pensées inutiles; si l'on n'a pas soin de tenir son cœur libre de tout désir, de tout attachement, il n'est pas surprenant qu'au moment de la prière on ait de la peine à se recueillir, que les objets auxquels on se livre habituellement viennent alors nous interrompre; et l'on est responsable de ces sortes de distractions, quand même dans le moment on n'y consentirait pas, parce qu'on se les est procurées.

Mais si dans le cours de la journée on tient en bride l'imagination et les sens; si l'on est uniquement attentif aux affaires et aux devoirs de son état; enfin si l'on ne souffre pas que rien fasse diversion à la présence de Dieu qui seule doit occuper notre cœur: alors on est autorisé à regarder comme nulles toutes les distractions qui se présentent à la prière, pourvu

qu'on n'y consente pas. J'ajoute que l'on peut présumer qu'on n'y donne aucun consentement, si l'on vit dans un recueillement habituel. Ces règles sont simples et propres à guérir des scrupules sur le défaut d'attention à la prière, soit vocale, soit mentale.

En général, on porte à l'oraision la même disposition d'esprit dans laquelle on vit habituellement. Dieu ne fera pas un miracle pour nous y tenir recueillis, et en vain nous efforcerons-nous de l'être, si en tout autre temps nous sommes dissipés d'esprit et de cœur.

A l'égard des âmes que Dieu a élevées à l'oraision passive, et qui sont dans l'état de sécheresse, il y a quelques observations à faire. La première est qu'en cet état il est impossible de se garantir des évaginations de l'imagination, Car Dieu ne mettant alors aucune bonne pensée dans l'esprit, ni aucun sentiment dans le cœur, l'âme se trouve dans une espèce de vide, et l'imagination prend un libre essor. Mais si l'on y prend garde, on verra que ce ne sont que des pensées vagues et sans suite, qui n'affectent point la volonté, et qui ne laissent nulle trace après elles : en sorte qu'au sortir de l'oraision, s'il fallait dire ce qui nous a passé par l'esprit, l'on serait bien embarrassé : marque évidente qu'on ne s'y est point arrêté avec réflexion.

La seconde est que ces distractions, loind'être

nuisibles à l'âme, lui sont utiles, en ce qu'elles l'exercent, et l'accoutumant à sentir sa misère, et à la supporter patiemment. C'en est une sans doute pour une âme pieuse d'être ainsi asservie à l'imagination et à toutes les idées bizarres qu'elle représente; c'en est une de ne pouvoir être sensiblement recueilli, et uniquement occupé de Dieu à la prière; mais c'est une misère qui nous humilie en nous faisant connaître ce que nous sommes, et que tous nos efforts ne sauraient nous procurer une bonne pensée, un bon sentiment. Les distractions involontaires et habituelles nous sont une expérience de cette vérité, et nous empêchent de nous applaudir du succès de nos oraisons, quand nous avons lieu d'en être contents. L'amour-propre se glisse partout. A-t-on quelques mouvements de dévotion sensible à l'oraison ou à la communion? L'on est sujet à y prendre une vaine complaisance, à s'y attacher, et à souiller par des vues sensuelles et intéressées la pureté de son intention. Mais dans l'état de sécheresse, l'amour-propre ne sait à quoi se prendre, ce qui l'agit et le désole. Méprisons hardiment ses plaintes et ses murmures ainsi que les fausses raisons par lesquelles il essaie de nous jeter dans le trouble. Laissons-le crier contre un état intérieur où rien n'est pour lui et tout est pour Dieu. La preuve que cette aridité est avantageuse à notre progrès spirituel, c'est que

la nature y souffre, qu'elle s'y consume et s'y détruit peu à peu, et que la vie de la grâce s'y étend et s'y fortifie.

La troisième observation est que ces distractions entrent dans le dessein de Dieu, qui s'en sert pour dérober à l'âme la vue de ses opérations, qui la détourne par là de se regarder et de réfléchir sur ce qui se passe en elle. Quand elle jouit d'une paix sensible et que toutes ses puissances sont dans un calme profond, cette paix attire son attention, elle s'y arrête, elle s'y plaint ; et c'est ce que Dieu n'approuve pas. Voilà pourquoi il ôte avec le temps et le sensible et l'aperçu, livre l'âme à des égarements involontaires pendant lesquels il travaille secrètement et avance son ouvrage sans qu'elle en voie les progrès.

Qu'on se garde donc bien de s'impatienter ni de se désoler pour tous ces écarts de l'imagination ; qu'on ne pense pas que l'oraison en soit moins agréable à Dieu, ni moins utile ; qu'on n'écoute point l'amour-propre et le démon qui suggèrent de la quitter, en faisant entendre que c'est perdre le temps ; qu'on ne prenne pas de livre dans la vue de s'occuper, et que jamais les directeurs ne donnent un tel conseil aux âmes de cet état : ce serait vouloir les ramener à la méditation que Dieu leur a fait quitter. Qu'on ne fasse pas non plus d'efforts violents et qu'on ne s'agite ni l'esprit, ni

le corps pour repousser ces distractions ; efforts inutiles qui, loin de calmer l'imagination, ne font que l'irriter davantage ; à peu près comme les mouches qu'on s'obstine à chasser et qui reviennent avec plus d'acharnement ; mais qu'on les méprise et qu'on les laisse tomber d'elles-mêmes sans sortir de sa paix ; qu'on se contente d'en rendre compte à son confesseur et qu'on ne s'en accuse pas comme d'un péché, qu'on ne s'arrête pas surtout à examiner si l'on y a consenti.

En conservant ainsi la paix dans les simples distractions, l'on obtiendra la grâce de se maintenir paisible au milieu des tentations, lorsque Dieu permettra qu'elles viennent assiéger l'âme et lui livrer les plus rudes assauts pendant la prière, car c'est le temps que le démon choisit ordinairement. Mais en s'y comportant comme je viens de le marquer, (car les règles sont à peu près les mêmes pour les tentations que pour les distractions), l'on n'aura rien à craindre ; le démon sera confondu ; tout ce qu'il entreprendra pour nous détourner de la voie ne servira qu'à nous y affermir et nous y faire avancer. Mais cette matière des tentations mérite une maxime et une explication à part.

SEIZIÈME MAXIME.

Le démon, pour mieux nous tenter,
Joint la ruse à la violence ;
Opposer, pour lui résister,
La prière et la vigilance.

Le démon n'a guère de prise sur les âmes qui s'appliquent à l'oraison et à la mortification. Les tentations communes ne les regardent pas, parce qu'elles leur ferment toute entrée; et si elles sont quelquefois surprises, ce n'est qu'une surprise légère et qui n'a pas de suites. Aussi n'est-ce pas le démon qui en est le principal auteur. Mais *chacun*, dit saint Jacques, *est tenté par sa propre concupiscence qui l'entraîne et le séduit* (1). Ces âmes ne sont donc ordinairement exposées qu'à ces sortes de tentations que Dieu permet pour épurer la vertu de ses serviteurs, pour exercer leur patience, pour accroître leur humilité, pour augmenter leur mérite et leur couronne. C'est de ce genre de tentations seulement que je vais parler ici.

D'abord il me semble qu'on les craint trop. Comme il y aurait de la présomption à défier le démon, il y a aussi de la faiblesse à en avoir peur. C'est un chien attaché, dit saint

(1) *Jac.*, I, 14.

Augustin, qui peut aboyer, qui peut inquiéter, mais qui ne peut mordre, si l'on s'en tient éloigné. Cette vive appréhension peut venir de plusieurs causes. Souvent l'imagination y a beaucoup de part. On est frappé de ce qu'on trouve dans les vies de quelques saints sur ce sujet et l'on se figure qu'on va tomber dans les mêmes états, et être poussé comme eux aux dernières extrémités. Rassurez-vous, âmes timides; les grandes tentations ne sont que pour les grands courages. N'ayez pas l'orgueil de croire que Dieu vous traitera comme il a traité certaines âmes d'élite dont le nombre est très-petit.

Cette crainte vient encore de pusillanimité. On a le cœur étroit, avare, incapable de grands sacrifices : le moindre danger fait frémir; on voudrait une dévotion douce, aisée, tranquille, à l'abri des bourrasques et des tempêtes. Pour peu que les vents soufflent, que l'air s'obscurcisse, que le tonnerre gronde, on croit que tout l'édifice spirituel va être renversé. Lâche soldat, vous voulez vaincre et vous ne voulez pas combattre, le seul aspect de l'ennemi vous met en fuite. Il n'y a pourtant de pleine victoire que pour ceux qui résistent jusqu'au sang.

Elle vient aussi d'un défaut de confiance en Dieu. Si l'on mettait en lui toute sa force, on serait invincible, car que peut craindre celui

qui a pour soi le Tout-puissant? *Le Seigneur est ma lumière et mon salut* (1), disait David, *qui craindrai-je?* *Le Seigneur est le protecteur de ma vie, que redouterai-je?* *Quand une armée entière viendrait m'attaquer, mon cœur sera en assurance, et si j'ai un combat à soutenir, je mettrai en cela-même mon espérance.*

Mais au lieu de regarder le Seigneur, nous ne regardons que nous-mêmes; nous mesurons nos forces avec celles du démon, et voyant que nous ne sommes que faiblesse, nous rendons les armes, et nous tournons le dos avant la bataille. A nous entendre, c'est humilité, c'est juste défiance de nous-mêmes. Point du tout : c'est amour-propre, c'est présomption qui n'attache le succès qu'à notre courage, au lieu de l'attendre de Dieu seul. Aveugles, qui ne fassons pas réflexion que Dieu ne nous doit son secours qu'au moment du combat; qu'avant ce moment il serait inutile et dangereux que nous nous crussions forts, comme saint Pierre : mais que quand il sera venu, Dieu nous aidera d'autant plus puissamment que nous n'aurons compté que sur lui?

Et pourquoi craindre les tentations? Ne savons-nous pas qu'elles nous sont nécessaires, et que sans elles on ne peut avancer dans le chemin de la perfection? Oui, elles sont néces-

(1) Psalm. xxvi, 1 et seq.

saires pour nous affermir dans les vertus mêmes qu'elles attaquent. Jamais vous n'aurez à un degré éminent ni la pureté, ni la foi, ni l'espérance, ni l'amour de Dieu et du prochain, si vous n'êtes fortement exercé sur ces vertus. Les orages, selon Jésus-Christ (1), sont l'épreuve de la solidité de l'édifice : s'il est bâti sur la pierre, loin d'être renversé, il s'affermira sur ses fondements, par les secousses qu'il recevra. L'effet des tentations est de nous rendre plus chères les vertus que le démon veut nous ravir ; de nous faire faire de plus grands efforts pour les retenir ; de rendre nos prières plus fréquentes et plus ardentes, afin qu'il plaise à Dieu de nous les conserver.

Elles sont nécessaires pour nous donner une profonde connaissance de nous-mêmes. *Que sait celui qui n'a pas été tenté* (2) ? dit l'Écriture. Il faut avoir eu l'ennemi en tête, et plus d'une fois : il faut avoir fait l'essai de ses ruses et de ses violences ; il faut s'être vu à plusieurs reprises dans le danger prochain de succomber, pour savoir et qu'on ne peut rien sans Dieu, et qu'on peut tout avec Dieu. Avant le combat, on est lâche ou présomptueux. Ce n'est que dans le combat même qu'on apprend à bien juger de soi. Si vous êtes vaincu, votre défaite vous humilie : si malgré toutes vos ré-

(1) Matth., VII, 24, 25. — (2) Eccl., xxxiv, 9.

sistances et vos précautions, vous vous voyez sur le point de périr, vous en sentez mieux la nécessité de recourir à Dieu : si au moment que vous vous croyez perdu sans ressource, Dieu vous délivre du danger par une protection inespérée, le péril même que vous avez couru, vous fait comprendre à qui vous êtes redévable de la victoire,

Elles sont nécessaires pour nous faire perdre tout appui en nous-mêmes. Quand la violence de la tentation est extrême; quand nos forces sont épuisées par une longue résistance; quand nous ne savons plus par où échapper, et que nous ne voyons d'autre parti à prendre que de céder à l'ennemi, il faut bien alors que nous désespérions de nous, et que n'ayant plus de ressource en notre propre défense, nous nous jetions entre les bras de Dieu. C'est justement là qu'il nous attend : jamais nous ne serons plus assurés d'être secourus. Il nous rend inévitable la chute dans le précipice, pour nous bien convaincre que lui seul peut nous en préserver, nous retenir sur le penchant, et même nous en retirer, lorsqu'en apparence nous y sommes tombés. Il se plaît à nous rappeler des portes de la mort. *Le Seigneur, dit l'Écriture, ôte la vie et la rend; il conduit aux enfers, et il en retire (1).*

(1) 1 Reg., II, 6.

Elles sont nécessaires enfin pour nous unir plus étroitement avec Dieu. Quand l'invoque-t-on avec plus de ferveur, sinon quand le pied chancelle, et qu'on court un risque prochain de tomber ? Quand se réfugie-t-on dans son sein et s'y enfonce-t-on, sinon quand l'ennemi menace de nous priver de la vie de la grâce ? Ainsi l'enfant saisi de frayeur se serre contre sa mère. Dans l'état de sécurité, la pensée de Dieu nous échappe : la tentation nous rappelle à lui, et nous y tient inséparablement attachés.

A l'égard de ceux que Dieu destine à la conduite des autres, les tentations leur sont nécessaires. Il n'est point de meilleur maître que l'expérience. Ils ont plus de compassion des âmes tentées, les écoutent avec plus de charité. Ils connaissent la marche du démon ; ils ne s'effraient ni de ses artifices, ni de ses assauts : ils savent quelles armes on doit lui opposer, et comment il faut prévenir et déconcerter ses desseins. Ils sont en état de rassurer les autres, et de leur donner les plus salutaires conseils. Le directeur qui n'a point passé par de semblables épreuves, n'a pas le même avantage. Il est timide, incertain ; et ne sachant comment se décider, il jette dans les plus grands embarras ceux qui ont recours à lui : ou ce qui est encore pis, il se fait une fausse idée de leur état, et les juge coupables, les maltraite, les rebute et les désespère.

Vous craignez les tentations : mais Dieu, qui les permet pour votre bien, *est fidèle*, dit l'Apôtre. *Il ne souffrira pas que vous soyez tenté au delà de vos forces : il fera même en sorte que la tentation serve à votre avancement* (1). Réfléchissez avec moi sur ces paroles de saint Paul.

Dieu est fidèle, il ne manque jamais à sa promesse. Il a voulu que l'amour de ses serviteurs et de ses enfants fût mis à l'épreuve : il permet au démon de les attaquer. Mais en même temps il les a assurés de son secours. Et que peuvent contre nous tous les efforts de l'enfer, si nous avons Dieu pour nous ? Recourons à lui dans le besoin avec confiance ; ne l'abandonnons pas les premiers : jamais il ne nous abandonnera. Le démon a la vue de nous nuire et de nous perdre ; et Dieu, en ce qu'il laisse faire au démon, a celle de nous avancer dans la vertu et de nous sauver. Le démon ne peut rien de lui-même ; et si nous ne lui donnons aucune occasion de nous tenter, il ne le fera qu'avec la permission de Dieu, et en se tenant dans les bornes de cette permission.

Or, Dieu, reprend l'apôtre, ne souffrira pas que la tentation aille au delà de vos forces. Sa justice, sa fidélité et sa bonté s'y opposent également. Aussi, avant que de permettre les ten-

(1) I Cor., x, 13.

tations, il attend que notre vertu ait pris une certaine consistance. Il ne nous met pas aux prises avec l'ennemi dès l'entrée de la carrière, où nos pas sont encore timides et chancelants, et où le moindre choc pourrait nous renverser. Mais il nous prépare de loin au combat, il nous forme et nous aguerrit, avant que de nous présenter à l'ennemi.

Outre cela, il nous donne un secours présent, toujours proportionné à l'attaque : il est à nos côtés : et non-seulement il nous anime à combattre, mais il combat avec nous. La grâce que nous recevons alors est toujours telle, qu'elle suffit pour nous rendre supérieurs à l'ennemi ; et non-seulement elle suffit, mais elle mettra toujours l'avantage de notre côté, si par notre présomption ou notre défiance, par notre négligence ou par nos infidélités précédentes, nous ne méritons pas d'être réduits à un secours purement suffisant, avec lequel Dieu prévoit que nous tomberons. Car il justifie toujours sa fidélité : et lors même qu'il nous refuse la grâce spéciale dont nous nous sommes rendus indignes, et avec laquelle nous serions victorieux, il nous en donne une commune, mais assez forte pour nous garantir de la chute, quoique par notre faute elle ne nous en garantisse pas.

Quand donc nous sommes fidèles de notre côté, quand nous n'avons pas mérité d'être

privés du secours spécial, Dieu fait toujours en sorte que la tentation serve à notre avancement, parce que le combat est suivi de la victoire. Car l'intention de Dieu est que nous la remportions, et il fait de sa part tout ce qu'il faut pour cela, si nous n'y mettons aucun obstacle.

J'ajoute que la bonté de Dieu est si grande, ainsi que sa puissance, qu'il veut et peut faire servir nos chutes mêmes à notre profit spirituel, pourvu que nous retournions à lui par un repentir sincère et amoureux : repentir auquel il nous invite par les touches les plus fortes et les motifs les plus pressants. Ainsi la chute de David et de saint Pierre contribua-t-elle à leur sainteté par le bon usage qu'ils en firent.

Quelle raison après cela auriez-vous d'appréhender les tentations, si votre confiance en Dieu est telle qu'elle doit être? Vous vous plaignez qu'elles vous assaillent à l'oraision et à la communion, et que le démon choisit précisément ce temps-là pour vous attaquer. Dites plutôt que Dieu prend, pour vous exposer à la tentation, le moment où vous êtes le mieux préparé à y résister, le moment où votre intention actuelle est de vous unir à lui, le moment où Jésus-Christ présent dans votre cœur repousse lui-même les attaques de l'ennemi.

Mais cela m'ôte la paix à l'oraision. Il peut bien se faire alors que votre âme soit agitée et

troublée extérieurement; mais il ne tient qu'à vous que le fond en soit toujours calme. Il n'est pas au pouvoir du démon d'agir sur ce fond, qui est le vrai siège de la paix. Vous en perdez le goût et le sentiment, ce qui n'est pas un mal; mais vous en conservez la réalité, si vous voulez.

Cela m'éloigne de la sainte table. C'est, au contraire, une raison plus pressante pour vous d'en approcher. Le démon ne vous en inspire de l'éloignement, que parce qu'il sait quelle force vous y puiserez, et que si vous y participez, sa défaite est certaine. Les plus violentes tentations s'apaisent en effet, et se dissipent à l'instant même qu'on reçoit le corps adorable de Jésus-Christ. Et je ne sais s'il est jamais arrivé qu'une âme tourmentée d'affreuses pensées avant la communion ait continué de l'être immédiatement après.

Mais le démon me suggère des imaginations, des pensées, des désirs qui me font horreur. Tant mieux, si ses suggestions vous font horreur; c'est une preuve manifeste que vous les repoussez, et que Dieu les repousse avec vous. Ne savez-vous pas ce que dit Jésus-Christ, que *les mauvaises pensées sortent du cœur* (1), c'est-à-dire qu'elles ne sont mauvaises qu'autant que le cœur les enfante, les nourrit, et y prend

(1) Matth., xv, 19.

de la complaisance? Comment donc seraient mauvaises les pensées pour lesquelles votre cœur a une mortelle aversion? La malice n'est pas dans la représentation, ni dans l'impression de l'objet, mais dans le consentement que la volonté y donne; et rien n'est plus opposé à ce consentement, que la disposition où vous êtes.

Mais il me semble que je n'ai nulle force pour y résister. Puisqu'elles vous font horreur et que vous aimeriez mieux mourir que d'y prendre le moindre plaisir; vous y résistez donc et de toute la force de votre volonté. Vous ne sentez pas cette force, cela peut être, mais elle n'en est ni moindre, ni moins active; jugez-en par l'effet. Dieu a ses raisons pour vous ôter dans la résistance le sentiment de cette résistance. Il ne veut pas que vous vous attribuiez la victoire, ni que votre cœur en conçoive aucun mouvement de vanité et d'amour-propre. Il ne veut pas que vous disiez : J'ai été tenté et j'ai résisté; mais : Ce n'est pas moi qui ai combattu, Dieu a combattu et vaincu pour moi. N'est-ce pas un bien pour vous que l'honneur de la victoire soit rendu à celui auquel il appartient, et que Dieu vous mette dans l'heureuse impuissance de le lui dérober?

Mais je crois y consentir. Sur quel fondement? Parce que la tentation dure longtemps?

Ce n'est pas une raison, cela ne prouve que la longueur du combat. Parce que vous ressentez une certaine délectation ? Il y a une délectation involontaire, une impression sur les sens, qui est l'effet naturel de certaines tentations. L'imagination échauffée peut en être la cause; quelquefois c'est le démon même qui produit cet effet. Mais cette délectation et cette impression n'ont par elles-mêmes rien de commun avec le consentement. Ne décidez rien là-dessus; vous n'êtes pas en état de vous juger dans le trouble qui vous agite. Gardez-vous bien même de réfléchir sur la tentation, quand elle est passée, ni de la suivre dans son progrès depuis le commencement. Cela est fort dangereux, et tous les maîtres de la vie spirituelle vous le défendent. Rapportez-vous-en à votre confesseur, et quand il vous aura donné une décision générale, quand il vous laura confirmée à plusieurs reprises, tenez-vous-y enfin sans hésiter.

Les armes que le chrétien doit employer contre le démon sont la vigilance et la prière. *Veillez et priez*, dit Jésus-Christ, *afin que vous ne donniez pas entrée à la tentation* (1). Il ne dit pas : Afin que vous soyez à l'abri de la tentation, mais afin qu'elle n'entre pas dans votre cœur, et que vous n'y succombez pas.

(1) Matth., xvi, 41.

La vigilance est nécessaire contre un ennemi aussi rusé que violent, qui, *comme un lion rugissant, rôde sans cesse, cherchant quelqu'un à dévorer* (1). Elle est nécessaire à tous, même aux personnes les plus avancées en sainteté. Le démon est toujours redoutable pour quiconque ne se tient pas sur ses gardes, et plus redoutable pour un juste qui présume rait de sa vertu, que pour un pécheur qui appréhende tout de sa faiblesse. *Ce que je vous dis, je le dis à tous* (2), disait le Sauveur en recommandant la vigilance à ses apôtres. Elle est nécessaire en tout temps. L'ennemi est en embuscade ; il ne dort jamais, il guette le moment de nous surprendre et il est aussi prompt à le saisir qu'habile à l'observer.

Cette vigilance consiste, en premier lieu, dans la fuite des occasions. Jamais on ne doit s'exposer de soi-même, sous quelque prétexte que ce soit. Les anciens évêques ne voulaient pas même que les fidèles s'exposassent au martyre, ni qu'ils se déclarassent sans nécessité. Plusieurs ont renoncé la foi dans les tourments, pour s'être ainsi déclarés par un zèle indiscret. Si la prudence ne permet pas de rechercher le martyre, à plus forte raison défend-elle aux plus saints de s'engager dans une occasion périlleuse, sans être bien assurés de la volonté

(1) I Petr., v, 8. — (2) Marc., XIII, 37.

de Dieu; mais aussi, quand c'est Dieu qui les y engage, qu'ils se confient en lui et que la crainte du danger ne les fasse pas reculer.

Elle consiste, en second lieu, dans une humble défiance de soi-même. *Le Seigneur est le gardien des petits*, dit David ; *je me suis humilié et il m'a délivré* (1). Autant il est impossible que celui qui se déifie de soi-même et ne s'appuie que sur Dieu, succombe, autant l'est-il que celui qui compte sur soi ne soit pas renversé; ses victoires mêmes lui deviennent funestes par la présomption qu'elles lui inspirent, et elles ne peuvent aboutir qu'à quelque chute éclatante et peut-être sans remède. *Nul n'est fort de sa propre force* (2); et si toute notre force est en Dieu, il est juste aussi que toute notre confiance soit en lui.

Ne confondons pas, comme on fait souvent, la défiance avec la pusillanimité. Le pusillanime n'envisage que soi, et mesurant le danger à sa faiblesse, il l'évite par lâcheté, lors même qu'il devrait l'affronter. Celui qui a la défiance chrétienne, a l'œil en même temps sur sa faiblesse et sur la force de Dieu; et quand c'est Dieu qui l'envoie au combat, il ne craint rien; au contraire, plus il se sent incapable de résister, plus il s'assure que la vertu divine le soutiendra. *Quand je suis faible*, disait l'Apôtre,

(1) Psal. cxiv, 6. — (2) I Reg., II, 9.

c'est alors que, je suis fort, je puis tout en celui qui me fortifie (1).

Elle consiste en troisième lieu dans une inviolable fidélité. Ne vous relâchez jamais sur la pratique de l'oraison et de la mortification intérieure ; suivez exactement les vues de perfection que Dieu vous donne, même dans les moindres choses. Observez de point en point la règle que vous vous êtes prescrite ou que vous avez embrassée. Ne vous permettez enfin aucun manquement volontaire, et le démon n'aura aucun pouvoir sur vous ; il sortira toujours à sa confusion de tous les assauts qu'il vous livrera.

Soyez fidèle surtout à ne pas vous troubler dans le moment de la tentation, à ne vous permettre aucune réflexion sur ce qui se passe alors en vous, à ne point raisonner avec le démon. Vous vous embarrasseriez dans vos pensées et il vous envelopperait dans ses pièges. Laissez passer le nuage, vous tenant à l'abri sous l'aile de Dieu. Toutes vos inquiétudes et vos réflexions ne font que grossir et prolonger l'orage, que l'arrêter et le fixer sur votre tête. Quand il sera dissipé, remettez-vous en chemin sans examiner si vous avez pris quelque plaisir à le recevoir ni si vous y avez consenti.

À la vigilance, Jésus-Christ veut qu'on

(1) II. Cor., XII, 10. Philip., IV, 13.

joigne la prière, et elles doivent être continues l'une et l'autre. *Il faut toujours prier*, dit-il, *et ne pas se lasser de le faire* (1). Cette prière continue n'est, comme je l'ai dit ailleurs, que la tendance du cœur vers Dieu et l'invocation secrète de son secours. Que peut le démon contre une âme ainsi disposée et toujours couverte du bouclier de l'oraison ?

Mais outre la prière générale qui ne doit jamais être interrompue, c'est une pratique excellente dans le moment de la tentation de se réfugier, si on le peut, à son oratoire ou devant le saint-sacrement et, si on ne le peut pas, de recourir aux oraisons jaculatories qui sont comme autant de flèches dont on perce l'ennemi. Que ces prières, au reste, soient animées de la plus parfaite confiance, qu'elles soient paisibles et soumises. Ne demandez pas avec impatience que la tentation cesse. Une telle demande vient souvent d'amour-propre ; on est humilié de se voir sujet à de si horribles pensées, et l'on voudrait être affranchi de cette humiliation. Mais l'humiliation est un des meilleurs effets de la tentation, et c'est pour cela même que Dieu la permet. Abandonnez-vous donc à lui et consentez à être tenté aussi longtemps qu'il lui plaira. Lui seul sait le bien que nous font les tentations ; il a fixé le terme de notre déli-

(1) Luc, xviii, 1.

vrance, et ce terme arrive infailliblement, lorsque nous avons tiré de ces épreuves tout l'avantage que Dieu en prétendait.

Saint Paul demanda jusqu'à trois fois d'être délivré d'une tentation fâcheuse, que Dieu permettait pour empêcher qu'il ne tirât vanité de la grandeur de ses révélations. Que lui répondit Dieu ? *Paul, ma grâce te suffit : car ma puissance éclate dans la faiblesse* (1). C'est pour l'instruction et la consolation des âmes tentées que l'Apôtre a écrit ceci. Les tentations sont le contre-poids des grâces qu'elles ont reçues, et celles-ci sont toujours la juste mesure de celles-là. Nous aimons les grâces qui nous élèvent, et nous craignons les tentations qui nous abaisSENT. Mais ce qui sert à nous abaisser est aussi une grâce et même une grâce plus grande, puisque c'est le préservatif contre le danger auquel nous exposent les autres. Voilà pourquoi Dieu permet que nous soyons tentés, et aussi afin que sa puissance infinie éclate dans l'excès de notre faiblesse.

Quelque horrible, quelque humiliante que soient vos tentations, ne les cachez jamais à votre directeur ; mais ouvrez-lui votre cœur avec confiance, et ne cachez l'ignorence de ce que vous apprenez. Dieu hait cette ouverture, qui est elle-même un grand acte d'irré-

(1) II. Cor., xii. 9.

milité ; il y attache toujours bien des grâces, et il inspire au directeur ce qui est le plus propre à vous soutenir, à vous encourager. Aussi le démon met-il tout en œuvre pour fermer la bouche à ceux qu'il tente, bien assuré qu'il viendra à bout de les séduire ou qu'il les jettera dans le désespoir, s'il peut les engager à garder un silence obstiné.

Vous trouverez auprès de votre guide la paix, la lumière et la force. Ses décisions vous tranquilliseront, ses conseils vous éclaireront, ses exhortations vous ranimeront. Mais aussi, après vous être suffisamment expliqué, ajoutez une foi entière à ce qu'il aura décidé ; ne vous permettez pas de juger autrement que lui, ne lui opposez pas même le moindre raisonnement intérieur. Ne dites pas : Je lui ai mal exposé mon état, ou il ne m'a pas compris. Ce serait à ne pas finir et à ne jamais vous rendre. Acquiescez et soumettez-vous. De plus, usez avec la plus exacte fidélité des moyens qu'il vous aura prescrits, soit pour prévenir, soit pour affaiblir et surmonter la tentation.



DIX-SEPTIÈME MAXIME.

Du rival de l'amour divin,
Qui veut nous surprendre, et se glisse
Pour nous ravir notre butin,
Craindre et prévenir l'artifice.

Rien ne caractérise mieux l'amour-propre, rien ne doit nous le rendre plus odieux que le titre de rival de l'amour divin. Nos amours font nos mœurs, dit saint Augustin. Nous n'aimons d'un amour de préférence que deux objets, Dieu ou nous-mêmes. Si nous préférons Dieu à tout et si nous lui rapportons tout, c'est l'amour de charité qui nous rend bons et agréables à ses yeux, qui donne un prix sur-naturel à nos actions, et qui nous perfectionne à mesure qu'il s'épure. Si nous rapportons tout à nous, c'est l'amour-propre, amour vicieux et désordonné qui déplaît souverainement à Dieu, qui corrompt nos actions les plus saintes d'ailleurs, et nous rend d'autant plus mauvais qu'il est plus dominant dans notre cœur.

Ces deux amours sont entièrement opposés; ce sont non-seulement deux rivaux, mais deux ennemis qui se disputent le même cœur et qui s'efforcent de s'en bannir mutuellement. Il

est impossible qu'ils fassent entre eux aucune convention, aucune trêve même. Ils se haïssent, se combattent et se poursuivent l'un l'autre jusqu'à la mort. L'entièr extinction de l'amour-propre, soit en cette vie, soit en l'autre, nous ouvre le ciel et assure notre bonheur. L'extinction de l'amour de Dieu, au sortir de cette vie, nous précipite dans l'enfer et fait notre malheur éternel.

Dès qu'un chrétien se donne véritablement à Dieu et se dévoue à son service, l'amour divin prend possession de son cœur, y établit son règne et travaille, au moment même, à en chasser l'amour-propre. Celui-ci, de son côté, tâche de se maintenir de tout son pouvoir. Attaqué et forcé dans un endroit, il se réfugie dans un autre et se retire ainsi de place en place jusqu'au fond de l'âme, dernier asile d'où il est très-difficile de le faire sortir. Il n'est pas d'artifice qu'il n'emploie pour nuire à son ennemi, pour l'affaiblir, pour diminuer sa victoire, s'il ne peut la lui ravir. Il est toujours dangereux, même après ses défaites, et lorsqu'on croit l'avoir terrassé, il se relève souvent plus redoutable que jamais.

Tel est l'ennemi que nous avons tous à combattre avec l'aide de la grâce, ennemi né avec nous et qui fait en quelque sorte partie de nous-mêmes. L'âge, les passions, les habitudes, la réflexion, tout, jusqu'à nos bonnes qualités,

et quelquefois nos vertus, contribue à le renforcer et à l'enraciner plus profondément. Nous le confondons tellement avec nous, qu'il nous paraît impossible de l'en séparer, et que le détruire, ce serait attaquer notre propre existence.

Combien donc doit être grande notre faiblesse contre un ennemi qui nous est si cher et qui a pris sur nous un tel ascendant? Ce qu'il y a de plus déplorable, est qu'il nous aveugle et nous ôte tout moyen de le reconnaître. Nous ne le discernons qu'à la faveur de la lumière divine: elle seule nous découvre ses ruses, nous fait apercevoir les coups qu'il nous porte, nous apprend à les parer et nous donne la force de l'attaquer. Si nous sommes privés par notre faute de cette lumière, ou si, lorsqu'elle nous éclaire, nous n'y sommes pas attentifs, nous voilà sans défense, hors d'état non-seulement de vaincre, mais de résister; hors d'état de voir notre ennemi et de le regarder comme tel. Au contraire, notre aveuglement va jusqu'à nous le faire prendre pour notre ami, pour notre confident le plus cher et le plus zélé pour nos intérêts.

Aveuglement funeste qui est la maladie générale des chrétiens, même de ceux qui ont embrassé la dévotion; et d'autant plus funeste qu'on ne s'en aperçoit pas, qu'on ne s'en doute pas, et que rien n'est plus malaisé que de nous

en faire convenir. Nous sommes presque tous, les uns plus, les autres moins, dans le cas des pharisiens qui, aveuglés sur le fait de Jésus-Christ par l'amour-propre le plus superbe, se flattaient d'être très-clairvoyants. *Vous dites que vous voyez*, leur disait le Sauveur, c'est ce qui fait que votre péché demeure (1), et que par votre obstination vous y mettez le comble, au lieu de le détester.

Présumons hardiment, et sans crainte de nous tromper, que nous sommes aveugles sur bien des points qui importent à notre perfection et peut-être à notre salut. Prions sans cesse Dieu qu'il nous éclaire, soit immédiatement par lui-même, soit par les avis salutaires de nos conducteurs et de nos amis, soit même par les censures et les reproches de nos ennemis. De quelque part que la lumière vienne, elle est toujours un bienfait de Dieu. Accueillons-la, recevons-la avec reconnaissance; enhardissons les autres à nous l'offrir, et ne négligeons rien pour en profiter. Heureuse disposition que l'on ne saurait trop demander à Dieu et à laquelle presque tout s'oppose en nous.

Soyons en garde, je ne dis pas contre la flatterie : je suppose que les directeurs et nos amis spirituels n'en sont pas capables ; mais même contre les égards et les ménage-

(1) Joan., ix, 41.

ments; surtout si nous sommes d'un rang, d'un âge ou d'une sensibilité qui paraissent en exiger. Croyons qu'on nous épargne, qu'on dissimule ou qu'on diminue nos défauts par prudence ou par charité; qu'on nous loue, moins parce que nous faisons bien que pour nous encourager à bien faire. Ajoutons dans notre esprit à ce qu'on trouve en nous de répréhensible, et retranchons quelque chose aux éloges qu'on nous donne. En un mot, soyons saintement prévenus contre nous et défions-nous de l'amour-propre, ce flatteur domestique, par qui seul les autres sont dangereux, qui ne voit en nous que du bien et qui l'exagère.

Mais voyons plus en détail les artifices qu'il met en œuvre pour corrompre ou affaiblir la vraie piété. Son but principal est de s'approprier les œuvres de la grâce, de ravir à Dieu la gloire des bonnes actions ou de la partager avec lui, et de nous en ôter le mérite qui est tout fondé sur l'humilité. Gardez-vous de moi comme d'un grand voleur, disait à Dieu saint Philippe de Néri. L'amour-propre est jaloux du bien de Dieu et cherche à le lui dérober. Ce bien de Dieu, c'est la gloire qui n'appartient qu'à lui et qu'il ne peut céder à personne; il nous laisse l'utilité de ses bienfaits; mais pour la gloire, il veut qu'elle lui revienne tout entière. C'est justement ce que

l'amour-propre s'attribue, nous inspirant de nous glorifier en nous-mêmes, contre l'expresse défense de l'apôtre, qui, si l'on a sujet de se glorifier, ordonne qu'on ne se glorifie que dans le Seigneur (1).

Mais en voulant nous enrichir aux dépens de Dieu, il nous appauvrit en effet. Car il n'y a de mérite, de récompense, de bonheur à attendre que pour ceux qui, reconnaissant leur pauvreté spirituelle, ne s'attribuant rien, ne s'appropriant rien, rendant grâce à Dieu de tout le bien qui est en eux et le rapportant à sa source. Dieu est jaloux et le principal effet de cette jalouse est que, comme tout bien vient de lui, il veut qu'on lui en fasse hommage et qu'on avoue le tenir de ses mains. Et certes, il est bien juste qu'un pauvre à qui Dieu fait part de ses richesses, n'oublie jamais qu'il est pauvre de sa nature et qu'il doit tout à la libéralité de son bienfaiteur. S'il vient à s'enorgueillir, à se complaire en soi, à croire qu'il a reçu à titre de justice ce qu'on lui a donné par grâce, il mérite de tout perdre.

L'amour-propre est mercenaire; il ne regarde dans le service de Dieu que son intérêt, sans éléver ses vues plus haut. L'âme infectée de ce poison, désire la sainteté comme un or-

(1) II. Cor., x, 17.

nement qui l'embellit, comme une perfection qui la distingue. Elle veut être pure, mais pour se contempler dans sa pureté; elle crain^t le péché, moins comme offense de Dieu que comme une tache qui ternit l'éclat de sa beauté; elle est plus étonnée que confuse de ses fautes, concevant à peine comme elle a pu tomber; il entre dans son repentir plus de dépit que de regret; et ce qu'elle croit un acte de contrition et d'amour de Dieu n'est qu'un acte d'amour déréglé d'elle-même.

L'amour-propre est avide de consolations; il en cherche auprès de Dieu et auprès des hommes; il en jouit avec attachement; il les regrette amèrement quand il en est privé; et si la privation dure trop à son gré, il se relâche de sa fidélité, il se plaint, il murmure, il menace de tout quitter, comme si Dieu ne méritait d'être servi que pour ses dons. Et en même temps il a l'adresse de nous faire accroire que nous sommes généreux, désintéressés, que nous aimons Dieu purement.

L'amour-propre est vain et présomptueux dans l'abondance et la prospérité spirituelle; il ne mesure pas alors ses forces et se croit capable de tout; il se repait des promesses et des protestations qu'il fait à Dieu, quoiqu'elles se terminent à des paroles, qu'il transforme à nos yeux en autant de preuves solides de notre dévouement. Mais se voit-il dans la disette et

dans l'adversité, il est abattu, désespéré, incapable du moindre effort. Loin du combat, il est vaillant, il défie ses ennemis, il les terrasse en idée ; dans le combat même, il est lâche, il tremble et fuit à l'aspect du danger.

Il aime une sainteté douce, commode, et si je puis parler ainsi, de plain-pied, où il n'y ait rien à souffrir, ni pour l'esprit, ni pour le corps, point ou peu d'obstacles à vaincre ; une sainteté qui s'acquière en peu de temps et à peu de frais, qui ne coûte que des souhaits, et, pour me servir de l'expression de saint François de Sales, qui s'endosse comme une robe. C'est-à-dire qu'il s'en fait une belle chimère, voulant être saint et ne rien faire pour le devenir. Aussi est-il mou, indolent, paresseux, plein de désirs inefficaces, impatient, rebuté de la plus légère difficulté, fatigué et épuisé après les premiers pas. Ne lui parlez pas de monter ni de gravir ; il lui faut un chemin uni ou qui n'ait qu'une montée douce et imperceptible. Tant qu'il n'y a point de violence à se faire, il marche volontiers ; mais faut-il aller contre un penchant cheri, forcer une répugnance, résister à une tentation, il perd courage, s'arrête tout court ou retourne en arrière.

L'amour-propre ne veut point de la vertu humble, obscure, ignorée des hommes ; encore moins de la vertu méprisée, calomniée, per-

sécutée. Les bonnes œuvres cachées et faites à petit bruit ne sont pas de son goût; il aime à se produire au grand jour; il recherche l'éclat, la considération, l'estime et les applaudissements, qu'il se ménage avec adresse, qu'il attire en paraissant les repousser, qu'il reçoit avec une feinte modestie, qu'il savoure délicieusement, en faisant semblant de les rejeter et qu'il sait bien se donner en secret si on les lui refuse.

Il est ennemi de la simplicité, de la vie uniforme et commune; il affecte la singularité et met la sainteté, non à bien faire les actions ordinaires, mais dans une conduite extraordinaire. Il n'a rien de régulier, de suivi, de constant, mais il est bizarre, capricieux, changeant.

Il veut toujours s'assurer qu'il fait bien, que Dieu est content et encore plus le directeur. De là les réflexions continues et les retours sur soi-même; de là les examens inquiets et scrupuleux de ses motifs et de ses intentions; de là les témoignages qu'on demande sans cesse et à sa conscience et à Dieu dans l'oraison, et au confesseur dans le tribunal ou ailleurs. C'est, dit-on, pour se décider, pour se soutenir, pour s'encourager. Vain prétexte: c'est pour s'applaudir, pour en tirer vanité, ou du moins pour pouvoir se répondre de son progrès, pour jeter quelque jour sur l'affli-

gante obscurité d'une voie qui ne présente aucun appui sensible.

L'amour-propre n'a d'autre occupation que de se mesurer et se comparer à autrui, soit pour se donner la préférence, soit pour se dépiter et se désoler, s'il est forcé de l'accorder aux autres. Il improuve toute autre conduite que celle qu'il tient; sa voie d'oraison est la meilleure, ou bien il porte envie aux âmes qu'il croit plus avancées et plus favorisées de Dieu. Il observe les défauts du prochain, critique ses actions, juge et condamne ses intentions, se disant toujours secrètement qu'il n'aurait pas agi ainsi, qu'il n'aurait pas dit cela dans la même circonstance.

Sa plus terrible maladie est la jalousie spirituelle qui le tourmente et le dévore. Une âme de ce caractère trouve que son directeur n'a jamais assez d'attention pour elle; à l'en croire, il la néglige, tandis qu'il donne tous ses soins aux autres. Elle s'informe curieusement quand il leur parle, quand il leur écrit, quand il va les voir, combien de temps il est avec elles; elle en fait des plaintes, et si l'on n'y a pas tout l'égard qu'elle souhaite, ce qui est impossible, Dieu sait à quels excès elle s'emporte. Les tristes effets de sa jalousie s'étendent jusqu'à Dieu même, qu'elle accuse quelquefois de traiter mieux les autres qu'elle, lui faisant valoir sa vie passée dans l'innocence, ses pra-

tiques, ses austérités et lui reprochant, comme le frère du prodigue, le bon accueil qu'il fait à des âmes qui le servent moins bien.

L'amour-propre accoutume l'âme à regarder comme son bien les dons et les vertus dont Dieu l'enrichit, à en faire sa possession, à y prétendre un droit de propriété. D'où il arrive qu'elle souffre très-impatiemment que Dieu paraisse les retirer, qu'elle fait les derniers efforts pour les retenir, et qu'elle ne s'en voit dépouillée en apparence qu'avec une extrême désolation. Ce n'est pas que Dieu en dépouille l'âme réellement, car il lui laisse toujours le fond des vertus ; mais il fait en sorte qu'elle ne s'aperçoive plus de les avoir, afin qu'elle cesse de se les approprier ; et dans cette vue il permet des tentations contraires à ces vertus ; il permet des dégoûts et de fortes répugnances à les pratiquer ; il permet un soulèvement des passions dans la partie inférieure, auquel l'âme ne consent jamais, quoiqu'il lui semble y consentir ; il lui ôte toute réflexion sur elle-même et jusqu'à l'apercevance des actes vertueux qu'elle exerce.

Enfin, l'amour-propre ravit à Dieu la qualité de centre de l'âme qui lui appartient, et établit ce centre dans l'âme elle-même. C'est ce qu'on appelle propriété, vice profond et radical, si naturalisé avec l'homme qu'il lui est très-difficile de le reconnaître, d'en sentir la malice,

et de consentir que Dieu l'en délivre. Quelque avancée que soit une âme, elle ne renoncerait jamais à ce secret rapport à elle-même, qui lui fait envisager et sa perfection et son bonheur d'une vue intéressée, et non subordonnée à la vue de la gloire et de la volonté de Dieu ; jamais, dis-je, elle n'y renoncerait, si pour lui en arracher le consentement, Dieu n'usait de l'empire absolu qu'elle lui a donné sur son libre arbitre. C'est là la dernière vie, la vie la plus intime de l'amour-propre, au sujet de laquelle saint François de Sales disait que nous serions trop heureux si ce vice mourait un quart d'heure avant nous.

L'amour-propre est l'unique source de toutes les illusions de la vie spirituelle. C'est par lui que le démon exerce ses tromperies, par lui qu'il séduit des âmes, et qu'il en précipite quelques-unes dans l'enfer par un chemin qui paraît les conduire au ciel. On a un vif empressement pour les douceurs spirituelles ; le démon en donne de fausses qui nourrissent la sensualité et la vanité ; on désire ardemment les faveurs extraordinaires : le démon se transforme en ange de lumière et contrefait les opérations divines. On interroge Dieu curieusement sur son état, sur celui des autres, sur des choses secrètes ou futures ; le démon fait entendre des paroles inférieures que l'on prend pour des réponses célestes. On se croit ensuite

Iluminé, on s'entête, on s'opiniâtre, on devient sourd aux bons avis, on secoue le joug de l'autorité, et sous des dehors trompeurs de sainteté, on cache un orgueil de Lucifer.

Je n'ai exposé que les abus et les désordres introduits par l'amour-propre dans la dévotion. Que serait-ce si je parlais de ceux qui se glissent à sa faveur dans l'exercice des plus saints ministères, tels que ceux de la parole de Dieu et de la direction des âmes ? Je n'ai pas ici en vue les ministres qui, regardant la piété comme un moyen d'acquérir de la réputation ou des richesses, s'ingèrent dans la prédication et dans la direction par des motifs d'ambition ou d'intérêt. Ces vues sont trop grossières, et trop visiblement condamnées dans l'Evangile, pour qu'on puisse s'en dissimuler le crime. Mais qui pourrait raconter les misères, les petitesses, les jalousies et les rivalités, auxquelles sont quelquefois sujets des prédicateurs et des confesseurs, pieux d'ailleurs et estimables ? Laissons ce détail, qui ne pourrait qu'offenser et scandaliser. Ce que je puis dire, est qu'on ne saurait s'examiner trop sévèrement là-dessus, et rechercher avec trop de soin, non si dans la carrière des travaux apostoliques on ressent quelquefois les faiblesses de l'humanité ; hélas ! qui en est exempt ? mais si l'on en gémit devant Dieu, si l'on s'en humilie, si l'on s'applique à les combattre et à les étouffer.

Je n'entre point dans la discussion des raisons spécieuses dont l'amour-propre a l'adresse de se couvrir. Car il n'a garde de se montrer tel qu'il est; il serait trop méprisable et trop odieux; on aurait honte de l'écouter. Il invente donc les plus belles couleurs et se déguise sous des apparences séduisantes. C'est toujours le zèle pour la gloire de Dieu qui l'anime; c'est notre propre perfection, c'est l'intérêt spirituel du prochain qu'il se propose. Sa véritable intention demeure cachée au fond du cœur; il en prétexte d'autres qui sont bonnes et saintes; il les mêle adroitemment à ses vues, et se sert de ce mélange pour en imposer.

Le remède à un si grand mal est de ne s'attacher dans la dévotion à rien de sensible, ni même d'aperçu, mais de s'élever au-dessus, et de ne tenir qu'à Dieu seul et à son bon plaisir. On est toujours en sûreté, tant qu'on n'envisage point la piété par rapport à soi, mais uniquement par rapport à Dieu. C'est pour cela aussi que la voie de la foi nue, où l'on marche comme à l'aveugle, sans témoignage ni assurance, met à l'abri de toute illusion. C'est encore pour cela que Dieu nous cache si soigneusement son œuvre et nous défend d'y jeter un œil curieux. L'amour-propre veut prendre part à tout; il veut tout voir, pour tirer de tout de quoi se soutenir; et Dieu par la raison contraire lui dérobe la vue de tout.

Laissons donc tomber les retours inquiets sur nous-mêmes ; ne nous regardons jamais par une vue de curiosité, de complaisance, d'intérêt. Oubliions-nous et demeurons abandonnés à Dieu. Mettons en pratique ce que Jésus-Christ dit un jour à sainte Catherine de Sienne : *Ma fille, pense à moi et je penserai à toi.* Parole courte, mais substantielle, qui comprend toute la perfection, qui nous montre Dieu occupé de nos vrais intérêts, à proportion que nous nous occupons des siens. Oh ! que pure et heureuse serait l'âme qui, séparée d'elle-même, et perdue tout à fait en Dieu, n'aurait d'autre objet que sa gloire et l'accomplissement de sa volonté ! Toutes les fautes que l'on commet dans la vie intérieure, tout ce qui en retarde le progrès, tous les obstacles qu'on y rencontre, toutes les inquiétudes, tous les tourments qu'on y éprouve, ne viennent que de ce qu'on se regarde, de ce qu'on pense à soi, au lieu de penser à Dieu, et de se reposer de tout sur sa bonté, sa sagesse et son amour.

Je sais qu'on ne parvient que par degrés et bien tard, au parfait oubli de soi-même ; mais il faut y tendre sans cesse, et s'y exercer dans toutes les occasions, qui reviennent à chaque instant, tant nous sommes près de nous-mêmes. *Partout où vous vous trouverez, laissez-vous là.* Précepte

d'une étendue immense dans la pratique; précepte désolant pour l'amour-propre, et par conséquent infiniment utile à l'âme. Il embrasse tout, et n'excepte rien: *partout où vous vous trouverez*. Mesurez votre avancement sur votre fidélité à le suivre; ou plutôt parvenez, s'il se peut, à y être fidèle, sans songer que vous y êtes fidèle en effet.

Aimez à être ignoré et réputé pour rien. C'est encore un excellent conseil du même auteur. L'amour-propre ne craint rien tant que l'obscurité; il est jaloux de paraître, d'être connu et estimé. N'allégez pas l'intérêt de Dieu et l'utilité du prochain. Aspirez à être caché. Dieu saura bien vous trouver et se servir de vous quand il faudra, pour sa gloire et pour le salut des âmes. Mais de vous-même, fuyez toujours les œuvres d'éclat et les regards publics; c'est le vrai moyen pour que ces regards ne vous nuisent pas, quand vous y serez exposé malgré vous. Dieu vous emploiera et vous produira au grand jour, quand vous ne courrez plus aucun risque et que la réputation de sainteté ne sera plus un piège pour vous.

Aimez que Dieu lui-même paraisse vous ignorer et vous réputer pour rien. Aimez que ses consolations et ses faveurs soient pour les autres, et que ses rigueurs et ses délaissements soient votre partage. Qu'êtes-vous après tout? Que méritez-vous? et que devez-vous désirer,

sinon que Dieu vous fasse justice ici-bas, en vous traitant comme un néant et un pécheur ?

Enfin, persuadez-vous que *vous ne profiterez qu'à proportion que vous vous ferez violence*. Jamais de grâce à l'amour-propre, jamais de ménagement pour lui. C'est un criminel dont vous devez poursuivre la mort, et demander sans cesse à Dieu le supplice. Brûlez, coupez ici-bas, s'écriait saint Augustin, pourvu que vous me fassiez grâce dans l'éternité. Cela paraît barbare et affreux à la nature; mais la pratique en est plus douce qu'on ne pense : l'âme y trouve la paix et le bonheur. Plus l'amour-propre est subjugué, plus on est libre, indépendant, tranquille et serein.

Commençons donc avec courage la guerre contre cet ennemi de notre repos et de notre sainteté. Poussons-la aussi loin que nous pourrons aller, et demandons comme une grâce à Dieu qu'il lui porte les derniers coups ; car nous pouvons bien avancer sa mort, mais Dieu seul peut l'achever.

DIX-HUITIÈME MAXIME.

**Demeurer volontiers chez soi
 Dans la retraite et le silence ;
 Et de son temps régler l'emploi,
 N'accordant rien à l'indolence.**

L'amour de la retraite et de la solitude est une des plus excellentes dispositions à la vie intérieure. *Je conduirai l'âme dans la solitude*, dit le Seigneur, *et là je lui parlerai au cœur* (1). Quand l'homme est seul avec lui-même, et qu'il n'est point distrait par l'embarras des choses extérieures, à moins qu'il ne soit obsédé de quelque violente passion, il est naturel que ses réflexions se tournent d'abord sur lui, et le ramènent ensuite à Dieu.

Il n'est pas question ici pour les personnes du monde d'une retraite telle que celle des religieux et des ermites. C'est être en retraite que de demeurer chez soi, et de n'en sortir que pour vaquer à ses affaires. C'est être en solitude que de s'en tenir avec le monde aux rapports qu'exigent la nécessité, la bienséance et la charité. Quiconque aime à se trouver seul avec Dieu, et, parmi le tumulte de ses occupations,

(1) Os., II, 14.

soupire après le moment où il pourra converser librement avec lui, est déjà intérieur, on ne tardera pas à le devenir.

Profitez donc de tout le loisir que vous laissent vos affaires; et ménagez-vous chaque jour quelques instants où vous ne pensez qu'à celle de votre éternité. Instants précieux, dont le bon usage vous mettra en état de sanctifier le reste de la journée. C'est encore une sainte pratique, et qui attire bien des grâces, de prendre tous les ans une semaine, où l'on se retire dans quelque maison consacrée à Dieu, pour y méditer tranquillement sur les vérités du salut, pour examiner sérieusement l'état de son âme, y mettre ordre, et prendre de solides mesures pour l'avenir. Cette pratique autrefois si commune est tombée aujourd'hui, et avec elle l'esprit intérieur.

Le silence est un des premiers fruits de la retraite; il est l'ami du recueillement et de l'oraison; et l'on ne saurait trop le recommander. L'esprit intérieur règne ou régnera bientôt dans toute communauté où le silence est religieusement observé. La fidélité à cette règle est la sauvegarde de toutes les autres. Le relâchement et quelquefois le désordre s'introduisent peu à peu dans les couvents où on la néglige.

Dans le monde, il n'est pas aisé d'avoir des heures réglées pour le silence, parce qu'il se présente, lorsqu'on s'y attend le moins, des

occasions de parler. Mais on le garde lorsqu'on ne parle qu'à propos et dans le besoin ; lorsque dans les compagnies, sans affecter une taciturnité déplacée, on aime mieux écouter les autres que de parler soi-même ; lorsqu'en parlant on ne se livre point à sa vivacité, et qu'on se tient toujours dans une certaine réserve qu'inspire l'esprit de Dieu. Cette retenue est un des caractères auxquels, selon le prophète Isaïe, Jésus-Christ devait se faire reconnaître : *Il ne criera point, il ne contestera point, sa voix ne se fera point entendre dans les places publiques* (1) : et entre les personnes de piété, celles qui sont intérieures se distinguent aisément à cette marque. Leur conversation n'en est pas pour cela moins naturelle ; elle n'en est que plus agréable et plus intéressante ; et pour être tempérée par une certaine réserve, elle n'est ni triste, ni froide, ni gênée.

Quand une âme est dans les premiers accès de la ferveur sensible, il n'est pas besoin de l'exhorter à la retraite et au silence ; elle s'y porte assez d'elle-même. Elle appréhende trop de perdre les délices intérieures dont elle jouit : elle prend trop de plaisir à les savourer en secret, pour qu'elle cherche à se dissiper au dehors. Les entretiens des gens du monde lui pèsent ; elle n'y trouve qu'un vide affreux ;

(1) Isaïe, XLII, 2.

aussi les évite-t-elle avec soin ; et l'on pourrait l'accuser quelquefois de ne pas s'y prêter autant que le demandent son état et les règles de la charité chrétienne.

Mais un défaut auquel elle est sujette, est de faire des ouvertures de cœur indiscrettes aux personnes avec qui elle est familière, de s'épancher trop librement avec elles, et de les instruire du bonheur qu'elle goûte dans l'espoir de les gagner à Dieu. Il lui semble qu'elle ne peut contenir la grâce dont elle est remplie, et qu'elle se soulage en faisant part aux autres de son secret. Elle fera mieux néanmoins de le garder pour elle et de ne le communiquer qu'au dépositaire de sa conscience. Les opérations intérieures de la grâce ne sont pas de nature à être divulguées ; il faut les tenir cachées et ne pas prétendre devenir apôtre, lorsqu'on n'est encore qu'un faible néophyte.

Mais quand la saison du printemps spirituel est passée et que l'aridité a succédé aux consolations, il est à craindre qu'on ne quitte sa retraite et qu'on ne cherche le commerce des créatures. Il faut résister à cette inclination naturelle, comme à une des tentations les plus dangereuses, qui exposerait à une ruine prochaine l'édifice naissant de notre perfection. Quoiqu'on n'ait plus alors la présence sensible de Dieu, on en a une autre plus profonde et plus délicate qu'il est facile de prendre, si l'on

est extrêmement soigneux de la conserver. Toute dissipation volontaire porte atteinte à ce recueillement réel, quoique imperceptible ; elle laisse dans l'imagination des traces qui se réveillent à l'oraision, d'autant plus aisément que l'âme dans la sécheresse est vide d'idées et de sentiments. L'oraision devient ainsi une distraction continue et coupable au moins dans son principe : et comme d'ailleurs on a déjà beaucoup de peine à la faire, n'y recevant de Dieu en apparence aucun secours, on n'est pas longtemps à l'abandonner. **Or, plus d'oraision, plus d'esprit intérieur.**

Ce n'est pas assez de se tenir chez soi dans la retraite et dans le silence, il est encore essentiel de régler l'emploi de son temps et de distribuer tellement les occupations de la journée, qu'il n'y ait aucun vide et que chaque moment ait la sienne. Par là on évitera l'ennui, le désœuvrement et les tentations qui en sont la suite.

Le point capital est de régler l'heure du lever et du coucher, car tout le reste dépend de là. Ensuite il faut partager ses exercices de piété, l'oraision, la messe, la lecture, les prières vocales, les visites du saint Sacrement, de manière qu'il y en ait une partie pour le matin et une partie pour le soir, et qu'on ne passe pas un temps considérable sans s'occuper de Dieu. **Les autres moments libres seront consacrés au travail et aux devoirs de l'état. On dresserace**

règlement de l'avis de son confesseur, et l'on s'y conformera avec une exacte fidélité.

Cependant, comme Dieu ne veut pas qu'on soit esclave d'autre chose que de son amour et de sa volonté qui est au-dessus de tout règlement extérieur, que mille affaires survenantes peuvent causer du dérangement dans notre ordre du jour, il faut se plier en cela aux dispositions de sa providence, et ne pas se reprocher des manquements qu'il n'est pas en notre pouvoir d'éviter. On est toujours fidèle, lorsqu'on l'est autant qu'on peut l'être; l'exactitude à l'égard de Dieu est moins dans l'exécution littérale que dans la disposition de la volonté. Ce serait même, par une fidélité mal entendue à son règlement, manquer de fidélité à Dieu que de violer, pour s'y assujettir, les règles de la charité, de la bienséance et de la condescendance. La vraie piété n'est nullement opposée à ce que prescrivent les devoirs de la société: elle sanctifie nos rapports avec le prochain, même ceux qui paraissent le plus indifférents, et ce qui n'est que d'usage et de politesse; mais elle ne nous oblige point à y renoncer, elle ne nous permet pas même de les négliger.

Il faut donc en premier lieu tellement arranger son règlement qu'on puisse habituellement l'observer; ne point trop se charger de pratiques, ni les multiplier excessivement, car

cela bande l'esprit et ôte à l'âme une certaine liberté ; avoir égard à sa santé, à son état, à ses occupations, aux personnes dont on dépend, comme une mère, un mari à qui l'on doit la plus grande déférence. Il faut en second lieu, dans tous les embarras survenants, tels que les affaires imprévues, les lettres, les visites à rendre ou à recevoir, ne pas craindre de sacrifier les exercices de piété destinés à remplir ces temps-là, sauf à les reprendre en d'autres moments, si on le peut ; ne pas se rendre odieux ou ridicule par une exactitude à contre-temps ; ne témoigner pas même par son air et par son maintien qu'on nous dérange et que nous avions autre chose à faire, et se prêter de bonne grâce non-seulement aux amis, mais aux personnes fâcheuses et importunes. Dieu permet ces petites traverses pour rompre notre volonté, pour nous donner une dévotion souple et liante, telle qu'était celle de saint François de Sales, et pour nous faire pratiquer mille vertus qui n'ont lieu qu'en ces sortes de rencontres.

Enfin, pour prévenir tout scrupule, distinguons soigneusement ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas ; ce que nous pouvons faire sans inconvenient, ou qui choquerait et offenserait les personnes à qui nous devons quelques égards ; ce qui, sans sortir des bornes de la fidélité, nous maintient dans une

sainte liberté, et ce qui tiendrait de la contrainte, de la minutie et d'une roideur déplacée. Si nous sommes de bonne foi avec nous-mêmes et si nous allons à Dieu avec droiture, il nous sera toujours aisé de décider si c'est par notre faute ou pour quelque raison légitime que nous avons omis quelqu'un de nos exercices de piété.

Je sais que ce règlement des actions de la journée ne peut avoir lieu qu'à l'égard des personnes qui sont tout à fait ou à peu près maîtresses de leur temps. Pour ceux qui, à raison de leur charge ou de leur profession qui les rend dépendants du public, ou ceux qui sont assujettis à un travail continu, pour se procurer les nécessités de la vie, ou ceux que leur condition tient asservis à la volonté d'autrui, ou enfin les pères et les mères de famille tellement accablés d'affaires et de tracas domestiques, qu'ils ne peuvent se répondre presque d'un seul moment, il est comme impossible qu'ils suivent un certain ordre dans leurs actions journalières, ni qu'ils s'astreignent à faire les mêmes choses à des heures réglées. Mais s'ils ont un véritable zèle de leur perfection, ils mettront à profit tous les moments libres, et ménageront avec la plus grande économie le temps qui leur restera, pour l'employer à l'oraison, pour faire quelque lecture de piété, pour réciter quelque prière, qu'ils ne se plai-

gnent pas de la dure nécessité de leur position, elle est dans l'ordre de la Providence; elle ne les empêchera pas d'avancer dans les voies intérieures, si leur attrait les y porte. Dieu saura bien suppléer par lui-même aux moyens ordinaires qui leur manquent, et peut-être trouveront-ils dans leur état, tout occupés, tout générés qu'ils sont, plus de facilité pour se sanctifier, que les personnes qui disposent le plus librement de leur temps. Rien ne peut être un obstacle à quiconque veut aimer Dieu : tout lui en deviendra même un moyen, s'il n'a en vue que sa gloire dans toutes ses actions, s'il bénit sa providence en tout ce qui lui arrive.

Plusieurs excellentes raisons doivent déterminer le chrétien à régler ainsi sa journée, quand la chose dépend de lui. La première est l'obligation où nous sommes tous de sanctifier nos actions. Or, c'est déjà un commencement de sanctification, de les soumettre à une certaine règle qu'on peut regarder avec raison comme étant la volonté de Dieu ; et de les faire chacune dans cette vue à une heure marquée, comme si Dieu lui-même nous y appelait.

La second est que, quand les exercices de piété sont ainsi réglés, on est moins sujet à les oublier, et l'on en prend bientôt la douce habitude. L'heure même y convie; et de plus elle donne souvent occasion à quelque petit sa-

crifice, lorsqu'on quitte ce qu'on avait alors entre les mains, pour faire ce que Dieu demande de nous.

La troisième est qu'on évite ainsi l'oisiveté, tentation à laquelle sont si exposés ceux qui disposent à leur gré de leurs actions. Nous tendons tous naturellement au repos et à la paresse. Si nous n'avons point d'objet fixe et arrêté, nous voilà livrés à l'inquiétude et à l'inconstance de nos pensées. Nous commençons une chose, puis nous la quittons pour en entreprendre une autre que nous laissons encore pour une troisième. On demeure les bras croisés ; ou bien on va, on vient, on s'agit ; on ne sait que faire du temps ; il se passe à délibérer à quoi on l'emploiera ; et souvent on s'abandonne à l'inaction, au sommeil, à des amusements frivoles ou même dangereux. Mais l'oisiveté n'est pas à craindre pour celui dont tous les moments sont remplis : son imagination ne travaille point sur ce qu'il fera ou ne fera pas ; il sait à chaque instant à quoi il doit s'occuper ; et les objets divers qui se succèdent sans intervalle, le tiennent toujours en haleine.

La quatrième raison est qu'on se soustrait à l'ennui, ce redoutable fléau de la vie humaine. L'ennui est le partage nécessaire de toutes les personnes désœuvrées, qui ne savent ce qu'elles deviendront dans la journée. A peine a-t-elle

commencé, qu'elles en voudraient voir la fin, et qu'elle leur paraît d'une longueur dont le poids les accable. C'est pour échapper aux poursuites de cet ennemi inexorable, que les mondains multiplient et varient à l'infini leurs plaisirs. On croirait qu'ils cherchent ces plaisirs pour la satisfaction qu'ils y trouvent; point du tout, ils les prennent comme un remède à l'ennui, et encore ne les en préserve-t-il pas. Ils sont contraints à se fuir sans cesse; mais ils ont beau se fuir, ils se retrouvent toujours; l'ennui les poursuit et les assiége de place en place, partout où ils se réfugient. On se met à l'abri de ce tourment des prétendus heureux du siècle par une vie sérieuse et occupée, où l'esprit a toujours un objet qui le fixe, et où la variété même des occupations sert de délassement.

En se garantissant ainsi de l'oisiveté et de l'ennui, à combien de tentations ne ferme-t-on pas l'entrée de son âme! De combien d'occasions de pécher ne se préserve-t-on pas! De ces deux sources viennent presque tous les maux qui inondent la société humaine; elles rendent l'homme à la fois méchant et malheureux. Soyez toujours occupé, conformément à l'ordre de Dieu et aux devoirs de votre état: ni les passions, ni le démon, n'auront aucun empire sur vous; vous serez vertueux, vous serez heureux autant qu'on peut l'être ici-bas.

Ce que je viens de dire du règlement de vie, est pour tous les chrétiens en général, suivant que le permet la condition de chacun. Pour ce qui est des personnes intérieures, elles sont plus portées à s'en faire un, et elles y sont constamment plus fidèles que les autres. L'esprit de Dieu qui les anime et les conduit, ne leur permet pas de vivre à l'aventure, et il leur demandé un compte sévère de tous leurs moments. Mais elles ne peuvent pas toujours être assujetties au même règlement : il faut qu'il change selon les divers états par où elles passent successivement. Les pratiques qui leur sont utiles dans les commencements, ne leur conviennent pas dans la suite. Ce que l'esprit de Dieu leur interdit dans un temps, il le leur permet, et même il l'ordonne dans un autre. Les exercices propres de la vie retirée doivent remplir les premières années. Après quoi, Dieu leur laisse plus de liberté de se communiquer au dehors pour l'avantage du prochain. Il est un temps où ce qui les rappelle au dedans leur est nécessaire; il en est un autre où elles doivent faire usage de ce qui les tire d'elles-mêmes et les force à s'oublier. Ainsi, par exemple, dans les grandes épreuves, le directeur sage leur permettra des amusements et des distractions innocentes dont elles ont besoin, et qu'il leur aurait justement défendus dans un autre état. Je n'en dirai pas davantage là-dessus,

parce que je n'écris pas ici pour les âmes avancées, mais pour celles qui commencent.

DIX-NEUVIÈME MAXIME.

**Sous prétexte de piété,
Ne point négliger ses affaires ;
Remplir avec fidélité
Les moindres devoirs ordinaires.**

La négligence de ses affaires et de ses devoirs domestiques, sous prétexte de piété, est un défaut assez commun. Les dévots, et encore plus les dévotes de profession y tombent ordinairement; ce qui donne, non-seulement aux mondains, mais aux gens sensés et vraiment pieux, les plus justes sujets de plainte. Ce n'est pas néanmoins à la dévotion qu'on doit s'en prendre, mais à leur propre esprit, qu'ils suivent au préjudice de l'esprit de Dieu.

A peine grand nombre de femmes ont-elles pris le parti de la piété, qu'elles négligent le soin de leur ménage, de leurs enfants, de leurs domestiques; elles passent la journée aux églises, elles courrent les prédicateurs qui ont la vogue; il n'y aucune assemblée de piété, aucune fête particulière, aucune cérémonie où elles ne paraissent; elles s'engagent dans tous les genres de bonnes œuvres. On les trouve

partout, hormis chez elles, d'où elles sortent le plus tôt et où elles rentrent le plus tard qu'elles peuvent.

Cependant tout est en désordre dans la maison, chacun y fait ce qu'il veut dans l'absence de la maîtresse ; les enfants sont abandonnés à des mains peu sûres et qui ont besoin d'être surveillées ; ou bien on les traîne, les filles surtout, de dévotion en dévotion ; on les ennuie, on les excède ; on leur inspire de bonne heure de l'aversion pour la piété. Le mari se plaint à juste titre, mais on le laisse dire, et on l'accuse, au moins tout bas, de n'avoir pas assez de religion.

Il en est de même de beaucoup de dévots actifs, empressés, intrigants, qui se mêlent de tout pour la cause de Dieu, qui croient que toute l'Église repose sur eux, et qui se chargent de l'inspection des autres, sans presque jamais songer à eux-mêmes. Plusieurs ministres du Seigneur ne sont pas exempts de tout reproche à cet égard. Ils ont du zèle, mais comme dit saint Paul, il n'est pas selon la science ; ils se livrent sans ménagement à leur activité naturelle ; et parce que leur ministère s'étend en effet à beaucoup d'objets, ils s'ingèrent d'eux-mêmes et s'imaginent que tout est de leur ressort. Avez-vous une fille à pourvoir ? ils se chargeront de lui trouver un mari, ou de lui inspirer une vocation. Est-on en discussion pour

quelque affaire d'intérêt ? c'est à eux d'accommoder les parties. Ils sont le bureau d'adresse de tous les domestiques qui cherchent une place. Il faut que toutes les bonnes œuvres passent par leurs mains, sans quoi elles ne réussiraient pas. Il n'est point de secret de famille dont ils ne s'informent curieusement, même au tribunal de la pénitence. Quelques-uns gouvernent les maisons de leurs dévotes, règlent leur dépense, gèrent leurs biens, sollicitent leurs procès, dressent les articles de leur testament. Vous les voyez aller, venir, entrer partout. La journée ne suffit pas à la multiplicité de leurs affaires ; ils sont obligés de prendre sur la nuit; à peine ont-ils le temps de réciter leur office.

Ce n'est pas une critique que je prétends faire ici, rien n'est plus éloigné de mon esprit et du but que je me propose en cet ouvrage. Mais peut-on s'empêcher de gémir sur un abus de cette nature qui tourne au détriment de la piété ? Ce que je blâme n'est pas l'intention que je crois droite et pure; ce n'est pas non plus l'objet qui est bon, puisqu'il s'agit du culte de Dieu et du service du prochain. Mais qui pourrait approuver qu'on renversât l'ordre des devoirs et qu'on fit passer ce qui est de surérogation avant ce qui est d'obligation ? Qui pourrait excuser une piété mal entendue, mal réglée , où l'on met tout dans l'extérieur, et où

l'on compte pour rien l'intérieur, où l'on manque aux premières lois que Dieu impose, et qui sont le fondement de la société? Qui entreprendrait de justifier les ecclésiastiques dont je viens de tracer le portrait, toujours occupés des affaires d'autrui?

L'esprit intérieur suit une tout autre marche et inspire des idées bien opposées. Il apprend à quiconque s'abandonne à sa conduite, qu'on doit commencer à se sanctifier soi-même; que la sainteté du chrétien consiste principalement dans l'accomplissement des devoirs de l'état; que rien ne peut en dispenser; que la dévotion elle-même a pour objet de nous obtenir les grâces nécessaires pour les remplir; qu'ainsi elle ne saurait jamais être un prétexte de les négliger; qu'au contraire, la vraie, la solide piété ne donne à la prière que les moments dont nos occupations légitimes nous permettent de disposer; qu'elle veut encore qu'en ce qui n'est pas d'une obligation étroite dans le service de Dieu, on condescende aux désirs, à la faiblesse même des personnes qu'il nous est ordonné de ménager, et que pour le bien de la paix on leur sacrifie ses goûts, même les plus pieux.

Il apprend encore qu'on ne doit embrasser les bonnes œuvres laissées à notre disposition, qu'autant qu'elles ne portent aucun préjudice au recueillement, et que pour peu qu'elles y

nuisent et nous dissipent, il faut y renoncer absolument ou en remettre la pratique à un autre temps, où nous ne courrons plus le même risque; qu'on ne doit pas s'y livrer de soi-même, mais prendre conseil et attendre que Dieu en présente les occasions; qu'il est nécessaire de se tenir en garde contre l'empressement naturel, l'activité, le zèle indiscret; qu'il ne faut pas non plus s'en surcharger, ni les multiplier au point qu'on en soit accablé, et qu'il ne reste plus de temps pour la prière et pour les devoirs de l'état, qui sont la première bonne œuvre.

Il apprend à ceux qui sont chargés du saint ministère que le soin des âmes doit se borner aux choses spirituelles, et qu'il n'est permis de l'étendre aux choses temporelles que par un principe de charité, en usant de beaucoup de réserve et de circonspection, tant pour ne se faire aucun tort à eux-mêmes que pour conserver dans l'esprit des fidèles le respect dû à leur caractère: que tel a été l'esprit de l'Église depuis les apôtres qui, les premiers, en ont donné l'exemple, instituant des diaires afin de pourvoir aux besoins des pauvres, et se réservant la prière et le ministère de la parole; que les ecclésiastiques doivent employer à l'oraison, à la lecture des livres saints et aux autres études propres de leur état, les moments qui leur restent après s'être acquittés de l'admi-

nistration des sacrements, de la prédication, de la direction des âmes, de la visite des malades, et des autres fonctions semblables ; que pour les affaires temporelles, si l'on s'adresse à eux, ils ne doivent s'en mêler qu'en ce qui touche la conscience, instruisant des règles qu'il faut suivre pour ne point blesser la justice ou la charité et pour maintenir ou rétablir l'union et la paix ; qu'à l'égard des bonnes œuvres dont l'objet est le soulagement des pauvres, ils peuvent bien être à la tête de ces bonnes œuvres pour les diriger ; mais que pour le détail et l'exécution, ils ne sauraient mieux faire que de s'en reposer sur des personnes pieuses, intelligentes et sûres ; qu'autrement, outre le temps qu'ils y perdent, ils s'exposent à des plaintes, à des murmures et quelquefois à des soupçons déshonorants pour leur ministère ; qu'enfin, plus ils s'abstiendront de ce qui multiplie leurs rapports extérieurs, et n'est propre qu'à les distraire et à les retirer de l'union intime qu'ils doivent avoir avec Dieu, plus ils se mettront en état de bien servir la religion et de procurer le salut des âmes ; plus ils auront d'autorité et de considération, plus leur réputation sera intacte et leur vertu respectée.

Voilà ce qu'apprendrait l'esprit intérieur aux ministres du Seigneur et aux personnes qui professent la piété, si on le consultait avec

une intention pure. Voilà ce qu'il a appris aux Ambroise, aux Augustin, aux Chrysostome, aux Borromée, aux François de Sales, à ce que l'Église a produit dans chaque siècle de plus grands saints, de plus grands docteurs, d'hommes plus zélés pour la gloire de Dieu et pour le bien spirituel du prochain.

VINGTIÈME MAXIME.

**Être doux, cordial, bénin ;
Ne point se préférer aux autres ;
Passer les défauts au prochain,
Et ne point épargner les nôtres.**

Que de préceptes, et quel détail de mœurs dans cette maxime ! Le caractère essentiel de la vertu est d'être aimable ; elle n'est point parfaite dans l'homme en qui elle ne se fait pas aimer, et l'on ne peut en attribuer la cause qu'à l'amour-propre et à l'estime de soi-même. Quand l'humilité a tari en nous ces deux sources de tous nos défauts et de tous nos vices, alors la vertu se montre avec tous ses charmes, et il n'est personne qui ne soit forcé de lui rendre hommage, au moins dans son cœur. Car la vertu nous fait transporter au prochain les sentiments que nous avons pour nous-mêmes ; en sorte que ce qui est amour-propre

injuste par rapport à nous, devient charité louable par rapport à lui ; elle nous porte à le traiter comme nous voulons qu'on nous traite, à penser, à dire, à souffrir même de lui ce que nous désirons qu'on pense, qu'on dise, qu'on souffre de nous. Il est évident que personne ne peut refuser le tribut de son amour à une telle vertu, lorsqu'il la voit dans autrui ; et tous les hommes s'aimeraient réciproquement, s'ils étaient vertueux.

La vraie piété inspire donc au chrétien tout ce qui peut le rendre aimable et son premier caractère est la douceur. Si elle est austère, ce n'est que pour elle-même, et encore toujours selon la mesure d'une sainte discréption. Mais pour les autres, elle est bonne, facile, accommodante autant que la conscience le peut permettre. Si elle est quelquefois forcée d'être sévère, la charité est toujours le principe de la sévérité. Elle n'est point farouche et sauvage, mais abordable et communicative. Lorsqu'on pratique la piété en vivant dans le monde, ce n'est pas la bien entendre que de rompre tout rapport avec le prochain, et de mener une vie trop retirée pour se consacrer tout entier à de saints exercices. Pourquoi, parce que nous sommes à Dieu, n'aurions-nous plus d'amis, si nos liaisons n'ont rien de dangereux ni de dissipant ? Pourquoi nous priverions-nous de la douceur de leur société ? Pourquoi les visites

de bienséance nous seraient-elles à charge? Pourquoi même ne souffririons-nous pas celles qui sont inutiles et importunes? Que peut penser le monde d'un dévot ou d'une dévote qui ferme sa porte, ne veut voir personne et présente un visage embarrassé et repoussant à ceux qui l'abordent? Se soustraire ainsi à tout commerce, c'est rendre la piété haïssable, et la faire envisager comme quelque chose d'impraticable; c'est nous ôter à nous-mêmes mille occasions d'exercer la vertu ; c'est contracter même des défauts et prendre un tour d'esprit qu'elle condamne.

Il est bon sans doute d'avoir un temps réglé pour chacun de ces exercices, et d'être fidèle autant qu'on le peut à s'en acquitter. Mais aussi ne faut-il pas les multiplier tellement qu'ils emportent tous nos moments, et ne nous en laissent aucun pour vivre avec les humains, La charité d'ailleurs sait se prêter et sacrifier à propos ses dévotions à la complaisance qu'elle doit au prochain.

La vraie piété montre aussi beaucoup de douceur dans l'exercice de l'autorité, soit sur les enfants, soit sur les domestiques et sur tous ceux qui dépendent de nous. Elle n'est point roide et inflexible, elle n'exige point les devoirs avec empire, elle ne reprend point avec trop de rigueur, elle ne relève pas avec une attention minutieuse les plus petits man-

quements, elle pardonne aisément, et n'a pas sans cesse les menaces à la bouche et les châtiments à la main. Surtout elle évite les impatiences, les emportements, les paroles dures, les reproches injurieux, tout ce qui peut mortifier et offenser, et ne sert point à corriger. Elle ne veut que le bien, mais elle ne le veut pas avec arêté, et ne demande pas qu'on soit parfait tout d'un coup. Elle attend avec patience et revient à plusieurs reprises sur les mêmes avis; elle console, elle encourage, elle applaudit à la bonne volonté et donne des éloges aux moindres efforts pour exciter à en faire de plus grands.

Mais ce que la piété s'attache principalement à corriger en nous, c'est l'humeur. Tout le monde sait ce que c'est, quoiqu'il soit peut-être impossible de la définir. On accuse les dévots d'y être plus sujets que d'autres, et il est vrai que la dévotion mal prise donne souvent lieu de la faire paraître. L'humeur ne vient pas d'un fond de malice : ce n'est pas le défaut des méchants ni des politiques ; au contraire, c'est celui des âmes droites et franches. Mais elle fait commettre bien des fautes, dont on a honte soi-même quand elle est passée, et elle rend insupportable dans la société. La politesse apprend à la contraindre devant les étrangers et les personnes qu'on respecte. Mais on s'y livre sans ménagement avec ses amis ; et dans l'in-

térieur de la maison, un mari, une femme, des enfants, de serviteurs en sont les victimes. On en souffre soi-même le premier.

Rien n'est peut-être plus difficile à déraciner entièrement que l'humeur, parce qu'elle n'a pas d'objet déterminé qui l'excite, ni de cause morale bien connue, et même qu'elle tient beaucoup au physique ; que d'ailleurs elle prévient toute réflexion et prend par accès, lorsqu'on s'y attend le moins. Quelle prise peut avoir la volonté sur un mal de cette nature, lorsqu'on est parvenu à un certain âge ? Je n'y connais guère qu'un remède, savoir la pratique de la présence de Dieu et de l'oraision. La présence de Dieu rend attentif aux premiers mouvements de l'humeur et les arrête ; l'oraision établit l'âme peu à peu dans une certaine égalité, elle assujettit l'imagination, elle affaiblit la sensibilité, elle dissipe la mélancolie : ce sont là, je crois, les principales sources de l'humeur. On ne voit pas, en effet, que les personnes d'oraision y soient sujettes : il n'en est pas ainsi des autres.

Au reste, la douceur que donne la vertu ne ressemble point à celle qui vient du caractère. Les âmes naturellement douces sont souvent faibles, molles, indifférentes, apathiques et portent l'indulgence à l'excès. Mais celles qui deviennent telles par vertu sont fortes, fermes, pleines de sentiment, également affectées du

bien et du mal, indulgentes au besoin, sans manquer aux règles du devoir. L'âme douce par caractère ne reprendra pas dans la crainte de s'émouvoir et de sortir de son assiette : l'âme douce par vertu reprendra fortement et même vivement, mais toujours avec possession d'elle-même. L'une dissimulera par timidité, l'autre parlera par esprit de charité : l'une sera souvent exposée à ne pas remplir en ce point son devoir, l'autre l'accomplira toujours fidèlement, sans respect humain : l'une ménagera les autres par ménagement pour elle-même ; l'autre le fera uniquement en vue de Dieu et du plus grand bien. Quant à la douceur qui est l'effet de la politique, c'est un vice que la piété abhorre; c'est une douceur feinte, outrée, forcée, flatteuse et qui ne tend qu'à tromper; ce n'est jamais pour l'intérêt d'autrui, mais pour le sien propre qu'on est doux de cette manière.

La cordialité est un autre fruit de la véritable piété. Il y a longtemps que le monde l'a bannie de son commerce pour s'en tenir à la politesse qui n'en a que les dehors, qui dissimule ce qu'elle pense et fait montre de sentiments qu'elle n'a pas. On se paie de ces démonstrations apparentes et on les rend en même monnaie. Mais au fond, l'on ne s'y fie pas et pour peu qu'on ait d'usage, on n'en est pas la dupe.

La première leçon que donne le monde

ses élèves est de paraître ouvert, mais de n'être jamais cordial ; aujourd'hui même ce terme est presque inusité dans le langage, comme ce qu'il signifie l'est dans la société. Tout s'y réduit à de vains compliments qui ne sont souvent que des dérisions ; à des offres de service sur lesquelles on serait fâché d'être pris au mot ; à des promesses sans effet dont on sait se dégager quand il s'agit de l'exécution ; à des témoignages de bonne volonté qui finissent toujours par dire qu'on ne peut pas ; aux démonstrations les plus vives en apparence, mais réellement les plus froides, et souvent les plus fausses, de l'intérêt qu'on prend à ce qui nous touche.

Quelle prodigieuse distance de ces dehors affectés à la cordialité chrétienne ! La charité ne manque en rien aux égards de la vraie politesse, mais elle y joint la franchise, l'ouverture du cœur ; elle n'exprime que ce qu'elle sent, et elle l'exprime d'une manière simple, naïve, toujours propre à persuader. Nul détour, nulle réticence, nulle affectation, toutpart du fond ; c'est le cœur seul qui ouvre la bouche et la seule discrétion qui la ferme. Quelle douceur, quelle sûreté, quelles ressources dans le commerce des âmes inspirées par la charité ! *Ils n'étaient tous qu'un cœur et qu'une âme* (1).

(1) Act., iv, 32.

dit l'Écriture au sujet des premiers chrétiens, parce qu'ils se regardaient tous comme les membres d'un même chef.

Divine unité, que Jésus-Christ a demandée pour ses disciples à son Père, dans la dernière prière qu'il lui a adressée. *Que tous soient un, comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous : qu'ils soient pareillement une même chose en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé* (1). A cette marque, Jésus-Christ veu que l'on reconnaissse sa divinité, et celle de sa religion. Unité qui ferait le bonheur de la terre, si elle y régnait; et qui dans l'intention du Sauveur, devait commencer ici-bas, pour être consommée éternellement dans le ciel. Où subsiste-t-elle aujourd'hui? entre un très-petit nombre de chrétiens, plus rares qu'on ne saurait l'imaginer. Dans tous les autres, la communication des cœurs est traversée par mille petites vues d'intérêt propre, et de recherche de soi-même, qui, sans altérer toujours l'essence de la charité, la refroidissent, l'assujettissent à des dissimulations et à des réserves qu'elle voudrait ignorer.

La bénignité ajoute à la cordialité une certaine disposition qui fait tout prendre en bonne part, qui interprète les choses dans le sens le plus favorable, qui ne se scandalise point sans

(1) Joan., xvii, 21.

sujet, qui n'est ni ombrageuse, ni soupçonneuse; qualité peu commune parmi les personnes qui professent la dévotion: elles sont souvent d'autant plus enclines à mal juger, qu'elles ont plus de connaissance du bien et du mal, et plus de lumières pour en faire le discernement dans autrui.

Un autre défaut qui leur est assez ordinaire, est celui de se préférer aux autres. L'estime de soi-même et la vanité spirituelle sont un des pièges les plus dangereux qu'on rencontre à l'entrée de la vie intérieure. A peine s'est-on donné à Dieu, et croit-on apercevoir en soi quelque réforme notable, qu'on jette les yeux sur le prochain, pour se mesurer avec lui. On l'examine de la tête aux pieds, on compare sa conduite et la nôtre; et quelle énorme différence n'y trouve-t-on pas? Il a tel défaut dont, grâce à Dieu, l'on est exempt; il ne fait point tel exercice que l'on pratique; il n'est pas dans le bon chemin, où l'on croit marcher presque seul: il n'a pas les vrais principes de la spiritualité; il donne ou dans l'excès, ou dans la petitesse, ou dans les scrupules. On dirait volontiers, comme le Pharisen de l'Evangile: *Mon Dieu, je vous rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes* (1).

C'est bien autre chose encore, si l'on a eu

(1) Luc, xviii, 11.

quelque goût sensible à la communion, si l'on a versé quelques larmes de tendresse; alors on s'imagine ne plus marcher à terre, et planer avec les aigles au plus haut des airs; tentation délicate, dont il est difficile de se préserver entièrement, si Dieu ne vient à notre secours, en nous procurant quelque sujet d'humiliation, ou en retirant ses consolations dont on abuse. L'orgueil spirituel est plus à craindre sans comparaison que l'autre, à proportion de l'excellence des biens où il se complait: aussi est-il puni du plus profond aveuglement, et nous expose-t-il à une perte certaine.

Les directeurs qui n'ont pas l'esprit de Dieu sont sujets pareillement à présumer de leurs lumières, à se croire plus éclairés que les autres, à se persuader qu'ils ont un talent unique pour la conduite des âmes, et que les autres n'y entendent rien. Ils sont fiers du nombre et de la qualité de leurs pénitentes; ils ont de secrètes adresses pour s'en procurer. S'ils ne se vantent pas toujours eux-mêmes, d'autres bouches y suppléent. Ils plaignent les personnes qui s'adressent ailleurs; et ils font entendre que c'est dommage, vu leurs bonnes dispositions, qu'elles ne soient pas tombées en de meilleures mains. Aussi, quand on vient à eux, la première chose qu'ils font est de détruire l'ouvrage d'autrui, de suggérer d'autres méthodes, et de faire prendre une allure toute différente.

Ces directeurs ont au suprême degré l'esprit de domination, et ils exercent un empire absolu sur les âmes. Ils ne les soumettent point à la grâce, mais ils les asservissent à leurs idées. Ils se gardent bien de leur dire d'écouter Dieu au fond de leur cœur; Dieu ne parle que par leur organe, et ils traitent d'illusion toute inspiration intérieure qui ne s'accorde pas avec leur manière de voir. Ames dévotes, fuyez ces tyrans présomptueux, et cherchez ceux qui étudient en vous l'attrait de la grâce, pour y conformer leurs avis; qui n'ont d'autre méthode que celle de vous apprendre à être attentives et dociles à la voix du bon pasteur.

Passer au prochain ses défauts, grande règle de la charité chrétienne; ne point épargner les nôtres, premier principe de la mortification intérieure. Combien de prétendus dévots prennent le contre-pied de ces deux règles! On s'en est toujours plaint, et l'on s'en plaindra encore longtemps.

Qu'il est aisé de faire consister là dévotion à censurer le prochain, à le critiquer, tantôt avec une aigreur insupportable, tantôt avec une fausse apparence de compassion! Où est la charité de ne pouvoir rien souffrir de lui, de le tourner en ridicule sur tout ce qui nous déplaît en lui, soit à tort, soit avec raison; de ne lui faire grâce, ni sur son air, ni sur ses manières, ni sur son caractère, ni sur les imper-

fections attachées à la faiblesse humaine ? On ne demande pas que vous le flattiez sur ce qu'il peut avoir de désagréable, de rebutant, de répréhensible ; on désire seulement que vous le supportiez, que vous fassiez en sorte qu'il ne s'aperçoive pas que sa vue, que son entretien vous choque. Avec qui vivrez-vous, si vous ne voulez vivre qu'avec ceux qui sont sans défaut ? Par quelle règle d'équité voulez-vous, je ne dis pas qu'on vous supporte, mais qu'on se plaise avec vous, qu'on se plie à votre caractère, à votre humeur, à vos caprices, tandis que tout ce qui vous approche est pour vous un poids qui vous accable et que vous cherchez à secouer, que vous vous plaignez sans cesse aux uns des défauts des autres, et que vous ne passez rien à personne ? Vous croiriez-vous sans défaut ? Et si vous en avez sur lesquels vous souhaitez qu'on vous épargne, usez envers autrui d'une pareille indulgence. Ne savez-vous pas que de tous les défauts, le plus intolérable est celui de ne vouloir souffrir, ni excuser les défauts du prochain.

Portez les fardeaux les uns des autres, dit saint Paul, et de cette manière vous accomplirez la loi de Jésus-Christ (1). Il revient sur ce point presque dans toutes ses épîtres. C'est en effet une grande science que celle-là ; c'est la

(1) Galat., vi, 2.

plus nécessaire dans la société ; c'est celle qui contribue le plus à la douceur de la vie. La morale humaine en a même donné des préceptes, tant elle l'a jugée importante. Un poète ancien veut qu'on s'aveugle sur les défauts de ses amis, comme un amant sur ceux de l'objet de sa passion ; qu'on les déguise sous des noms plus favorables, ainsi que fait un père au sujet des défauts corporels de son fils. L'Apôtre veut que les chrétiens aient entre eux la même correspondance, la même union que les membres du corps humain. Les membres font plus que de se supporter mutuellement. Aucun d'eux n'en méprise un autre, ils s'entraîlent, ils se soulagent réciproquement dans leurs infirmités, et veillent, par des soins assidus, à la conservation les uns des autres, ménageant avec attention ceux qui sont les plus faibles. Comportons-nous de la même manière, nous qui sommes les membres du même corps.

Prenons exemple sur Jésus-Christ, et considérons comment il vivait avec les apôtres. Il était la sainteté même, eux étaient grossiers et imparfaits. Que pouvait-il voir en eux qui provoquât son affection ? et que n'y voyait-il pas de propre à le rebuter ? Il semble que plus il était saint, plus il devait lui être pénible de vivre avec eux, moins il devait avoir pour eux d'égards et d'indulgence. C'est tout le contraire : jamais maître ne fut plus compatissant,

plus condescendant. Avec quelle bonté il les instruisait, proportionnant ses leçons à leur peu de capacité, les répétant, les inculquant, leur expliquant en particulier ce qu'il avait dit en public ! Avec quelle douceur il les reprenait de leur jalousie, de leur ambition, de leurs disputes ! Leur défaut d'intelligence pour les choses du ciel ne le rebutait pas ; il ne se choquait ni de leurs préjugés judaïques, ni de l'idée basse qu'ils se formaient de sa personne. Il préférait leur ignorante simplicité à la science des docteurs de la loi et à la justice orgueilleuse des Pharisiens, qui ne voyaient rien en lui de plus répréhensible que sa familiarité avec les petits, et surtout avec les pécheurs. Voyez comme il parle à ses disciples dans l'admirable discours qu'il leur fit après la cène.

Saint Paul, ce parfait imitateur de Jésus-Christ, se faisait tout à tous pour gagner tout le monde ; non qu'il cherchât à plaire aux hommes ; ses vues étaient bien plus hautes ; mais il descendait jusqu'à eux pour les éléver jusqu'à lui. Il semblait que leurs misères lui fussent personnelles, tant il en était touché. *Qui est faible, dit-il, que je ne devienne faible moi-même ? Qui fait une chute, que je n'en sois vivement affligé* (1) ? Il recommande aux chrétiens d'être joyeux avec ceux qui sont dans la

(1) II Cor., xi, 29.

joie, et de pleurer avec ceux qui pleurent. Il veux que ceux qui sont les plus forts, supportent les infirmités des faibles ; qu'ils ne cherchent pas leur propre satisfaction, et qu'ils aient les uns pour les autres le même support que Jésus-Christ a eu pour eux.

Saint Jean paraît réduire toute sa morale à l'amour du prochain et à cette charité qui endure tout. Dans son extrême vieillesse, ne pouvant plus faire de longs discours, il se contentait à chaque assemblée de répéter cette parole : *Aimez-vous les uns les autres.* Et comme on lui eut représenté qu'il disait toujours la même chose : *C'est que tel est,* répondit-il, *le précepte du Seigneur, et qu'il suffit seul, pourvu qu'on l'accomplisse.* Or, de tous les devoirs que renferme ce précepte, le plus essentiel est le support du prochain, parce qu'il est d'un usage continual et que les suites en sont de la plus grande conséquence, soit qu'on l'accomplisse, soit qu'on le néglige. C'est aussi le plus difficile, parce qu'il demande une attention soutenue et des efforts sur notre caractère qui ne se démentent jamais. Souffrir tout des autres, et faire en sorte qu'ils n'aient rien à souffrir de notre part, est la marque de la plus éminente vertu.

Mais pour en venir là, quelle guerre ne faut-il pas faire à ses défauts personnels et à l'amour-propre qui en est la racine ? Qu'on dise ce qu'on voudra, la vraie raison qui nous rend

si difficiles à l'égard du prochain, c'est que nous nous aimons et nous estimons nous-mêmes avec excès. Plus nous nous épargnons, moins nous le ménageons; plus nous sommes aveugles sur nos imperfections, plus nous sommes clairvoyants sur celles d'autrui. Le grand, l'unique moyen de devenir charitable, est de s'adonner à la mortification intérieure, d'appliquer le fer et le feu à ses propres plaies, de déraciner jusqu'aux moindres fibres de cette secrète complaisance en nous-mêmes. Soyons assurés qu'à mesure que l'amour-propre s'affaiblira en nous, l'amour du prochain y prendra le dessus.

Mais c'est à quoi l'on ne veut pas entendre; la mortification intérieure est ce qui répugne le plus à la nature. On se surchargera volontiers d'austérités, et l'on aura regret à celles qu'on ne fait pas, on jeûnera au delà de ses forces, on entreprendra toutes les pratiques de dévotion, l'on fera même plusieurs heures d'oraison par jour, mais de rompre sa volonté, de réprimer son humeur, d'étouffer sa sensibilité, d'arrêter les faux soupçons, la maligne curiosité, les jugements téméraires, de se guérir des injustes préjugés, de combattre enfin tous les vices de l'esprit et du cœur; c'est à quoi très-peu de gens peuvent se résoudre; et de ceux qui entreprennent ce pénible combat, il en est encore moins qui aient le courage de le pousser jusqu'au bout.

VINGT-UNIÈME MAXIME.

Aller toujours sans s'arrêter
Et sans regarder en arrière;
Gémir, mais sans s'inquiéter,
Sus sa faiblesse et sa misère.

Ce n'est pas le tout d'entrer dans les voies de Dieu ; il faut y marcher, il faut avancer continuellement ; refuser d'avancer, c'est vouloir reculer ; car il n'est pas possible d'y rester longtemps en place. Dans cette voie intérieure où Dieu lui-même nous introduit, c'est aussi lui qui règle notre marche, et qui fait avancer ceux-ci plus vite, ceux-là plus lentement. Ce qu'il nous demande est de n'opposer aucune résistance à sa main qui nous pousse, et de ne causer aucun retardement à notre progrès.

Or, on retarde ou l'on arrête ce progrès en bien des manières, et par plusieurs causes qu'il est à propos d'expliquer. On le retarde par lâcheté, par découragement, par infidélité, par inconstance, par un grand nombre de petites fautes qu'on se permet, par défaut de vigilance sur soi-même, et d'attention à ce que Dieu nous dit au fond du cœur.

On s'arrête comme le voyageur, qui, au lieu

de regarder devant soi, se laisse frapper par les objets qui se présentent à droite et à gauche, les fixe, et suspend sa marche pour les considérer. Qu'on prenne garde : je ne dis pas qu'il quitte son chemin pour s'approcher de ces objets : ce serait un bien plus grand mal, surtout si, pour en jouir, il renonçait à son terme. Alors on ne dirait pas qu'il s'arrête, mais qu'il sort tout à fait de la voie. Je suppose qu'il y demeure, et qu'il a intention d'y demeurer ; mais que, distract par la beauté, par la nouveauté de ces objets, il ralentit ou arrête ses pas, pour se donner le plaisir de les voir à son aise : car tandis qu'il les voit d'un coup d'œil vague et superficiel, sans y attacher ses regards, ni y donner son attention, cette vue ne l'empêche pas d'avancer. L'application est aisée à faire.

On s'arrête encore, lorsqu'on prend garde à tout instant où l'on pose le pied, lorsqu'on veut toujours choisir les beaux endroits, et qu'on fait une infinité de détours pour éviter les mauvais pas, au lieu d'aller droit devant soi, au risque de se crotter un peu. Rien n'est plus commun que ces précautions, ces hésitations, ces délibérations dans la route de l'intérieur. On cherche à s'assurer, pour ne point faire de faux pas ; on veut voir où l'on marche ; on craint de se trop fatiguer, de tomber, de se salir un peu ; on se détourne des endroits dif-

ficles, glissants, et où il y a la plus petite apparence de danger. Cependant la grâce dit de ne rien craindre, et d'aller en avant; qu'autrement on allongera la route; et peut-être n'arrivera-t-on jamais. La délicatesse, la pusillanimité, une appréhension trop vive de faire la moindre chute, et de ternir tant soit peu la pureté de sa conscience, en laquelle on se complait, empêchent qu'on n'écoute la grâce, et qu'on ne poursuive son chemin avec une pleine confiance en Dieu, sans y regarder de si près, sans hésiter, ni faire de longs circuits.

Et pourquoi, dans une carrière aussi inégale et raboteuse, semée partout de mauvais pas, et bordée de précipices, tant craindre les chutes et le danger de se salir, lorsqu'on doit marcher à l'aveugle sous les auspices de la foi, dont la conduite est sûre; lorsque ces chutes ne peuvent être que légères et involontaires, et n'ont d'autre effet que de nous humilier; lorsque Dieu nous tend toujours la main pour nous relever? La crainte des blessures, et même de la mort, n'a jamais fait de bons soldats. Nous avons un médecin qui peut et qui veut nous guérir et nous ressusciter. Pourquoi tant appréhender de nous exposer par son ordre, sous sa direction, et sous sa puissante protection?

Enfin l'on s'arrête, lorsqu'étant tombé par

mégarde, au lieu de se relever aussitôt, et de marcher avec une nouvelle ardeur, on reste étendu par terre, affligé, désolé, désespéré de sa chute ; on ne fait nul effort pour se relever ; ou lorsqu'après s'être relevé, on recherche longtemps avec une curieuse inquiétude ce qui nous a fait tomber, sous le spacieux prétexte de se garantir d'une rechute à la première occasion. Il y a en cela bien de l'amour-propre, de la fausse prudence, et de la confiance en soi-même.

Celui qui marche à grands pas, encore plus celui qui court, ne prend pas garde de si près où il met le pied ; il franchit tous les obstacles ; il passe délibérément au travers des ornières, de la fange, des flaques d'eau. Que lui importe de se crotter, ou de se mouiller, pourvu qu'il avance ? Il aime mieux s'exposer à quelques chutes, qui ne l'empêchent pas de laisser les autres bien loin derrière lui. Ces chutes qu'il ne veut point, mais aussi qu'il ne craint point, et qui ne sont causées que par l'impétuosité de sa course, n'ont jamais aucune mauvaise suite ; au contraire, elles ne font que redoubler son ardeur ; il se relève promptement, et ne pense plus qu'il est tombé. Dieu, vers lequel il court, et auquel il est empressé de s'unir, est trop bon, et même trop juste pour lui imputer des fautes occasionnées par l'excès de sa confiance, de son abandon et de son amour.

Au surplus, tout ceci ne doit s'entendre que des âmes vraiment intérieures, dont Dieu a pris une pleine et entière possession, *qui sont agies et poussées par son esprit* (1), selon l'expression de saint Paul, qui ont horreur de la moindre faute volontaire, et de la plus légère résistance à la grâce ; qui, de plus, ont un grand courage, et sont déterminées aux plus généreux sacrifices. Mais on aurait tort d'appliquer cette doctrine aux âmes communes, qui, aidées de la grâce ordinaire, marchent d'elles-mêmes et par leurs propres efforts dans le chemin de la vertu. Celles-là doivent toujours user d'une prudente circonspection, sans anxiété toutefois ; veiller attentivement sur leurs démarches, et se préserver de toute chute, avec d'autant plus de soin, qu'elles sont presque toujours volontaires, ou en elles-mêmes, ou dans leur principe.

Mais, dira-t-on, comment s'assurer que l'on marche toujours ? Il n'en faut point chercher d'assurance ; il suffit d'avoir celle qu'on ne s'arrête pas ; et on l'a, ou par le témoignage de la conscience qui ne reproche rien, ou par une certaine paix, dont on jouit toujours, même sans y faire réflexion, comme on jouit de la santé. Dans les temps de trouble et de ténèbres, on a cette assurance par l'organe

(1) Rom., VIII, 14.

du directeur, qui nous répond de notre état, qui nous tranquillise, et nous ordonne de suivre notre voie, nous appuyant uniquement sur la foi et l'obéissance.

J'avoue que la foi est obscure, que l'obéissance est aveugle, et que l'assurance qui vient de leur part ne détruit pas les impressions contraires qu'on porte dans l'imagination et dans le sentiment. Je reconnais qu'une telle assurance n'a rien de lumineux ni de positif, ni qui produise dans l'âme une certaine conviction où elle puisse se reposer. Mais ce genre d'assurance est celui qui convient à l'épreuve, et tant que dure l'épreuve, on ne doit pas s'attendre d'en avoir d'autre, si ce n'est pour quelques instants qui passent aussi vite que l'éclair.

Qu'aurait de pénible cette voie, si l'âme était toujours assurée de plaire à Dieu? quel sacrifice lui ferait-elle? quelle preuve lui donnerait-elle de sa confiance et de son abandon? Si Abraham eût su que l'ordre d'immoler son fils n'était qu'une épreuve, et qu'un ange viendrait arrêter son bras, au moment qu'il le tiendrait levé pour frapper cet enfant chéri, quel mérite eût-il eu dans cette action? quelle gloire eût-il rendue à Dieu? J'en dis autant d'Isaac, si, étant lié sur le bûcher, il eût su qu'il ne devait pas mourir. Une telle immolation n'eût été qu'un jeu de la part du père et du fils.

Ainsi, marcher toujours, c'est aller devant

soi sous l'impulsion de la grâce, et sous la direction de l'obéissance, sans connaître ni le chemin où l'on est, ni le terme où il nous conduira; sans savoir si chacune de nos actions est agréable à Dieu, ni s'il nous en récompensera. Il ne faut penser volontairement à rien de tout cela, et ne s'occuper que du bon plaisir de Dieu et de sa volonté qu'on est toujours sûr de faire, en ne faisant pas la sienne propre.

Mais comment faire, lorsqu'au lieu d'avancer, on croit reculer? Il ne faut pas s'en rapporter à soi-même, parce qu'un temps vient dans la vie spirituelle, où l'on ne connaît pas son état, et où il est essentiel qu'on ignore. C'est celui des tentations auxquelles on s'imagine consentir; c'est celui où l'on se croit rejeté de Dieu pour ses péchés, où l'on se figure voir du mal en tout ce qu'on fait. Recule-t-on dans ces états? Bien au contraire; jamais on n'avanza davantage. C'est alors qu'on agit avec une plus grande pureté d'intention, ne envisageant en rien soi-même, ne cherchant en rien son intérêt, ni du côté des créatures, ni du côté de Dieu. C'est alors que les plus grands coups sont portés à l'amour-propre réduit aux derniers abois, alors qu'on fait à Dieu le sacrifice qui lui est le plus glorieux.

Mais on ne sait rien de son progrès; on croit que chaque pas nous achemine vers notre perte; et l'on se perd en effet dans un certain

sens, pour se retrouver éternellement en Dieu. Perte infiniment heureuse, qui n'aurait jamais lieu, si l'on savait d'avance à quoi elle se doit terminer. Ainsi le directeur instruit se garde-t-il bien alors d'ouvrir les yeux à l'âme sur la sûreté de son état, dans la vue de la consoler ; il l'encourage à se sacrifier ; mais il ne lui dévoile pas le mystère de ce sacrifice, ni l'excès du bonheur qui en résultera pour elle. Ce serait empêcher l'œuvre de Dieu, et la consommation de l'holocauste.

Et c'est la raison pourquoi, quand les choses en sont là, Dieu prend toutes les mesures pour qu'on ne traverse point ses opérations. Où il retire le directeur, il en substitue un autre qui n'entend rien à l'état de cette âme ; ou s'il le conserve, il lui ferme absolument la bouche, et ne lui permet pas de dire ce qu'il serait porté à déclarer par une compassion mal entendue ; ou il fait en sorte qu'il se préviennent, qu'il se tourne contre elle, qu'il la condamne, et qu'il immole ainsi lui-même la victime. Secrets ineffables de la grâce, qui ne sont connus que de ceux qui y ont passé, ou que Dieu éclaire pour la direction des autres.

Revenons à notre maxime. Elle ne veut pas non plus qu'on regarde en arrière. C'est regarder en arrière, que de regretter ce qu'on a quitté pour Dieu, comme les Israélites étant sortis de l'Egypte regrettèrent les viandes dont

ils s'y nourrissaient, en comparaison de la manne qui leur tombait du ciel dans le désert. C'est en ce sens que Jésus-Christ déclare que celui qui regarde en arrière, après avoir mis la main à la charrue, n'est pas propre au royaume de Dieu. Au jugement des hommes mêmes, regretter ce qu'on a donné, et vouloir le reprendre, est un sentiment bas, qu'on ne peut pardonner qu'à un enfant qui ne sait ce qu'il fait.

C'est regarder en arrière, que de revenir sur soi par des réflexions, et de se rappeler le passé, pour observer curieusement la suite de sa marche et des opérations de Dieu. Ce que saint Paul condamne, lorsque parlant de lui-même il dit : *Mon unique soin est d'oublier ce qui est derrière moi, et de m'élançer vers ce qui est devant moi, tendant sans relâche à mon but, à la récompense où Dieu m'appelle d'en-haut par Jésus-Christ* (1).

C'est regarder en arrière, que d'être tellement attaché aux divers moyens de perfection, qu'on s'obstine à les conserver, quand Dieu veut nous les ôter, ou qu'on en regrette la perte avec excès ; et encore jeter avec envie les yeux sur l'état qu'on vient de quitter, et de le préférer à son état présent, où la nature a plus à souffrir.

C'est encore regarder en arrière, que de

(1) Philipp. iii. 13, 14.

ourner, pour ainsi dire, sans cesse la tête, pour voir si l'on avance, si l'on a fait beaucoup de chemin. Car comme on ne voit pas le terme qui est devant soi, on ne peut juger de son progrès qu'en portant ses regards sur le terme d'où l'on est parti. C'est l'amour-propre qui inspire cette curiosité, laquelle ne nous instruit pas réellement, et qui est suivie d'un sentiment de vaine complaisance ou de découragement. Toutes ces réflexions, tous ces retours n'ont d'autre effet que de ralentir notre marche, quelquefois de la suspendre, ou même de nous faire revenir sur nos pas.

Combien d'âmes sont sujettes à ce défaut ! combien voudraient que le directeur leur dit à tout instant qu'elles vont bien, qu'il est content de leur progrès ! C'est pour se fortifier, disent-elles, qu'elles font cette demande, et pour s'encourager à mieux faire. Illusion. Qu'elles laissent au directeur le soin de les en instruire, quand il le juge nécessaire; car il est des circonstances où il le doit faire pour les soutenir. Mais régulièrement parlant, qu'elles se tiennent tranquilles, et qu'elles croient que tout va bien tant qu'on les laisse aller.

Un autre défaut, qui ne leur est pas moins ordinaire, et qui ne manque pas moins d'amour-propre, est de s'inquiéter, de s'alarmer, de se désoler à la moindre faute qui leur échappe, à la moindre épreuve qu'elles font

de leur misère et de leur faiblesse. C'est un grand secret dans la vie spirituelle, que savoir se bien comporter au sujet des fautes journalières où l'on tombe, et à en faire un bon usage. Entrons sur cela dans quelque détail.

Je suppose d'abord qu'on est dans la ferme résolution de ne faire aucune faute de propos délibéré, pour légère qu'elle soit. La disposition contraire me paraît incompatible avec la véritable dévotion. J'appelle fautes de propos délibéré, celles que l'on commet habituellement, le voyant, le sachant, n'ayant aucun dessein de s'en corriger, ne faisant aucun reproche, ou étouffant les remords que la grâce excite en nous. Il s'agit au reste ici des péchés véniaux, et des simples infidélités à la grâce. Or, la première chose que Dieu met au cœur des âmes qu'il appelle à l'intérieur, est une inviolable fidélité à suivre en tout les inspirations de la grâce, et à ne jamais agir avec vue contre leur conscience. Aussi est-il très-rare qu'elles tombent en ces sortes de fautes, qui, si elles devenaient fréquentes, les feraient déchoir de leur état.

Les fautes donc auxquelles elles sont sujettes, sont des fautes passagères, où il entre de la lâcheté, du respect humain, de la vanité, de la curiosité ; ou bien ce sont des fautes de pure vivacité, de légèreté, d'inadvertance, d'indiscretion, d'humeur, de premier mouvement,

qui sont plutôt des imperfections de la nature, que des fautes caractérisées.

Le premier avis que donnent là-dessus les maîtres de la vie spirituelle, est de ne jamais se troubler, quelque faute qu'on ait commise, parce que le trouble volontaire ne vient que d'amour-propre. On s'étonne d'être tombé; on ne se croyait pas capable d'une telle faute, comme si l'homme, qui n'est que corruption, faiblesse et malice, devait être surpris de ses chutes. L'étonnement entraîne le dépit secret, la désolation, la tentation de tout quitter. Les saints s'humilient de leurs fautes, mais ils ne s'en troublent pas; elles ne leur causent aucune surprise; s'ils en avaient, ce serait de n'en pas commettre de plus grandes, se connaissant tels qu'ils sont; et ils remercient Dieu sans cesse de sa bonté à les en préserver.

Une des causes du trouble où l'on entre, est qu'on laisse travailler l'imagination sur la faute commise; qu'on la grossit, qu'on l'exagère, qu'on en fait un monstre, quoique ce soit peu de chose. Le démon se met souvent de la partie, pour ébranler notre courage, pour nous faire manquer nos communions, et nous jeter dans la perplexité.

Pour obvier à ce travail de l'imagination et à ses suites, le second avis est, quand on se surprend dans une faute, de s'en repentir aussitôt, et ensuite de n'y plus penser, sinon

quand il faudra s'en confesser. Il est des personnes qui croient bien faire de s'occuper de leurs fautes, de les porter partout, de n'avoir d'autre objet devant les yeux. Elles ont tort : ce souvenir n'est propre qu'à les affaiblir, à les attrister, à les empêcher de bien s'acquitter de leurs exercices ordinaires. Elles deviennent scrupuleuses, et importunent sans cesse leur confesseur.

Le troisième avis, qui est de saint François de Sales, est de s'affliger de ses fautes par rapport à Dieu qui en est offensé, et de s'en réjouir par rapport à soi, à cause de l'humiliation qui nous en revient. Pratiquer ce conseil, qui est d'une grande perfection, c'est tirer de nos chutes tout le profit que Dieu a en vue en les permettant. Dans le dessein de Dieu, nos offenses quotidiennes sont, pour ainsi dire, un ingrédient qui entre dans la composition de notre sainteté. Dieu sait bien y employer, quand il veut, les crimes et les plus grands désordres, comme il a fait pour David, pour Magdeleine, pour Marie d'Egypte, pour tant d'illustres pénitents de l'un et de l'autre sexe. Pourquoi les fâches journalières, si l'on s'en servait à acquérir la connaissance de soi-même, la plus nécessaire après celle de Dieu; ne produiraient-elles pas le même avantage? Réservons à la maxime suivante le développement de cette importante vérité.

VINGT-DEUXIÈME MAXIME.

En éprouvant qu'on ne peut rien,
On sent mieux le prix de la grâce;
Et notre impuissance à tout bien
Nous convainc de son efficace.

Le premier but que Dieu se propose dans la sanctification de l'homme est sa propre gloire. En même temps qu'il nous ordonne de faire tout ce qui dépend de nous, il veut que nous reconnaissions que nous ne pouvons rien par nous-mêmes, que nos efforts sont vains, que nos meilleures résolutions ne sont suivies d'aucun effet, si sa grâce ne prévient et n'accompagne toutes nos bonnes œuvres, et qu'inutilement nous entreprenons d'élever l'édifice de notre sainteté, si Dieu n'y met la première main, s'il ne continue et n'achève l'ouvrage avec notre coopération. Il y a plus, et c'est la doctrine expresse de saint Paul : nous sommes incapables de produire de notre propre fonds aucune bonne pensée, aucun bon désir ; nous n'avons pas même l'idée de la sainteté, ni de ce qu'il faut faire pour l'acquérir. Ce sont là autant de vérités de foi clairement exprimées dans l'Écriture, décidées par l'Église, et si bien défendues par saint Augustin contre les pélagiens.

Dieu, jaloux de sa gloire, s'attache à convaincre de cette vérité, par leur propre expérience, tous les chrétiens qui travaillent à leur salut, et à leur inspirer l'humilité, cette admirable vertu qui est la mère de toutes les autres, et sans laquelle, infectées par l'orgueil, elles ne seraient pour nous qu'un titre de condamnation. Je dis par leur propre expérience; car que servirait-il pour la réforme de nos mœurs de savoir que ce sont des vérités de foi, si nous n'en avions une connaissance de sentiment que la seule pratique peut donner? Et que serait-ce que l'humilité, si elle ne prenait sa racine dans une intime conviction de l'âme fondée sur une épreuve profonde et continue de sa misère spirituelle.

Ce que Dieu fait en ce point à l'égard des chrétiens en général, il le fait d'une manière plus spéciale à l'égard des personnes intérieures, dont il prend un soin particulier, et dont il est plus jaloux, parce qu'elles lui appartiennent par une donation et une consécration sans réserve. Comme il conduit ces personnes immédiatement par son esprit, qu'il se charge lui-même de leur sanctification, et qu'il leur accorde de plus grandes grâces qu'aux autres, il s'applique aussi à les convaincre plus intimement qu'elles ne sont rien, qu'elles ne peuvent rien, que c'est lui qui pourvoit à tout, qui fait en elles tout le bien, et qu'il n'a besoin

que de leur abandon et de leur obéissance.

Mais comment s'y prend-il pour les amener à ce sentiment de leur absolue et totale impuissance, et à cette dépendance parfaite de la grâce ? Premièrement, il s'empare de leurs facultés, et il ne leur en laisse plus la libre disposition par rapport aux choses spirituelles. Elles se sentent comme liées et incapables d'exercer ni leur mémoire, ni leur entendement, ni leur volonté sur aucun objet particulier; il ne leur permet aucune vue, aucun projet; et si elles conçoivent quelque dessein autrement que par son inspiration, il se plaît à le déconcerter et à le renverser. Il leur ôte toute pratique, toute méthode, qui serait de leur choix; il leur interdit tout propre effort; il ne souffre pas même qu'elles s'appliquent comme les autres à l'acquisition de telle ou telle vertu, ni qu'elles fassent usage pour cela des moyens connus. Mais il se réserve de les gouverner et de les sanctifier à sa manière, de leur prescrire à mesure ce qu'elles doivent faire ou éviter, d'infuser lui-même dans leur âme l'habitude des vertus, sans qu'elles puissent se flatter d'y avoir contribué, sans qu'elles sachent même les avoir, et de leur en faire pratiquer les actes dans les circonstances et par les moyens qu'il lui plaira. Etat infiniment gênant et humiliant pour l'homme, qui mortifie extrêmement son amour-propre, qui l'assujettit à la plus exacte fidélité et où il ne

peut se maintenir sans un grand amour et un courage à toute épreuve.

Secondement, il les humilie par les fautes dans lesquelles il permet qu'elles tombent, surtout lorsqu'il voit qu'elles comptent sur elles-mêmes, lorsqu'elles ont formé quelque bon propos sur lequel elles s'appuient. Ces fautes, à la vérité, ne sont que faiblesse ; mais c'est justement leur faiblesse qu'il veut leur faire sentir. Semblable à une mère qui abandonne exprès son enfant à lui-même, et lui laisse faire des chutes qui ne sont pas dangereuses, afin qu'il reconnaisse le besoin qu'il a d'elle, et qu'il apprenne à ne la pas quitter, ne pouvant faire un pas sans tomber, ni se relever après sa chute.

Ces fautes de pure fragilité deviennent plus fréquentes, et en apparence plus considérables, à mesure que l'âme avance. Elle se croyait guérie de tel ou tel défaut, et elle s'y voit sujette plus que jamais ; elle croyait ses passions soumises et domptées, elle en sent intérieurement les plus vives révoltes. *Elle ne fait pas ce qu'elle veut, elle fait le mal qu'elle ne veut pas. Elle se plaint dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur, mais elle voit dans ses membres une autre loi qui combat contre la loi de l'esprit et la tient captive sous la loi du péché* (1). Après tant de faveurs qu'elle a reçues

(1) Rom., VII, 22, 23.

de Dieu, après tant de protestations qu'elle lui a faites, elle a honte d'elle-même, se voyant sujette à tant de misères, et elle désespère de pouvoir jamais se vaincre et se corriger.

Cette guerre cruelle que se font au dedans d'elle l'homme nouveau et le vieil homme, guerre où elle croit que l'homme nouveau a le dessous, l'oblige à s'écrier : *Malheureux que je suis, qui me délivrera du corps de cette mort* (1) ? Elle entend par cette mort sa vie actuelle qui lui cause un tourment plus dur que la mort, et qu'elle prend pour une mort continue à la vie de la grâce. Toutes les violences que je me suis faites, tant d'oraisons, tant de jeûnes, tant de veilles, tant d'austérités ne m'ont servi de rien pour abattre mon ennemi. Qui me délivrera donc ? Cela n'est pas en mon pouvoir, et je ne puis rien ajouter à ce que j'ai fait. Ah ! ce sera la grâce de Jésus-Christ mon Sauveur (2). Elle seule est assez puissante pour opérer ce prodige.

C'est à cette confession du pouvoir de la grâce et de l'impuissance de la volonté humaine, que Dieu prétend réduire l'âme : il veut qu'elle avoue que sa délivrance est un pur bienfait, et qu'elle n'y a d'autre part que de l'avoir attendue de lui avec confiance. Voilà comme Dieu se glorifie en cette âme, ne lui laissant

(1) Rom., vii, 24. — (2) Ibid., viii, 25.

aucun appui en sa propre force, et l'obligeant, par le sentiment de ses maux et de ses vains efforts pour s'en délivrer, à reconnaître que sa guérison vient uniquement du céleste médecin.

Entrons donc dans ces vues de Dieu; et faisons en sorte que nos fautes, que nos tentations, que le sentiment de notre misère tournent à sa gloire, par l'humiliation qui nous en revient, par l'aveu de notre impuissance, et par une confiance entière en sa bonté. Gémissons, mais ne nous désolons pas. Les gémissements viennent de Dieu; la désolation vient de l'amour-propre. Humilions-nous, mais paisiblement, sans impatience, sans dépit. Désespérons de nous-mêmes; mais attendons tout de Dieu. Il viendra à notre secours; mais ce ne sera que quand, lassés, épuisés, voyant que tout est inutile, nous recourrons à lui seul.

Les chrétiens ordinaires sentent bien le prix de la grâce; mais comme ils y joignent leur propre industrie, et que Dieu bénit leur travail, ils n'en sentent pas tout le prix. De même, quand ils font quelque faute ils en sont humiliés; mais en même temps ils sentent qu'il ne tenait qu'à eux de résister; ils se rendent témoignage qu'ils ont combattu avant que de se rendre. Aussi leurs chutes sont-elles tout à fait volontaires; et ils voient qu'il dépend d'eux de se relever, que là grâce les en presse, et

qu'ils ne l'écoutent pas, parce qu'ils ne veulent pas l'écouter : ce qui fait qu'ils n'ont pas une connaissance parfaite de leur faiblesse. Comment l'auraient-ils, puisqu'ils ont toujours la conscience de leur force active, jusque dans leurs chutes, dont ils savent qu'ils pouvaient se garantir ? Ce sont des hommes qui ont un usage libre de leurs facultés.

Il n'en est pas ainsi des âmes intérieures, lorsqu'elles sont entrées dans l'état passif : ce sont de vrais enfants à qui Dieu ne laisse d'autre sentiment que celui de leur faiblesse, et qui ne sont forts que de sa force. Il faut pourtant se souvenir qu'ils n'en viennent là qu'après avoir épuisé toute leur force active dans tous les genres de pratiques intérieures et extérieures. Car ce serait une grande illusion de s'imaginer que Dieu favorise le moins du monde la paresse, l'indolence et l'inaction.

Dans cet état d'enfance, s'ils font le bien, la grâce le fait tellement avec eux, qu'il n'y a aucun travail sensible de leur part, parce qu'ils sont dépouillés de toute activité propre. Ils coopèrent cependant, mais d'une coopération qui leur est comme imperceptible, et qui a pour principe le don qu'ils ont fait à Dieu de leur libre arbitre, afin qu'il en disposât à son gré. Ils sont portés dans la voie de la perfection comme un enfant par sa mère, mais c'est après s'être jetés d'eux-mêmes dans les bras de

il les désolerait, les désespérerait et les exposerait à perdre la raison, ou même à se détruire. On en a vu de tristes exemples.

Que faut-il donc qu'il fasse ? Qu'il entre dans les vues de Dieu, qui sont de faire mourir en elles l'amour-propre, et de ne leur laisser apercevoir aucune ressource en elles-mêmes, ni pour faire le bien, ni pour éviter le mal ; quoiqu'elles assurent qu'elles ont consenti, qu'il se garde bien de les croire ; et que durant quelque temps il décide hardiment qu'elles n'ont pas consenti ; qu'ensuite il les réduise à dire simplement ce qu'elles ont éprouvé, sans leur permettre de s'en accuser comme d'un péché ; qu'il les oblige de soumettre leur jugement au sien, et d'approcher de la sainte table, malgré leurs répugnances et leurs frayeurs. Jamais ces âmes n'ont été plus pures, que quand elles se croient ainsi toutes couvertes de péchés ; jamais elles n'ont été plus humbles, plus obéissantes, plus mortes à leur propre esprit, moins confiantes en elles-mêmes. Il y a tant de marques assurées de la conduite de Dieu sur elles, qu'il faut être bien éclairé pour ne les pas connaître, ou bien craintif et irrésolu, pour ne pas s'y rendre. Alors l'unique parti à prendre serait de renoncer à leur direction, et de les adresser à d'autres.

VINGT-TROISIÈME MAXIME.

Qu'aimer soit notre unique loi ;
 Posséder Dieu, notre partage ;
 Ici, dans l'ombre de la foi,
 Au ciel sans voile et sans nuage..

La loi chrétienne est une loi d'amour : tout s'y réduit à l'amour de Dieu. Nous devons l'aimer pour lui-même, nous aimer en lui, et aimer le prochain par rapport à lui. Dieu est le principe d'où tout part, la fin où tout doit tendre, le centre qui doit tout réunir ; et l'amour, dit saint Augustin, est le seul culte qu'il exige et qu'il agrée. Croire simplement n'est pas l'honorer ; *les démons croient et tremblent* (1). L'espérance sans amour ne suffit pas, parce qu'elle s'arrête aux promesses de Dieu, sans aller jusqu'à lui. Il n'y a que la charité qui l'atteigne, qui s'unisse à lui, et se repose en lui comme dans le souverain bien. Que sert la pratique des œuvres extérieures, si le cœur ne l'anime et ne la vivifie ? Les hommes ne font attention qu'aux démonstrations, et ils jugent du cœur par elles, parce qu'ils ne peuvent

(1) Jacob, II. 9.

pénétrer plus avant. Mais *Dieu regarde le cœur* (1), dit l'Écriture; et c'est par les sentiments du cœur qu'il apprécie le reste.

L'amour est la seule disposition qui nous rende le joug du Seigneur doux et son fardeau léger. La crainte nous fait sentir tout le poids de la loi; l'espérance ne l'allége qu'en partie; l'amour seul le fait disparaître. *On n'a nulle peine*, dit saint Augustin, *à faire ce qu'on aime, ou si on y trouve quelque peine, on l'aime*. L'amour appréhende toujours de n'en pas faire assez; il compte pour rien ce qu'il fait, et il aspire à en faire davantage. L'amour ne connaît point de bornes; il est toujours susceptible d'accroissement, surtout si son objet est insinulement aimable. Aimer un tel objet est à la fois un motif et un moyen de l'aimer davantage. Plus on l'aime, plus on le connaît; et plus on le connaît, plus on désire de l'aimer: en sorte que la connaissance et l'amour s'augmentent à l'infini l'un par l'autre.

L'âme ne jouit de la véritable liberté des enfants de Dieu, qu'autant qu'elle aime. *Aimez*, dit encore saint Augustin, *et faites ce que vous voudrez*. Vous ne voudrez jamais rien de contraire à l'amour, ni par conséquent de contraire à une loi toute fondée elle-même sur l'amour. Saint Paul dit dans le même sens que *la loi*

(1) I. Reg., xvi, 7.

n'est point établie pour le juste (1). Quel besoin a-t-il d'une loi extérieure? Il en trouve tous les préceptes dans son cœur. Non-seulement il y trouve la loi, mais la perfection de la loi. Car l'amour ne lui permet point de s'arrêter à ce que Dieu ordonne; il le fait passer à ce qui lui est agréable, à ce qu'il désire, à ce qu'il conseille, sans en faire un commandement exprès. L'amour est sa règle, sa pente et son poids; en le suivant il ne fait que ce qu'il serait fâché de ne pas faire. Il est donc parfaitement libre; car la liberté consiste à faire ce qu'on veut et à vouloir ce qu'on fait.

Amour d'autant plus pur, que le cœur qui en est possédé, se dégage de ses propres intérêts et se porte vers l'objet aimé, sans aucun retour sur soi-même. Cette pureté d'amour est la chose à laquelle Dieu travaille sans relâche à élever l'âme qui s'est donnée à lui; toutes les faveurs dont il la comble, toutes les épreuves par lesquelles il l'exerce, tous les sacrifices qu'il exige d'elle, ne tendent qu'à épurer son amour et à le dégager de tout alliage; en sorte qu'on peut définir la voie intérieure, non un état de pur amour, mais un état de tendance continue au pur amour.

Si l'on dit que la tendance au pur amour est

(1) I. Tim., 1, 9.

aussi l'objet de la voie ordinaire, j'en conviendrai sans peine. Mais je prie qu'on remarque la différence, qui est que dans la voie ordinaire l'homme , conservant le domaine de sa liberté, mêle sa propre activité à l'opération divine; ce qui ne permet pas à cette opération de produire son effet dans toute son étendue ; au lieu que dans la voie passive ou intérieure, l'homme ayant transporté à Dieu tout droit sur son libre arbitre, Dieu agit sur lui avec plus d'empire ; rien ne gène ni ne restreint son opération, qui par cette raison déploie toute son efficacité. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, que cette différence soit bien sentie de ceux qui ne sont pas dans l'état passif, quelque parfaits qu'ils soient d'ailleurs. Mais elle n'en est pas moins réelle ; et il y aurait de la témérité à donner sur cela le démenti aux saints qui ont parlé d'après leur expérience.

Il ne faut pas, au reste, s'effaroucher de la notion du pur amour, comme si elle était contraire à l'espérance chrétienne. Ceux qui dans leurs écrits ont donné lieu de le croire, se sont mal expliqués, ou ont été mal entendus. La charité ici-bas n'exclut pas, ni ne peut jamais exclure l'espérance. Ce qu'on aime, on désire de le posséder, tant qu'on ne le possède pas; non-seulement on le désire, mais on l'espère en vertu des promesses de Dieu, et l'on se fait un devoir de l'espérer cause du command-

dément très-exprès qu'il en fait à tous ses enfants. L'amour de Dieu, à quelque degré qu'il soit porté, n'est pas ce qui exclut l'espérance; mais c'est la possession même de Dieu ou l'assurance de le posséder. Cette possession n'a lieu que dans le ciel, et cette assurance que dans le purgatoire. Mais sur la terre, où la jouissance de Dieu n'est jamais ni parfaite ni assurée, et où l'on ne peut pas même se répondre d'être en état de grâce, ni d'être sauvé à moins d'une révélation spéciale, comment la charité pourrait-elle bannir d'un cœur l'espérance chrétienne? Il faudrait pour cela entrer dans un désespoir absolument incompatible avec l'amour.

La charité suppose toujours ici-bas les deux autres vertus théologales; et bien loin de les détruire, elle les perfectionne en se perfectionnant elle-même. Ce qui détruirait en nous la foi ou l'espérance, y détruirait à plus forte raison la charité. Il est donc absurde de penser que les épreuves qui ont pour objet de purifier l'amour, puissent affaiblir le moins du monde l'espérance. Il est absurde de supposer un état ou même un acte d'amour pur, qui renferme un renoncement à l'espérance; quoique le motif de cette dernière vertu n'influe en rien dans cet acte, elle n'en subsiste pas moins au fond du cœur. En un mot. *la foi. l'espérance*

et la charité demeurent (1) *dans les plus grands saints jusqu'à la fin de leur pèlerinage. Ce n'est qu'au terme que la foi cesse, parce qu'on ne croit plus, mais qu'on voit; que l'espérance cesse, parce qu'on possède ou qu'on est assuré de posséder; et que la charité règne seule, parce qu'en effet, dans le ciel il n'y a plus d'exercice que pour elle. Telle est la doctrine de saint Paul, qui est d'ailleurs fondée sur l'essence même et la définition des trois vertus théologales.*

Qu'on ne m'objecte point les sacrifices auxquels Dieu pousse les âmes dans les épreuves extrêmes. Par ces épreuves, Dieu ne prétend pas purifier l'amour au préjudice de l'espérance; il serait en cela contraire à lui-même; mais en purifiant l'amour, il se propose en même temps de purifier l'espérance, et d'amener l'âme à mettre la gloire et la volonté de Dieu au-dessus de tout propre intérêt: ce qui n'engage pas l'âme à renoncer à son bonheur, mais à le subordonner comme cela doit être, au bon plaisir de Dieu, et à ne le vouloir que par le motif de bon plaisir.

On aurait mieux fait peut-être de ne jamais traiter ces matières extrêmement délicates, et difficiles à exposer ou même à saisir avec la dernière précision. Les âmes n'ont pas besoin

(1) I. Cor., XIII, 13.

d'être éclaircies d'avance là-dessus, parce que celles que Dieu appelle à ce grand sacrifice sont très-rares ; et que quand elles sont dans le cas, leur état de trouble et d'obscurité est tel, qu'elles ne pourraient faire alors aucun usage des lumières acquises auparavant. Quant aux directeurs de ces âmes, Dieu ne manque jamais, pourvu qu'ils le consultent dans l'oraison, de leur donner tout ce qui est nécessaire pour les bien conduire ; et les meilleurs livres ne leur serviraient de rien, s'ils n'en puissent l'intelligence dans leur union avec Dieu. Mais comme ce sujet, le plus relevé de toute la vie intérieure, a fait beaucoup de bruit vers le commencement de ce siècle, et que d'une condamnation très-juste, beaucoup de gens ont pris occasion de se prévenir contre des choses entendues de peu de personnes ; j'ai cru devoir m'en expliquer ici en peu de mots, qui suffisent pour redresser les idées et dissiper les préjugés.

Le grand et l'inestimable avantage de l'amour est de nous conduire à la possession éternelle de Dieu ; cet avantage n'appartient qu'à lui seul. La foi et l'espérance ne suffisent pas pour nous ouvrir la porte du ciel, si la charité ne s'y joint. L'amour nous met même dès cette vie dans une espèce de possession de Dieu ; car l'aimer, c'est commencer déjà à le posséder. On peut aimer tous les autres biens sans les posséder, et l'on peut les posséder sans les aimer.

Mais Dieu, qui est le souverain bien, à cela de propre, que son amour ne peut être séparé de sa possession, ni sa possession de son amour.

La jouissance qu'on a ici-bas est imparfaite, sans doute, puisque tout s'y passe sous le voile de la foi. Mais le cœur goûte Dieu, il en est rempli, il n'a que du dédain et du mépris pour tout autre objet; et s'il lui reste encore quelque désir, ce ne peut être que celui d'une jouissance plus pleine et plus assurée. Oui, l'amour de Dieu, quand il est à un certain degré, fixe dès cette vie toutes les agitations du cœur humain: on est en paix, et rien ne peut troubler cette paix, tant qu'on se maintient dans l'amour qui en est le principe.

Mais qui sont ceux en qui l'amour se trouve au degré suffisant, pour leur donner dans cette terre d'exil un avant-goût du bonheur de la patrie? Ce sont principalement les âmes intérieures, les âmes à qui convient spécialement le titre d'enfants de Dieu, parce qu'elles sont conduites par son esprit, et qui à titre d'enfants ont déjà quelque part à l'héritage de leur père. Les autres participent à ses grâces et à ses dons; mais celles-ci entrent déjà dans une jouissance anticipée de l'essence divine. Comme elles se sont totalement livrées à Dieu, Dieu se donne aussi à elles: il se les unit; il les associe à cette immobilité de paix et de repos dont il jouit en lui-même.

Et la preuve en est, que tous les événements d'ici-bas, de quelque nature qu'ils soient, ne leur causent ni joie, ni tristesse ; elles voient du même œil tout ce qui leur arrive, et malgré quelque légère agitation sur la surface, leur fond demeure toujours imperturbable. J'en appelle sur cela aux expériences des saints. Vit-on jamais des âmes plus égales, plus tranquilles ? Dans les états les plus dououreux, les plus crucifiants, quel calme, quelle sérénité ! Est-ce le fruit de leurs réflexions et des efforts qu'ils font en ces moments pour se vaincre ? Non, ils doivent cela à la possession de Dieu, qui remplit tellement leur cœur, qu'il n'y laisse point d'accès à aucun sentiment étranger, à aucun retour sur eux-mêmes

VINGT-QUATRIÈME MAXIME.

Prions sans cesse le Seigneur
De graver au fond de notre âme,
Pour sa gloire et notre bonheur,
Ces maximes en traits de flamme.

Quoique ces dernières paroles ne soient pas énoncées en forme de maxime, elles contiennent néanmoins trois grandes vérités, par l'exposition desquelles je terminerai cet écrit. La première est que par la prière on peut

Dieu, dont pour rien au monde ils ne veulent se retirer. Ils n'avancent pas à la voile et à la rame, comme les autres ; mais le vent seul enflé leurs voiles et les pousse : c'est la comparaison de sainte Thérèse. Or, celui qui rame contribue sensiblement par son travail à son avancement, et il a droit de se l'attribuer en partie. Mais celui que le vent seul fait aller, ne peut méconnaître qu'il lui doit tout : ce qu'il y met de son côté est seulement de déployer la voile, de bien prendre le vent, et de s'y laisser aller sans résistance. Ainsi, dans l'état passif, on sent mieux tout le prix et toute l'efficacité de la grâce.

Les âmes en cet état ont aussi un sentiment plus vif et plus profond de leur faiblesse dans les fautes où elles succombent, parce qu'elles n'y succombent en effet que par faiblesse. Elles ne veulent pas les commettre ; elles forment à ce sujet les résolutions les plus sincères ; elles multiplient les prières et les austérités ; et néanmoins elles tombent ; et Dieu ne le permet que pour les humilier et les anéantir à leurs propres yeux. Je le répète : il ne s'agit pas ici de fautes grossières ; il faudrait, pour qu'elles y tombassent, qu'elles se fussent auparavant retirées de Dieu. Mais tant qu'elles sont fidèles à lui demeurer abandonnées, tant qu'elles ne se permettent pas avec vue la moindre imperfection, et qu'elles ne se relâchent

sur aucun de leurs exercices de piété, leurs chutes n'ont rien de considérable en soi; elles ne sont qu'extérieures et apparentes, parce que leur volonté n'y a point de part. Elles peuvent dire comme l'Apôtre : *Ce n'est pas moi qui ai fait cela; mais le péché qui habite en moi.* Et c'est ce foyer qu'elles s'efforcent d'étouffer sans pouvoir en venir à bout, qui les couvre de confusion, qui leur inspire une sainte horreur d'elles-mêmes : d'autant plus qu'elles croient donner leur consentement à ce qui se passe en elles, quoiqu'elles soient très-éloignées de le donner. Aussi Dieu ne les met-il dans cet état si humiliant et si crucifiant pour la nature, que quand elles sont déjà bien avancées, et que leur volonté est pour ainsi dire confirmée dans le bien par la longue habitude de la pratiquer.

Rien n'est plus réel, ni même plus commun parmi les âmes intérieures, que cet état, quoi qu'il soit inexplicable; et si les directeurs ne sont pas au fait, ils s'exposent à de grandes méprises, capables de jeter ces âmes dans le désespoir. Il est vrai qu'elles ne veulent pas pécher et qu'elles font tout ce qui dépend d'elles pour ne pas pécher ; et néanmoins il leur échappe des choses où se trouve l'apparence du péché; elles se les reprochent et s'en accusent, comme d'autant de péchés. Si le confesseur avait alors l'imprudence de donner dans leurs idées, et de décider qu'elles pèchent,

obtenir d'être du nombre des âmes intérieures : la seconde, que ces âmes sont celles qui rendent le plus de gloire à Dieu : la troisième, qu'elles sont sans comparaison les plus heureuses.

Je suppose qu'un chrétien ayant pris dans la lecture de cet ouvrage ou de quelque autre une idée de la vie intérieure, conçoive un ardent désir de vivre de cette vie divine. Ce désir qui vient manifestement de Dieu, est un commencement d'intérieur. Qu'il entretienne cette étincelle par des prières ferventes et assidues ; qu'il s'offre à Dieu de tout son cœur, non une fois en passant, mais tous les jours, et plusieurs fois le jour ; qu'il le supplie de lui ouvrir le chemin qui doit l'introduire dans cette terre promise ; qu'il réitère ses communions, qu'il fasse de bonnes œuvres, qu'il remplisse les devoirs de son état, qu'il souffre les peines qui y sont attachées , à l'intention d'obtenir cette grâce ; il est certain qu'il l'obtiendra. Car Dieu n'a pas mis dans le cœur de ce chrétien un pareil désir, pour qu'il reste sans effet ; s'il s'empresse à la poursuite d'un si grand bien, c'est Dieu qui est l'auteur de cet empressement ; s'il fait tout ce qui dépend de lui pour y parvenir, c'est Dieu qui l'y excite, qui l'anime et le soutient. Il obtiendra donc ce qu'il désire, pourvu qu'il continue à le demander et qu'il ne se rebute pas. Dieu pourrait-il rejeter une âme qui

veut être toute à lui, et qui ne le veut qu'autant qu'il lui en inspire la volonté ?

Néanmoins qu'il prenne garde de s'échauffer l'imagination, qu'il ne mette pas d'inquiétude ni d'impatience dans sa poursuite; mais qu'il prie en paix, et qu'il attende en paix l'effet de sa prière. Dieu a son moment marqué pour l'exaucer; qu'il ne cherche point à hâter ce moment par des vœux trop empressés. S'il mettait au contraire de la froideur, de la négligence, de l'indifférence dans sa prière, ce serait une marque qu'il n'a ni l'idée, ni le désir du bien qu'il demande.

Mais s'il prie comme il faut, Dieu prendra enfin possession de son âme, ou tout à coup, ou par degrés. Si c'est tout à coup, il en aura à l'instant même une assurance entière, par le changement subit qui se fera en lui. Si c'est par degrés, qu'il suive pas à pas l'opération de la grâce, et qu'il soit extrêmement fidèle : car tout dépend de là. Une fois introduit dans la voie, il n'a plus qu'à marcher, dirigé au dedans par l'esprit de Dieu, et au dehors par le ministre qui prend soin de sa conscience.

Il est peu de chrétiens qui ne recoivent quelque semence de vie intérieure, soit lorsqu'ils reviennent sincèrement à Dieu, même après de longs et de grands égarements : car la grâce tend toujours à ce but. S'ils savaient ou s'ils voulaient cultiver cette semence ; si les

directeurs, intérieurs, eux-mêmes, se donnaient tout le soin nécessaire pour la développer, ils ne tarderaient pas les uns et les autres à voir le fruit de leur travail ; et dans ces premiers commencements, la chose n'éprouverait presque aucune difficulté. La plupart des obstacles viennent des idées fausses ou imparfaites pu'on se forme de la dévotion aussitôt qu'on l'a embrassée, et où l'on fait entrer beaucoup de pratiques, beaucoup de méthodes, beaucoup d'activité, beaucoup de propre esprit et de propre volonté. Ils viennent encore de l'habitude qu'on a prise de servir Dieu d'une certaine façon, suivant un certain plan auquel on s'est fixé, et qui gêne les opérations de la grâce ; habitude à laquelle il est presque impossible de renoncer à un certain âge. Ils viennent aussi des préjugés qu'on a conçus contre la vie intérieure, comme étant une voie extraordinaire, dangereuse, sujette à mille illusions. Enfin l'obstacle vient souvent des directeurs eux - mêmes , qui , pour de pareilles raisons, ou parce qu'ils ne veulent pas prendre la peine nécessaire, ou parce qu'ils craignent d'exposer leur réputation, ferment l'entrée de l'intérieur aux âmes qui sont sous leur conduite.

Si les uns et les autres avaient quelque zèle pour les intérêts de Dieu, ils penseraient bien différemment ; car la plus grande gloire qu'on puisse lui procurer est sans contredit de se

consacrer tout à fait à lui, afin qu'il nous conduise comme il lui plaira. En effet, c'est Dieu qui alors se glorifie lui-même dans ces âmes, où il ne rencontre aucune résistance. Et peut-on douter qu'il ne se glorifie de la manière la plus excellente, et selon toute l'étendue de ses desseins, dès que rien ne s'y oppose du côté de la créature? Il en a la volonté, les moyens sont en son pouvoir, l'emploi de ces moyens ne peut être gêné que par la liberté humaine; et cette gène n'a plus lieu, dès que l'homme remet franchement sa liberté entre les mains de Dieu.

De plus, la gloire de Dieu consiste dans le libre assujettissement de notre volonté à la sienne. Si donc cet assujettissement est absolu, s'il s'étend à tout sans exception, s'il est constant et ne se dément jamais, la gloire que Dieu en tire est aussi grande qu'elle puisse être: car la créature ne peut lui rien donner au delà.

Ce qui glorifie Dieu, c'est notre sanctification; et plus Dieu agit dans une âme par sa grâce, plus cette âme est sanctifiée. Or, dans quelle âme Dieu agit-il d'une manière plus libre, plus efficace, plus indépendante que dans celle qui l'a établi le maître de ses facultés, qui les tient continuellement soumises à son action, et qui ne se réserve que l'attention la plus soutenue à écouter sa voix, et la fidélité la plus exacte à la suivre? Si elle persévere

jusqu'à la fin dans cette disposition, n'est-il pas évident que Dieu l'élèvera au degré de sainteté qu'il lui a destiné, et qu'il se procurera toute la gloire qu'il attend d'elle ?

Ce qui glorifie Dieu encore, est de ne voir que lui en toutes choses ; de rapporter tout à lui, de n'envisager que ses intérêts et d'y subordonner les nôtres, de recevoir également de sa main, comme Job, les biens et les maux, et de le bénir de tout. Or, c'est ce que fait l'âme intérieure. Son œil, c'est-à-dire son intention, est simple ; il est toujours tourné vers Dieu, il est pur ; nulle vue, nul intérêt créé ne souille son regard. La disposition de cette âme est une sainte indifférence pour ce qui la touche ; tout ce qui vient de Dieu lui est bon, parce qu'il lui vient de Dieu ; de quelque croix qu'il la charge, à quelques épreuves qu'il la soumette, elle est aussi contente que lorsqu'il la comble de biens ; parce que son vrai, son unique bien est le bon plaisir de Dieu.

Enfin, la gloire que Dieu reçoit de ces âmes dans le ciel est proportionnée à celle qu'elles lui ont rendue sur la terre. C'est alors que consommées dans la charité, que ravies à la vue de celui auquel elles se sont dévouées, lorsqu'elles ne le connaissaient que par la foi, elles lui offriront pendant l'éternité un tribut inappréciable d'adoration, d'actions de grâces, de louanges et d'amour. Comme leur immortalité

a eu une conformité particulière avec le sacrifice de Jésus-Christ, il en reviendra à Dieu une gloire spéciale, du même genre que celle qu'il reçoit de l'humanité sainte de son Fils unique. Ce qu'on peut assurer, c'est qu'il n'y aura nulle comparaison entre cette gloire et celle qu'il recevra du reste des élus.

Mais la gloire que la créature rend à son auteur est la règle et la mesure de sa propre félicité. Qu'on estime donc, s'il est possible, quel sera dans le ciel le bonheur de ces âmes. Tout ce que j'en puis dire, est que Dieu se donnera à elles comme elles se sont données à lui. Or elles s'y sont données sans aucune réserve, de toute la plénitude de leur cœur. Dieu donc n'épargnera rien pour les récompenser. Elles se sont données à lui en créatures bornées, faibles et imparfaites ; il se donnera à elles en Dieu infiniment grand, infiniment puissant, infiniment riche, libéral et magnifique. Elles ne l'ont aimé qu'en créatures, et selon l'étroite capacité de leur cœur ; il les aimera en Dieu, d'un amour autant au-dessus du leur, que l'Être incrémenté est au-dessus de l'être sorti du néant. Il leur sera, si je l'ose dire, dévoué et consacré, comme elles le lui ont été. En un mot, il leur rendra tout pour tout, mais un tout immense et infini, pour un tout limité et fini. Les autres bienheureux ont donné avec mesure ; ils recevront avec mesure.

Ceux-ci ont donné sans mesure ; ils recevront aussi sans mesure. Une justice miséricordieuse réglera la récompense des premiers ; un amour pur, généreux, prodigue jusqu'à l'extrême profusion, présidera à la récompense des seconds. Oui, cette profusion irait jusqu'à épuiser les richesses de Dieu, si elles n'étaient inépuisables. Tel est le bonheur qui les attend au ciel.

Que ces âmes soient encore heureuses ici-bas, autant que le comporte la condition de la vie présente, qui peut en douter ? Qu'est-ce que le bonheur, sinon l'amour et la possession du souverain bien ? Or, elles aiment le souverain bien : elles le possèdent dès cette vie selon toute la capacité de leur cœur ; Dieu le remplit, et n'y laisse de place pour nul autre désir. Rien ne les attire, rien ne les flatte de ce que la terre offre d'honneurs, de richesses et de plaisirs ; elles jouissent d'un bien qui leur fait mépriser tous les autres. Et ce bien sont-ce les dons de Dieu, ses faveurs, ses consolations ? Nullement. Elles les reçoivent avec reconnaissance, quand il lui plaît de leur en faire part ; mais elles ne le désirent pas, elles ne s'y attachent pas ; elles ne s'afflignent pas de s'en voir privées. Ce bien, c'est Dieu lui-même, qui est infiniment au-dessus de tous ses dons.

Qu'est-ce encore que le bonheur ? C'est la paix du cœur. Or, cette paix ne les quitte jamais. Paix intime, paix inaltérable, paix au

• dessus de tout sentiment, paix indépendante des vicissitudes, non-seulement de la vie humaine, mais de la vie spirituelle ; paix qui subsiste dans leur fond, malgré toutes les tentations, toutes les épreuves ; paix attachée aux croix mêmes qu'elles portent, et sans lesquelles elles ne voudraient pas vivre. Cela est incompréhensible, mais cela est vrai.

Voulez-vous savoir si ces âmes sont heureuses ? Demandez-leur si pour rien au monde elles voudraient changer de situation, adoucir leurs peines, sortir de l'ordre de la volonté divine ; si elles désirent même que Dieu les soulage et mette fin à leurs souffrances. Elles vous répondront que non, qu'elles sont contentes, et que leurs vœux sont remplis, pourvu que Dieu se glorifie en elles comme il lui plaira. Trouvez-moi dans cette vie un autre bonheur comparable à celui-là ; il n'y en a point. Celui de l'innocence est grand ; celui de la pénitence sincère et amoureuse l'est aussi, celui de la sainteté chrétienne ordinaire l'est davantage. Mais celui des âmes que Dieu sanctifie lui-même par la voie intérieure du dévouement de la foi nue et de l'abandon, est au-dessus de tout. Il faut être dans cette voie pour le croire ; mais quand on y a fait quelque progrès, on n'en doute pas.

FIN.

E 15-21

1521

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PÉRISSE FRÈRES,

(NOUVELLE MAISON)

RÉGIS RUFFET ET C^{ie}, SUCCESEURS.

PARIS | BRUXELLES
38, RUE SAINT-SULPICE, | PARVIS SAINTE-GUDULE, 4,
LYON (ANCIENNE MAISON), RUE MERCIÈRE, 49.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

ŒUVRES CHOISIES DE M^{GR} DUPANLOUP

ÉVÉQUE D'ORLÉANS

MEMBRE DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

4 beaux vol. in-8..... 30 fr.

De ces quatre volumes, le premier renferme, sous le titre d'*Œuvres oratoires*, des discours sur les sujets les plus divers, mais toujours importants. « Un évêque n'écrit pas pour écrire, mais pour être utile, » a dit Mgr Dupanloup lui-même; il ne parle pas non plus pour parler, mais pour être utile, surtout dans les circonstances plus solennelles. Quant à la manière dont les choses y sont présentées, personne n'ignore que c'est celle des grands maîtres.

Le deuxième et le troisième volume comprennent sous le nom d'*Œuvres pastorales*, les mandements, les instructions, les circulaires et les règlements adressés aux fidèles et au clergé du diocèse d'Orléans, depuis l'installation de Mgr Dupanloup.

Enfin, le quatrième volume se compose des instructions et des règlements relatifs à l'enseignement et aux études ecclésiastiques.

Cet important recueil, aussi bien que celui qui a pour titre : *Défense de la liberté de l'Eglise*, répond à des vœux hautement exprimés. Pour toutes ces œuvres, combien d'hommes instruits auraient voulu pouvoir redire à Mgr Dupanloup les belles paroles que M. le comte de Salvandy lui adressait dans une occasion solennelle :

« Rassemblez ces écrits si chrétiens, si français, si utiles, inspirés de si haut, et, à votre insu, si littéraires. Ils seraient pour l'esprit français un si noble aliment! ils le transporteraien si

» loin des intérêts où se perdent tous les efforts de la pensée, et
» des commotions où se perdent toutes les joies de l'âme! Ils sem-
» bient tous avoir été faits particulièrement pour ce grand audi-
»toire de la France. Toutes les nobles passions de notre vieux
» sol sont en vous; on sent un cœur qui bat sous chacune de vos
» paroles; une âme qui monte, qui plane, qui cherche des cieux
» de plus, dans chacune de vos pensées; une éloquence vraie et
» facile toujours, en étant toujours éclatante. Vous avez enfin,
» pour parler à ce pays de tout ce qui l'émeut: la foi, la patrie, la
» vertu, la justice, la gloire, un langage d'une trempe, d'une puis-
» sance, d'une splendeur à part. »

Le public ratifiera de plus en plus cette juste appréciation des *Oeuvres de Mgr Dupanloup*; et bien des lecteurs, qu'un sentiment de délicatesse empêchait d'exprimer franchement leur admiration, seront heureux d'emprunter la voix parfaitement autorisée de l'éminent académicien.

ŒUVRES ORATOIRES
DE S. E. LE CARDINAL DE VILLECOURT

3 volumes in-8..... 30 fr.

LA
VÉRITÉ DE L'EVANGILE
PAR
M. F. NETTEMENT.

Un beau volume in-8. 3 fr.

Dans les premières années de la vie, on lit l'Évangile; quand on est entré dans les années de la maturité, on le mérite. C'est à une méditation de l'Évangile, à une lecture de l'Évangile faite la plume à la main, que l'auteur de cet ouvrage convie les hommes éclairés et sincères de notre temps. L'auteur le dit avec raison, la guerre que le pharisaïsme d'abord, le paganisme ensuite, le philosophisme de Julien l'Apostat, les hérésies et les schismes, enfin la sophistique du dix-huitième siècle ont déclarée et faite au christianisme, continue. Elle continue sous une forme à la fois philosophique et politique : le naturalisme athée et le socialisme. . . .

M. Nettement, dans la lecture assidue qu'il a faite de l'Évangile, a été surtout frappé de l'empreinte profonde de vérité dont l'œuvre évangélique est marquée. Il y a dans l'esprit humain créé pour la vérité une aptitude naturelle à saisir les caractères qui signalent et garantissent sa présence. Elle ne parle point comme le mensonge. Elle a sa physionomie propre, ses allures, sa manière de dire les choses, sa langue, son accent; ce sont ces caractères saisissants de la vérité que l'auteur a trouvés dans l'ensemble du récit des quatre évangélistes, et qu'il note, à mesure qu'il les rencontre, dans l'étude intéressante, animée, sage, quelquefois élégante, toujours pleine d'enseignement, qu'il fait du texte évangélique, en le commençant à la crèche et en le poursuivant au delà de la croix. Ce n'est pas un docteur qui parle à des disciples, c'est un laïque qui communique ses impressions à des laïques, et qui intéresse à la fois leur raison et leur cœur à croire à l'Évangile.

L'Évangile, personne ne l'ignore, est une histoire, l'histoire de la vie, de la prédication du Christ et de sa mort; sa doctrine vient s'encadrer dans cette biographie sacrée. Supposez un historien qui veuille tromper, il travaillera son récit de manière à frapper l'imagination; il insistera sur les parties qui peuvent émouvoir, entraîner; il glissera sur les détails qui sont de nature à produire un effet contraire; il cherchera à faire valoir son génie, sa vertu, sa personne; il y aura de la mise en scène dans son style et dans ses pensées.

Y a-t-il quelque chose de pareil dans l'Évangile?

Le mélange du surnaturel et du naturel, confondus dans le tissu du récit évangélique, est signalé avec raison par M. Nettement comme une nouvelle preuve de la vérité de l'Évangile. Il y a là le sentiment de gens qui vivent au milieu des miracles et qui en sont arrivés à ne plus s'en étonner.

Dans un siècle où l'on ne savait plus ce que c'était que la puissance, où Juvénal nous montre la femme de la société romaine insultant ce vieil autel, *veterem aram*, l'Évangile proclamait, avec le nom de Marie, la pureté sans tache; le repentir qui relevait la femme, avec celui de Madeleine. A une époque où l'argent était tout, le Christ disait : « Si vous voulez être parfaits, vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres. » Lorsque le mariage avait à peu près disparu au milieu d'une corruption générale, où il n'en restait que le nom, le Christ déclarait l'union de l'homme et de la femme indissoluble. Or, cette loi de l'Évangile allait devenir une loi humaine et sociale. Au moment où le corps était tout-puissant et se livrait à des excès monstrueux, comme s'il était libre de tout faire : « La chair est faible, » disait l'Évangile; elle était faible, en effet, au milieu de ses excès et de ses fureurs, quand ces Romains, plus esclaves de leurs corruptions que de leurs maîtres, ces femmes romaines, blasées de débauches et de crimes, fatiguées des combats des gladiateurs, repassaient leurs regards du spectacle des martyrs livrés aux lions, du sang de ces nobles victimes qui, sur tous les points de l'empire romain,

mouraient devant une société qu'elles venaient purifier et sauver.»

Ces belles paroles de l'auteur résument bien un livre qui est une des analyses de l'Evangile les plus sincères, les plus convaincues, si l'on peut dire, qu'on ait faites jusqu'aujourd'hui: un livre qui, en offrant une vue complète de l'Evangile, montre combien ce nouveau code de l'humanité était nécessaire au monde, quand il a paru, combien il reste le seul qu'on ne puisse effacer, base première de notre passé, divine garantie de notre avenir.

ÉVANGILE MÉDITÉ

PAR M. L'ABBÉ DUQUESNE.

4 beaux volumes in-12, papier glacé, belle édition..... 8 fr.

SUJETS DE MÉDITATION

POUR

L'ADORATION PERPÉTUELLE

DE Mgr DE LA BOUILLERIE

Evêque de Carcassonne,

Développé avec l'autorisation et l'approbation de Sa Grandeur

PAR

L'ABBÉ ANT. RICARD

Un gros vol. in-18 de 700 pages..... 2 fr. 50.

Il y a près de dix ans que Mgr de la Bouillerie, aujourd'hui évêque de Carcassonne, alors vicaire général du diocèse de Paris, conçut et réalisa la pensée d'une Oeuvre destinée à honorer particulièrement Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le très-saint Sacrement de l'autel par une adoration perpétuelle. Établie d'abord le jour, dans plusieurs églises, elle ne tarda pas à se continuer la nuit. Plusieurs personnes pieuses se partageaient les heures, et se levaient à l'heure qui leur avait été désignée, pour se prosterner et adorer, sans sortir de chez elles, dans le silence de la nuit.

Bientôt l'établissement de l'exposition perpétuelle du très-saint Sacrement permit aux hommes de continuer cette pieuse pratique toute la nuit dans l'église qui en était honorée.

On le comprend, le saint fondateur était l'âme de ces réunions et le guide des ferventes adorations qui montaient vers la radieuse Eucharistie. Les paroles de feu qui s'échappaient spontanément de ses lèvres, des fidèles admirablement inspirés les recueillirent; et c'est de leurs notes qu'est sorti ce livre immortel, aujourd'hui entre toutes les mains.

LA SAINTE TABLE

OU

LE 4^e LIVRE DE L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

EXPLIQUÉ VERSET PAR VERSET

Avec traduction nouvelle, le latin en regard

PAR M. L'ABBÉ HERBET

*Chanoine honoraire d'Amiens, Missionnaire apostolique,
Auteur de l'IMITATION MÉDITÉE, etc.*

Un beau volume, 2 fr.

LE MÊME OUVRAGE, format in-8..... 5 fr.

« Qui me donnera, Seigneur, de vous trouver
• seul, de vous ouvrir mon cœur sans réserve,
• et de jour de vous comme mon âme le dé-
• sire...? »

Si Fontenelle a pu dire avec vérité de l'*Imitation de Jésus-Christ*, que *c'est le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes, attendu que l'Evangile n'en vient pas*, on peut ajouter que la partie la plus intéressante et la plus pratique de cette œuvre immortelle est celle qui traite de la divine Eucharistie. Tout le monde sait, en effet, sans qu'il soit besoin de le rappeler ici, que le quatrième livre de l'*Imitation* est consacré spécialement à célébrer les grandeur du plus auguste des sacrements, comme aussi à indiquer aux fidèles les dispositions qu'ils doivent apporter à la réception du corps sacré du Sauveur. Rien de plus simple et de plus sublime tout à la fois que les pensées et les sentiments qui se trouvent exprimés dans ces admirables

ages. Mais ce qui est surtout remarquable, c'est qu'au milieu de ces accents qui révèlent tout ce que la foi a de plus vif, tout ce que la piété a de plus tendre, tout ce que l'amour a de plus ardent, il est impossible à la critique la plus sévère de surprendre une expression, une formule forcée ou exagérée ; tout y est dit avec vérité, et les âmes même peu avancées dans les voies spirituelles, qui ne se sentent pas encore la force de suivre dans leur vol rapide et hardi les intelligences supérieures, voient néanmoins la route s'ouvrir devant elles, et se trouvent puissamment encouragées à marcher.

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

EXPLIQUÉE VERSET PAR VERSET

Traduction nouvelle avec texte latin en regard

Ouvrage approuvé par Mgr l'Évêque d'Amiens.

PAR M. L'ABBÉ HERBET

Chanoine honoraire d'Amiens.

2 beaux volumes in-12, édition soignée 8 fr.
Le même ouvrage, 2 magnifiques volumes in-8, avec gravures, édition de luxe 42 fr.

L'Imitation est un de ces livres qui ne peuvent être lus parfaitement que dans le texte original. Souvent un seul mot offre une telle profondeur de pensée, jointe à un tel charme de simplicité, que nulle expression de notre langue ne peut y correspondre d'une manière qui satisfasse. Or, pourquoi priver la minorité de cet avantage et de ce plaisir; pour la majorité, elle aura, à côté du latin, le secours de la traduction.

En général, il est difficile de faire passer, d'une langue dans une autre, les chefs-d'œuvre d'un homme de génie. L'auteur a fait tous ses efforts pour accomplir sa tâche aussi bien que possible, et ceux qui en jugeront lui rendront certainement justice.

Toutefois un second travail non moins utile devait être ajouté au premier. L'explication devait suivre la traduction.

Pour cette explication l'auteur a adopté une voie nouvelle. Il s'est tout à fait rapproché de la pratique des Pères de l'Eglise dans leurs admirables homélies sur l'Evangile : l'explication de chaque verset. Un grand nombre de chapitres de l'*Imitation*, en effet, ne doivent pas être lus tout d'un trait, mais bien être médités, partie par partie, si l'on veut en pénétrer le fond et en saisir toute la substance.

Les notes ou explications qui accompagnent chaque verset, et qui forment la partie essentielle du travail, sont résumées; il n'était pas convenable de dérober sous les amplifications d'un commentaire les beautés qu'on admire dans l'œuvre principale.

L'auteur a écrit pour toutes les personnes qui ont besoin d'être aidées dans la méditation des vérités religieuses. Plusieurs cependant, parmi ses frères dans le sacerdoce, ayant à parler souvent au sein de confréries ou réunions pieuses, pourront très-utillement adopter sa méthode. L'*Imitation* expliquée sentence par sentence deviendra certainement, entre leurs mains, une mine inépuisable d'instructions solides et d'un intérêt toujours croissant. Les communautés et les maisons chrétiennes d'enseignement s'en serviront également avec beaucoup de fruit, et ce sera là le livre de leurs méditations les plus secondes en bons résultats.

Comme chaque chapitre de ce livre pourroit, après un court préambule qui servirait d'exorde, offrir une suite de lectures pour le moi de mai, l'auteur a emprunté à divers opuscules attribués à Thomas A-Kempis, quelques chapitres sur la dévotion à Marie, et le lecteur trouvera à la fin de l'ouvrage, sous forme d'appendice, quelques considérations sur la sainte Vierge qui auront pour lui beaucoup de charmes.

Tous les efforts de l'auteur n'ont eu qu'un seul but : contribuer à la gloire de Dieu et au bien des âmes.

AUTRES OUVRAGES DE M. L'ABBÉ HERBET.

DIRECTION

POUR

LA CONSCIENCE D'UNE JEUNE PERSONNE

PENDANT SON ÉDUCATION

Un vol. in-12.... 3 fr.

DIRECTION

POUR

LA CONSCIENCE D'UNE JEUNE PERSONNE

À SON ENTRÉE DANS LE MONDE

Un vol. in-12.... 3 fr.

MORALE
TIRÉE DES
CONFessions DE SAINT AUGUSTIN
PAR LE PÈRE JEAN-NICOLAS GROU,
De la Compagnie de Jésus
Nouvelle édition par le Père ANTOINE-ALPHONSE CADRÈS,
de la même Compagnie.
Un fort volume in-12. — Prix 4 fr.

Feller disait de cet ouvrage quelque temps après sa première publication : « On peut douter s'il a paru dans ce siècle un livre de morale plus solide, plus profondément raisonné, plus rempli d'onction, et de cette éloquence sainte qui agit sur le cœur en même temps qu'elle pénètre l'esprit de la plus vive lumière. »

Loin de rien ôter à cet éloge d'un célèbre critique, tout lecteur voudrait y ajouter quelques traits de plus. Le Père Grou, en effet, était vraiment digne d'interpréter saint Augustin, et l'on regrettera toujours qu'il n'ait pas pu exécuter le plan de travail qu'il s'était formé sur toutes les œuvres de l'illustre docteur. Mais ce regret devient plus vif, lorsqu'on voit avec quelle intelligence, quel cœur et quel style il a approfondi et développé les passages les plus saillants et les pensées les plus fécondes des *Confessions*. Original tout en empruntant son texte, il frappe fort et juste ; ses réflexions et ses applications portent le caractère de cette parfaite connaissance de l'homme, de cette prudence consommée, de cette rare piété et de ce talent supérieur qu'on remarque dans tous les ouvrages du Père Grou. Celui-ci en particulier convient à toutes les classes ; et nous ne doutons pas qu'il ne laisse les plus durables et les plus salutaires impressions, non-seulement dans les âmes pieuses, mais encore dans celles qui ne rappellent que trop la jeunesse du grand évêque d'Hippone.

OUVRAGES DU PÈRE GROU

PUBLIÉS

PAR LE PÈRE CADRÈS.

L'INTÉRIEUR DE JÉSUS ET DE MARIE, par le Père Jean-Nicolas GROU, de la Compagnie de Jésus. Ouvrage publié pour la première fois sur tous les manuscrits autographes, avec un *Fac-simile*, et une Notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur ; et approuvé par S. E. le Cardinal Morlot, archevêque de Paris. 2 volumes in-12. — 4 fr.

Il existe de cet ouvrage deux manuscrits, tous deux entièrement de la main de l'auteur. Quoique le premier ne fût nullement destiné au public, on n'a pas laissé de l'imprimer, non sur l'original, mais sur une mauvaise copie ; et cela sans aucune espèce d'autorisation. En outre, toutes les éditions existantes jusqu'à ce jour se trouvent, par le nombre et l'énormité des fautes qui les défigurent (on en a compté plusieurs centaines), dans un état vraiment déplorable, et dont il y a peu d'exemples. Le second manuscrit, notamment amélioré par l'auteur, était destiné à l'impression. Cependant, malgré ce désir du Père GROU, clairement exprimé, il était toujours demeuré inédit. Un concours de circonstances ayant procuré au Père Cadrés la bonne fortune de mettre la main sur ce dernier manuscrit, il regarde comme un devoir de le publier.

On vend séparément la **NOTICE SUR LE PÈRE GROU**, accompagnée d'un *Fac-simile*, tirée à 250 exemplaires, format in-8°, sur papier vergé. — 4 fr. 50 c.

LE CHRÉTIEN SANCTIFIÉ PAR L'ORAISON DOMINICALE. Opuscule du Père Jean-Nicolas GROU, de la Compagnie de Jésus, publié pour la première fois sur le manuscrit autographé. Un volume in-18. — 2 fr.

Le Père GROU avait composé cette *Exposition de l'Oraison dominicale* pendant son séjour en Angleterre. On la traduisit d'abord, sur le manuscrit, du français en anglais, et plus tard de l'anglais en français. Le travail original, que l'on croyait perdu, voit enfin le jour pour la première fois. La Préface de l'éditeur donne tous les détails relatifs à cette intéressante publication.

Le soin qui a présidé à l'exécution de ce volume en fait un petit chef-d'œuvre de typographie.

— **LE MÊME OUVRAGE**. Nouvelle édition. Un vol. in-18 et in-12.

CARACTÈRES DE LA VRAIE DÉVOTION, par le Père Jean-Nicolas GROU, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition, avec l'approbation de S. E. le Cardinal Morlot, Archevêque de Paris. Un volume in-18. — 60 c.

Quelques exemplaires sur papier vergé.

OUVRAGES DE M^{me} MORNIOT.

LE
JOURNAL DE MARGUERITE
OU LES

DEUX ANNÉES PRÉPARATOIRES A LA PREMIÈRE COMMUNION

*Ouvrage approuvé par Mgr l'Évêque de Saint-Denis
(Île Bourbon).*

SEPTIÈME ÉDITION

Deux beaux volumes in-42, avec gravures : 5 francs.

Le succès de ce livre n'a pas été passager; il ne s'est pas arrêté à la première étape, il continue et grandit chaque jour.

C'était un livre écrit pour l'enfance, et voilà que toute la famille, cédant à l'entraînement de ses membres les plus jeunes, a ouvert cette délicieuse causerie, pour ne plus la quitter qu'à la dernière page. L'auteur, en effet, a su répandre tant de charmes dans les confidences intimes, dans les épanchements du cœur et de l'âme d'un enfant, qu'il est impossible de ne pas être ému, séduit, captivé. On dirait même que plus on a fait de pas dans la vie, plus on s'attache à ce frais et tout naïf récit. Le *Journal de Marguerite* a eu l'immense et rare privilège de se concilier la faveur et la sympathie de tous les âges; et c'est là le plus bel éloge que l'on puisse faire de ce charmant ouvrage.

Le premier but de l'auteur, il nous le dit lui-même, était de travailler au bien religieux et moral des enfants, et de laisser sur leurs jeunes coeurs des impressions salutaires. *Dieu un jour*, ajoute-t-il, demandera compte à chacun de nous de toute bonne parole, de tout enseignement chrétien qui seraient restés inutiles pour notre âme. Ce but, l'auteur l'a noblement et amplement atteint, et il en a réalisé un autre qui n'est pas moins précieux. Ce n'est pas seulement aux enfants qu'il laisse des impressions salutaires, mais c'est encore aux mères de famille et à toutes les personnes vouées à l'éducation qu'il trace une admirable leçon.

De nos jours, on enivre les enfants de plaisirs, on les couronne de fleurs, comme si le monde devait être pour eux une fête perpétuelle; et on les livre ainsi plus tard sans défense, sans préparation ni ressources, aux réalités de l'existence. L'auteur a pensé

avec infiniment de raison que c'est de bonne heure qu'il fallait préparer la jeunesse aux épreuves de la vie. On souffre bien moins, lorsque l'on sait souffrir. Et du reste, n'est-ce pas là la science du salut éternel? L'Evangile ne nous impose-t-il pas la croix à la suite du divin Maître? Pourquoi la cacherait-on à ceux qui doivent la porter?

Le *Journal de Marguerite* sera toujours le bienvenu au foyer où la religion et la vertu exercent leur bienfaisant empire; il restera le livre de la famille et de l'éducation chrétiennes.

MARGUERITE A VINGT ANS

SUITE ET FIN

DU JOURNAL DE MARGUERITE

QUATRIÈME ÉDITION.

2 beaux vol. in-12, ornés de gravures, brochés : 5 fr.

L'accueil fait au *Journal de Marguerite* avait été trop flatteur pour que l'auteur ne s'en montrât pas reconnaissant. De toutes parts on le pressait de dire quelles avaient été les destinées de Marguerite; il a répondu à cet appel en publiant *Marguerite à vingt ans, suite et fin du Journal de Marguerite*.

Dans cette seconde partie du travail de l'auteur, nous retrouvons tout le talent que nous avions admiré dans la première partie. C'est la même simplicité, la même délicatesse, la même science du cœur, la même solidité de principes.

Les lecteurs avaient laissé Marguerite devenant jeune fille, ils la retrouvent à l'âge où toutes les promesses de l'enfance et de la jeunesse se réalisent, à l'âge où s'épanouissent les vertus, où se récoltent les fruits d'une éducation chrétienne. On avait aimé Marguerite enfant, on l'aimera encore aujourd'hui.

L'auteur n'a point dévié de sa route, il ne le pouvait pas, puisque l'histoire qu'il nous présente, loin d'être une fiction, est prise dans les réalités de l'existence. La loi que subit Marguerite est une loi commune, la loi de la souffrance, que Dieu nous impose à tous *ici-bas* pour expier et pour mériter.

Ce serait une bien fatale erreur que de croire que chacun de nous ayant précisément sa part de tristesse et de larmes, il serait meilleur de n'en pas rappeler le souvenir à la jeunesse. Qui pourrait, en effet, avoir le privilège d'assurer ses enfants contre le malheur? Personne incontestablement. Cet apprivoisage vis-à-vis

de la douleur est donc indispensable, car là doivent se trouver un jour le rempart qui abritera, le baume qui soulagera.

En offrant *Marguerite à vingt ans* à ses jeunes lectrices, l'auteur, avec ses remerciements et ses voeux, leur adresse une prière, celle de vivre toujours de la vie chrétienne, de ne point considérer la religion comme reléguée dans de hautes et lointaines sphères, d'où son influence ne peut s'exercer sur la conduite, mais de l'appeler au contraire, afin qu'elle vienne toujours guider et sanctifier leurs actions.

Il faut le reconnaître, lorsqu'on tient à la jeunesse un pareil langage, on est réellement bien digne et de lui parler et de l'instruire.

LA

CHAMBRE DE LA GRAND'MÈRE
OU
LE BONHEUR DANS LA FAMILLE

Un vol. in-12, avec gravure : 2 fr. 50.

CORALIE DELMONT
ET
LES JEUNES FILLES INCURABLI
OU
L'ORGUEIL VAINCU PAR LA CHARITÉ

Un beau vol. in-12 : 2 fr. 50.

Se vend au profit de l'Oeuvre de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

IMPRIMERIE BEAU JAUNE, A VERSAILLES.

2
CL

MM

Digitized by Google

JUN 9 - 1941

